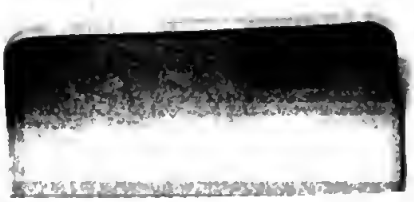
4.



K. 6. 306

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DE
M. DE VOLTAIRE.

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DE
M. DE VOLTAIRE,

Par M. le Marquis DE LUCHET,

Secrétaire Perpétuel de la Société des Antiquités de Caſſel; Membre de l'Académie de Marſeille, de celle d'Erfort, de la Société Royale de Lunebourg, de la Société patriotique de Heſſe-Hombourg, de l'Inſtitution de Boulogne, & de pluſieurs autres.

TOME QUATRIEME.

A CASSEL;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME & de Madame la Comteſſe d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

AVERTISSEMENT.

IL n'eſt pas rare de rencontrer des perſonnes qui préferent la proſe de M. *de Voltaire* à ſes vers. Mais ce qui n'eſt pas commun, c'eſt de trouver un grand Poëte auſſi inſtruit qu'il l'étoit. Ce que nous appelons les Savans ſoutiennent avec complaiſance qu'il n'a fait qu'éfleurer les objets. Faut-il toujours répéter ce qui s'eſt écrit ſur une matiere, & ne vaut-il pas mieux ſuppoſer que les Lecteurs connoiſſent les ſources & peuvent à leur gré les conſulter ? Nous avons aujourd'hui tant de compi-

lations par ordre alphabétique. Rien n'eſt plus facile que de paroître érudit. Les Ecrivains vraiment inſtruits, diſent ſeulement ce qui n'eſt pas dans les vaſtes dépôts des connoiſſances humaines.

Il faut dans ce Volume chercher l'Hiſtorien & le Littérateur philoſophe. Si on le conſidere comme peintre des mœurs & des hommes, on rendra juſtice à la ſageſſe & à la beauté du deſſin, à la richeſſe & à la fraîcheur de ſon coloris. Si on l'enviſage comme Littérateur, ſemblable à l'abeille infatigable, qui compoſe un miel délicieux du ſuc de mille fleurs,

ſes opuſcules ſont l'eſſence de ce qu'on a penſé ſur chaque objet.

Pluſieurs perſonnes nous ont écrit qu'un Commentaire de tous ſes ouvrages exigeroit le travail de pluſieurs hommes, & formeroit une longue ſuite de Volumes. Rien n'eſt plus certain ; nous n'avons jamais penſé à donner un pareil Commentaire : nous nous ſommes propoſé de préſenter le tableau de l'eſprit de M. *de Voltaire*, de dire quel ſort ont eu ſes productions, comment les hommes les ont accueillies ; mais non de les analyſer, & de décider ſi elles ont été bien ou mal jugées. Les réflexions qui précedent le

troiſieme Volume expliquent clairement le but de notre travail, & ne nous ont cependant pas ſauvé de quelques reproches. Nous diſons donc encore que notre qualité d'Hiſtorien, nous impoſoit la loi de raconter fidélement ce que M. *de Voltaire* avoit fait pour inſtruire & amuſer ſes contemporains, & le ſuccès qu'avoit eu ce double projet. Les diſcuſſions étrangeres à ces deux points, n'entroient point dans notre plan.

HISTOIRE

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DE
M. DE VOLTAIRE.

HISTOIRE
DE CHARLES XII.

JUSQU'ICI nous avons vu un Littérateur agréable répandre ſur tous les genres les fleurs du bel-eſprit. Conſidéré ſous un autre aſpect, c'eſt un Philoſophe qui trouve dans l'Hiſtoire d'utiles & de

grandes leçons, les ſeules qu'on oſe donner aux Rois & les ſeules qui demeurent gravées dans l'eſprit des peuples.

Admirons les reſſources enchantereſſes de la Poéſie, mais convenons auſſi qu'un art dont le mérite principal eſt la fiction, ne peut pas plaire à tous les âges. Vivre ſans ceſſe avec des Etres imaginaires, eſtimer des vertus ſuppoſées, s'attendrir pour des malheurs qui n'ont affligé perſonne, ſont des jouiſſances que la réflexion trouble & que la raiſon empoiſonne tout à fait. Mais ſe porter au milieu des Nations qui ont été; contempler de grands hommes créateurs de la félicité & de la gloire de leur Patrie; examiner ces loix ſages & bienfaitrices, gardiennes vigilantes des mœurs & de la tranquillité domeſtique; connoître en détail ces inſtitutions ſages qui dans l'heureuſe & ſimple An-

tiquité formoient les premieres années, & aſſuroient à la vieilleſſe le reſpect & les ſoins conſolateurs; telles ſont les images douces & pures que préſentent à nos yeux les ſiecles anciens. Elles portent tout-à-la-fois dans l'ame le bonheur & l'émulation.

Malheureuſement la plupart des Hiſtoires ſe reſſentent un peu de leur origine. On ſait que les premiers Annaliſtes des Nations étoient des Poëtes. C'eſt une Muſe qu'ils invoquoient & non la vérité. Or ces demi-Déeſſes, qu'on appelloit les filles de Mémoire, aimoient les ornemens & embelliſſoient tous les objets.

M. *de Voltaire* né pour opérer plus d'une révolution utile, chercha avec ſuccès la façon de concilier dans la narration la fidélité & les graces, & à ces deux premieres qualités il joignit la Philoſophie, étrangere juſqu'à lui

plus encore à l'Hiſtoire qu'aux autres parties de la Littérature. Cette tâche étoit d'autant plus difficile à remplir, qu'il falloit faire paſſer les eſprits du merveilleux qui ſéduit, échauffe, entraîne, à la vérite qui agit lentement & s'inſinue ſans effort.

La vérité hiſtorique doit être conſidérée ſous deux faces. Sous l'une, ſon premier devoir eſt de citer fidélement, de marquer les dates, de ne pas confondre ou défigurer les noms, de ne point altérer ou diſſimuler les faits. Ce mérite eſt grand ſans doute; mais il en eſt un autre bien plus eſſentiel, c'eſt de dévoiler l'eſprit qui a préſidé à telle ou telle opération, guidé tel homme d'État, & préparé telle révolution. Ce monde eſt un Théatre immenſe ſur lequel la Religion & la Politique ont donné & donnent tour-à-tour d'étranges Scenes. Quel intérêt y pren-

dra-t-on ſi l'on ne connoît pas les perſonnages, les motifs qui ont excité les paſſions, les cauſes ſecrettes des grands événemens, & les premieres impulſions qui ont produit des bouleverſemens entiers? Pour initier les Lecteurs à ces grands myſteres, l'Ecrivain doit avoir la vue aſſez perçante pour en ſonder la profondeur, aſſez étendue pour ſaiſir les rapports & l'enſemble; il doit poſſéder l'art de s'exprimer & le courage de tout dire, conſerver le ſang-froid qui commande de la modération, même à la vue de ces horribles tableaux dans leſquels figurent l'intérêt, la tyrannie & la ſuperſtition; quelque reſpect pour des abus qui tiennent à des inſtitutions autrefois néceſſaires & long-tems conſacrées par la crainte & par la foibleſſe; cette candeur impartiale qui rejette les ménagemens politiques, & ne ſe prête qu'à regret à

l'indulgence dont les hommes ont ſi ſouvent beſoin.

Nous ignorons juſqu'à quel point M. *de Voltaire* a été fidele à la vérité, conſidérée ſous la premiere face. Nous ne concevons pas même la préſomptueuſe hardieſſe avec laquelle des inconnus ont oſé entrer en lice & dreſſer le catalogue de ſes *Erreurs;* mais il eſt preſque toujours vrai dans ſes portraits, juſte dans ſes réflexions, heureux dans ſes conjectures, ami de l'humanité, clair, précis, rapide, orné, attachant; on le prend avec plaiſir, on le continue avec intérêt, on le quitte à regret, on ſe le rappelle avec fruit, & ſi l'on déſire quelque choſe encore, c'eſt parce qu'on croit qu'avec un Ecrivain comme lui, il n'y a qu'à déſirer.

Lorſqu'on ſe trouve placé au milieu de nos Bibliotheques nombreuſes & qu'on meſure les vaſtes ſuperficies que

couvre l'Hiſtoire, on eſt effrayé d'un travail auſſi long, auſſi pénible, ou affligé de ne pouvoir faire qu'un pas dans une carriere auſſi intéreſſante. Supposons que tout à coup un génie bienfaiſant nous apparoiſſe, & nous propoſe d'écarter les obſtacles qui s'opposent au déſir de s'inſtruire, qu'il nous tranſporte dans une Galerie où l'œil enchanté ſe promene de tableaux en tableaux, & parcourt ſans fatigue tous les événemens des ſiecles paſſés; qu'il nous familiariſe avec les portraits des grands hommes dont la poſtérité reconnoiſſante garde le ſouvenir. Quelles actions de graces ne devroit-on pas au génie qui épargneroit tant de ſoins? c'eſt ce qu'a fait M. *de Voltaire*. Les éleves formés à ſon école ont adopté ſa maniere. Il ſe trouve enfin quelque proportion entre la vie d'un homme & l'étude d'une partie de l'Hiſtoire.

M. *de Voltaire* diſtinguoit l'Hiſtoire proprement dite, de ſes archives. Les Chartres, les Traités, les Actes, les Ordonnances, les Manifeſtes, doivent être conſervés & ſervir de témoins contre les doutes qui peuvent s'élever; mais il ne vouloit point que ces formalités néceſſaires pour enchaîner l'inconſtance des hommes, interrompiſſent à chaque moment la marche rapide des faits, & fiſſent perdre de vue trop long-tems les principaux perſonnages. Cette façon de voir eſt bien éloignée de la frivolité qu'on lui a reprochée.

On a prétendu encore que ſon ſtyle ne s'accordoit pas toujours avec la gravité de la narration. On a ſouvent confondu la gravité & la ſimplicité. L'une eſt toujours un peu peſante. Heureux l'Ecrivain qui l'évite. L'autre eſt une grace répandue ſur tout un ouvrage. Heureux celui qu'elle favoriſe. Elle n'exclud

ni la variété, ni la force, mais les ornemens de mauvais goût, & les mouvemens convulsifs.

Un Ecrivain qui a cru être plaisant, raconte « que de l'avis de son Docteur » il falloit une transpiration à l'esprit » de M. *de Voltaire* comme à son corps, » & qu'aussi-tôt qu'il l'avoit provoquée » par le café, il s'empressoit d'en faire » part à ses amis les François, auxquels il falloit plus d'historiettes que » d'Histoires pour les servir dans leur » genre. »

Il est au contraire le frondeur impitoyable de ce que la crédulité de ses prédécesseurs a adopté sans examen & répandu sans réflexion, & il supprime quelquefois des faits peu vraisemblables, mais qui, pour n'être pas à la gloire de l'esprit humain, n'en sont pas moins arrivés. Nous en citerons quelques exemples. Venons à l'*Histoire de Charles XII.*

Le courage, ſecondé par la fortune en impoſe même au ſage. On ne fait pas honneur des ſuccès à une puiſſance aveugle. On ſuppoſe que le héros a ſû du moins mettre à profit les circonſtances s'il n'a pas ſu les faire naître. Les exploits de *Charles XII* rempliſſoient l'Europe étonnée. Il étoit avantageux de tracer à grands traits l'Hiſtoire d'un Prince, « ne voulant rien » devoir aux meſures, aux calculs or- » dinaires, qui ſembloit n'aimer que les » obſtacles. Un trône renverſé, un » autre déja ébranlé, ſes ennemis en » fuite, le Nord conſterné, voilà les » effets de ſa valeur. Trahi bientôt par » la fortune, obligé de chercher un » aſyle, dépourvu de tout ſecours dans » une conjoncture où le dernier effort » de l'eſprit humain étoit peut-être de » ſoutenir avec courage le poids de » l'adverſité, il penſe encore à faire des » Rois. »

Lorſque cette *Hiſtoire* parut, ſon Auteur n'étoit connu dans le monde littéraire que comme un Poëte enchanteur. Des talens nouveaux annoncés avec tant d'éclat, parurent un prodige. Voici ce qu'il raconte lui-même dans une Lettre imprimée en 1742, & qui ne ſe trouve point dans ſes Œuvres.

« On publia, il y a deux ans, quatre » volumes d'un Journal très-exact des » campagnes de *Charles XII* depuis 1700 » juſqu'à 1709, mais ces matériaux ne » me ſuffiſoient pas. J'attendis qu'on » voulût bien me communiquer l'Hiſ- » toire complette, écrite en Suédois » par M. *Norberg*, ci-devant Chapelain » du Roi de *Suède*, Hiſtoire qui ſera » vraiſemblablement la plus fidele que » nous ayons en ce genre. M. *de Val-* » *mod*, jeune Suédois, plein de mérite, » qui ſait fort bien notre langue, vient

» de traduire le livre de M. *Norberg*.
» On l'imprime actuellement à *La Haye*
» en quatre Tomes, & le premier doit
» paroître inceſſamment. J'attendrai que
» tout le livre ſoit public, pour faire
» enfin, de tant de matériaux, un
» édifice qui puiſe être un peu du-
» rable.

» Je ne doute pas que M. *de Norberg*
» ne contrediſe ſouvent les Mémoires
» que j'ai entre les mains; j'ai d'autant
» plus lieu de le croire que ces Mé-
» moires même different entre eux au-
» tant que les eſprits de ceux qui me
» les ont communiqués, & ſans doute
» le Chapelain de *Charles XII* aura vu
» les choſes d'un autre œil que les Mi-
» niſtres du Czar.

» Je crois qu'il faut déſeſpérer de
» ſavoir jamais tous les détails au juſte.
» Les juges qui interrogent des témoins
» ne connoiſſent jamais toutes les cir-

» conſtances d'une affaire, à plus forte » raiſon un Hiſtorien, quel qu'il ſoit, les » ignore-t-il; c'eſt bien aſſez qu'on puiſſe » conſtater les grands événemens & ſe » former une connoiſſance générale des » mœurs des hommes. Voilà ce qu'il y » a de plus important, & heureuſement » c'eſt ce qu'on peut le plus aiſément » connoître ; pourvu que les grandes » figures du tableau ſoient deſſinées » avec vérité & fortement prononcées, » il importe peu que les autres ſoient » vues toutes entieres. Les regles de la » perſpective ne le permettent pas; la » perſpective de l'Hiſtoire ne ſouffre » guere non plus que nous connoiſſions » les petits détails.

» Je n'en veux pour preuve que ces » différentes raiſons que chacun donne » au ſujet de cette abſtinence de vin » que le Roi de *Suède* s'impoſa dès la » premiere jeuneſſe. Un Ambaſſadeur

» de France auprès de lui, m'a assuré
» que cette austérité n'étoit dans le Roi
» qu'une vertu de plus, & qu'il avoit
» renoncé au vin comme à l'amour,
» sans avoir jamais été surpris ni par
» l'un ni par l'autre, seulement pour
» n'être pas à portée d'en être subjugué,
» & pour donner en tout de nouveaux
» exemples. Le Seigneur Polonois,
» dont on a imprimé les *Remarques*,
» dit au contraire que *Charles XII* se
» priva de vin pour se punir toute sa
» vie d'un excès. L'un & l'autre de ces
» motifs est glorieux, & peut-être le
» dernier l'est-il davantage, en ce qu'il
» suppose un penchant qu'on a surmon-
» té. Une circonstance m'avoit fait croire
» d'abord au récit de l'Ambassadeur,
» c'est que *Charles XII* quitta depuis
» la biere, & qu'ainsi il étoit vraisem-
» blable qu'il ne renonça à la biere
» & au vin que par un régime aus-

» tere qui entroit dans ſon héroïſme.
» Je ſais qu'il peut paroître très-pué-
» rile d'examiner ſcrupuleuſement ſi un
» homme du Nord, qui vivoit il y a
» près de trente ans, a bu du vin ou
» non, & par quelle raiſon il n'en a pas
» bu; mais un ſi petit détail eſt ennobli
» par le Héros; d'ailleurs un Hiſtorien
» qui peſe les plus petites vérités, en
» mérite plus de créance ſur les grandes.
» J'ai rapporté ſur beaucoup d'événe-
» mens des ſentimens contraires, afin
» de laiſſer au Lecteur la liberté de ju-
» ger : mon impartialité ne peut pas
» être douteuſe, je ne ſuis qu'un Peintre
» qui tâche d'appliquer des couleurs
» vraies ſur les deſſins qu'on lui a four-
» nis. Tout m'eſt indifférent de *Char-*
» *les XII* & de *Pierre le Grand*, ex-
» cepté le bien que ce dernier a fait
» aux hommes; il n'eſt pas en moi de
» les flatter ni d'en médire, j'en parle

» avec le reſpect qu'on doit aux Rois
» qui ſont morts de nos jours, & avec
» celui qu'on doit à la vérité. Ce déſir
» de ſavoir & de dire la vérité m'oblige
» d'avertir les Libraires qui vouloient
» donner une nouvelle Edition de cette
» Hiſtoire, qu'ils doivent différer long-
» tems. Je voudrois qu'ils euſſent auſſi
» moins précipité quelques Editions de
» mes autres ouvrages. Permettez-moi
» ſur-tout, Meſſieurs, de proteſter ici
» plus particuliérement contre deux de
» ces Editions nouvelles dans leſquelles
» on a inſéré beaucoup de pieces qui
» ne ſont point de moi, telles qu'un
» commencement de Roman, une apo-
» théoſe, & je ne ſais quels autres
» écrits de cette nature; il eſt juſte qu'on
» n'ait à répondre que de ſes fautes; mais
» les Auteurs ſont ſouvent réduits à ré-
» pondre de celles des autres à force
» d'en avoir faites. »

L'Hiſtoire

L'Hiſtoire de Charles XII eſt précédée de *Remarques ſur l'Hiſtoire*, de *nouvelles Conſidérations ſur l'Hiſtoire*, d'un Fragment intitulé : *De l'utilité de l'Hiſtoire* ; de Lettres apologétiques. Nous croyons que les Editeurs devroient diſtribuer différemment ces petites Diſſertations, qui ont toujours leur aſyle, en cas de néceſſité, dans les *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, ou dans les *Mélanges de Littérature*.

Les *Anecdotes ſur le Czar Pierre le Grand*, ne ſeroient-elles pas mieux placées dans l'Hiſtoire de Ruſſie ? Peut-être auſſi faudroit-il en retrancher, » que les informes *Eſſais tragiques de* » *la Princeſſe Natalie*, en Langue » Ruſſe, reſſembloient aſſez aux Pie- » ces de *Shakeſpear*, dans leſquelles » des Tyrans & des Arlequins font les » premiers rôles ». On donne encore comme une action héroïque, le cou-

rage du Czar, qui épouſa ſa maîtreſſe, & l'on oublie que ce dangereux exemple, ſuivi l'année d'après par le *Czarovitz* ſon fils, embarraſſa étrangement les Juges qui inſtruiſirent ſon procès. Comment en effet peut-on louer dans le Légiſlateur ce qu'on punit dans le premier des Sujets?

Si l'on vouloit examiner avec une minutieuſe ſévérité les détails de cette Hiſtoire, ſans doute, on y trouveroit matiere à la Critique. Les mémoires varient; & dans les détails plus importans, on croit pouvoir s'épargner de pénibles recherches. M. *de Voltaire* dit, par exemple: » Le Grand » Seigneur fit alors revenir d'*Alep*, » *Baltagi Mehemet*, Pacha de Syrie, » qui avoit déja été Grand-Viſir avant » *Chourlouly*; dans le tems que ce » *Mehemet* étoit valet dans le Serrail, » il fut aſſez heureux pour rendre quel- » ques petits ſervices au Prince *Ach-*

» *met*, alors priſonnier d'Etat, ſous » l'empire de ſon frere *Muſtapha*. — » *Achmet* devint Sultan, donna une » des Eſclaves qu'il avoit beaucoup ai- » mée en mariage à *Mehemet*. Cette » femme, par ſes intrigues, fit ſon » mari Grand Viſir, une autre intrigue » le déplaça, & une troiſieme le fit en- » core Grand Viſir. » Nous allons ré- tablir l'Anecdote de *Baltagi Mehemet*; valet, coupeur de bois auprès du Prince *Achmet*, que des raiſons de politique tenoient enfermé. Les beſoins rappro- chent les hommes. Le Prince s'entre- tenoit ſouvent des nouvelles de la ville avec *Mehemet*, & s'accoutuma même à une eſpece de confiance. Il eut oc- caſion d'en faire uſage.

La Sultane *Validé* venoit ſouvent le voir. Il étoit ſon fils. Un jour elle avoit à ſa ſuite une fille Circaſſienne, dont la beauté frappa le jeune Prince.

Il la demanda à ſa mere, qui, gênée par les loix, la lui refuſa. Il eſpéra que le Sultan *Muſtapha* ſon frere, ſe mettroit au-deſſus. Même inflexibilité. Ce refus le met en une telle fureur, que dans l'accès, il ſaiſit un couteau, & veut frapper ſon frere. Le Grand Seigneur évite le coup, pardonne cette brutalité inſenſée, & prie la Sultane de marier la Circaſſienne hors du Serrail. Elle fut donnée au fils d'un Médecin. Le Prince *Achmet* l'ayant appris, lui envoie *Baltagi Mehemet*, pour l'aſſurer que ſi, lorſqu'il parviendroit à l'Empire, il ne trouvoit pas cette fille digne encore d'entrer dans ſon Serrail, il l'extermineroit avec toute ſa race. Ce jeune homme intimidé, réſolut de n'être jamais le mari de ſa femme.

Peu de tems après, les intrigues du Serrail briſerent les fers du Prince *Achmet*, & renverſerent du trône le

Sultan *Muſtapha*. *Baltagi Mehemet*, juſqu'alors ſimple confident, eut ordre d'épouſer la Circaſſienne aux mêmes conditions. Pour récompenſe, il fut fait grand Ecuyer. Elle fut la maîtreſſe du Sultan, mais hors du Serrail. Son époux honoraire fut fait Grand Viſir ; ſon génie borné raſſura ſon maître ſur les trames que cette place facilite ; & afin que ſon incapacité ne nuisît pas au cours des affaires, il lui donna pour *Kiaia*, *Oſman Aga*, dont les conſeils & les talens ſuppléerent à ce qui manquoit au premier Miniſtre.

Le fonds de cette anecdote eſt le même, il faut ſeulement retrancher les intrigues de la Circaſſienne, qui n'eut d'autre talent que celui de plaire, & qui paſſoit, ſans mot dire, d'époux en époux. Concluons qu'on peut être ſincere ſans être fidele, ce qui arrive ſouvent lorſqu'on voit par les yeux d'autrui.

L'Auteur des Lettres *ſérieuſes* & *badines* dit, *que cette Hiſtoire eſt diſpoſée comme une belle Tragédie.* Nous ne concevons pas comment on diſpoſe une Hiſtoire. Tout ce que les ouvrages de ces deux genres peuvent avoir de commun, c'eſt le progrès de l'intérêt dans la narration, & le ſoin de cacher l'Hiſtorien comme le Poëte, pour ne laiſſer voir que les perſonnages.

M. *de la Motraye*, un peu connu par des voyages en Europe, en Aſie, en Afrique, a publié des *Remarques critiques* ſur quelques endroits de l'*Hiſtoire de Charles XII.* On y trouve qu'après un frugal repas, » ce Prince » montoit à cheval, faiſoit faire qua» rante & cinquante milles de chemin » à ſa petite troupe dans des lieux dé» ſerts, pour avoir le plaiſir de les en» tendre ſe plaindre de la faim & de la » ſoif ». Voilà les hommes qui ont at-

taqué M. *de Voltaire*, & auxquels ſes ennemis s'aſſocient ſouvent.

Nous ne parlons point d'une quantité de brochures qui s'éleverent dans le tems contre cet ouvrage ; on peut les comparer à ces inſectes qui naiſſent le matin, & meurent le ſoir. Ce qui eſt vraiment curieux, c'eſt la confiance avec laquelle ces illuſtres inconnus tranchent, décident, réforment. On trouve, par exemple, une Lettre d'un bon Monſieur *Arckenholtz* (qui a gâté les *Mémoires de la Reine Chriſtine*), dans laquelle il a dit qu'on n'eſtimera pas M. *de Voltaire, parce qu'il n'a fait qu'effleurer la belle Hiſtoire ; parce qu'il avance ſouvent des faits capables de ſurprendre le Lecteur, mais dont la fauſſeté reconnue prouve le contraire.* Relevent-ils une inadvertence ; ou réforment-ils une date fauſſe, ils attaquent tout l'ouvrage, & triom-

phent avec une orgueilleuſe ſatisfaction ; comme ſi ce foible mérite abrégeoit l'intervalle qui ſe trouve entre le talent & l'érudition. Ce qui révolte dans les *Arckenholtz*, c'eſt leur inſupportable préſomption. N'avoir rien produit, croupir dans une indolence forcée, accablé ſous ſon impuiſſance ; être ignoré de la terre entiere, & cependant élever des prétentions, donner ſes ſentimens pour regles, & les ſoutenir avec opiniâtreté contre l'évidence ; voilà ce dont il faut rire, car les Pédans ſeroient trop glorieux, s'ils parvenoient encore à ſe faire réfuter.

LES ANNALES DE L'EMPIRE.

Publiées à Colmar en 1753.

LEs productions d'un Auteur ſe reſſentent toujours de l'état de ſon ame. La retraite de *Berlin*, le ſéjour de *Francfort*, avoient jeté dans celle de M. *de Voltaire* de longs ennuis. C'eſt à cette époque qu'il compoſa les *Annales de l'Empire*, dans leſquelles on cherche vainement la vigueur de ſon pinceau, & la fraîcheur de ſon coloris; mais où l'on ne trouve pas auſſi la quantité de fautes que les épilogueurs y ont cru voir. De toutes les Hiſtoires, il n'en eſt point de plus difficile à compoſer que l'Hiſtoire d'Allemagne. Ce grand corps eſt compoſé d'une foule de parties qui chacune forment un tout conſidérable. Elles ont des inté-

rêts qu'il faut conſerver ſans les augmenter, ni les diminuer. Quiconque ſe charge d'en traiter, doit avoir une profonde connoiſſance du droit des Gens. Quoiqu'on ait ſous les yeux ceux qui nous ont devancés, au moins en faut-il ſavoir aſſez pour choiſir parmi leurs opinions. D'ailleurs, comment conſulter les ſources, ſans poſſéder la langue du pays.

Comme nous avons annoncé une grande impartialité, nous dirons en peu de mots ce qu'on reproche à l'Auteur. Il a fait entrer, dit-on, dans ſon plan, beaucoup de faits étrangers, & en a omis un grand nombre de néceſſaires, de ſorte que, ſi on vouloit retrancher la moitié de ſon livre, l'Hiſtoire de l'Empire n'y perdroit rien, & ce vuide ne ſeroit pas rempli par ce qu'il a oublié. Il a ôté quelquefois des *nuances à la vérité*. En parlant d'*Edouard*, Roi

d'Angleterre, qui fut élu Empereur après *Louis de Baviere*, & refusa l'Empire, il ajoute : » L'Empire n'étoit donc » alors qu'un titre onéreux, puisque » l'ambitieux *Edouard* n'en voulut » point ; il se garda bien d'interrompre » ses conquêtes en France, pour cou- » rir après un fantôme ». *Albert Argentinien* donne une autre raison. » Le » Roi de France auroit regardé comme » une rupture de la paix, l'avénement » d'*Edouard* à la couronne de l'Em- » pire Allemand ».

Omission essentielle. M. *de Voltaire* dit, que l'Emperenr *Charles IV* avoit incorporé la Lusace à la Couronne de Bohême, l'année 1451. Il falloit dire 1370, & ne pas oublier la Silésie, unie alors à la Bohême. Ce Duché est de bien plus grande conséquence que la Lusace.

Erreur importante. L'Empereur

Charles IV, ayant été lui-même Roi de Bohême, la Bulle d'or accordoit à ce Royaume, préférablement à toutes les autres Principautés de l'Empire germanique, le privilége d'oſer appeler de ſes Tribunaux à la Chambre Impériale.

Erreur hiſtorique. M. *de Voltaire* dit que la cérémonie du couronnement de l'Empereur *Fréderic III* à *Rome*, fut *très-meſquine*, & blâme ce Prince de n'avoir pas ſeulement eu le courage d'aller à *Milan* recevoir la couronne de Lombardie. Toutes les Hiſtoires atteſtent, diſent les Cenſeurs, que non-ſeulement *Fréderic* fut recu dans toute l'Italie avec les plus grands honneurs, mais même par quelques Etats qui ſe croient indépendans du ſceptre germanique; & s'il ne fut pas à *Milan*, c'eſt qu'il ne trouva pas à propos de s'expoſer aux ravages que faiſoit

alors la peſte dans cette ville (1).

Faits mal-à-propos confondus. L'Auteur des Annales dit, que le Roi *Jean* de Dannemarck avoit, en 1481 (c'étoit en 1490), fait avec ſon frere *Fréderic* un accord biſarre au ſujet des Duchés de Schleſwig & de Holſtein, dont il réſulta dans la ſuite tant de déſagrémens pour la couronne de Dannemarck. Les Duchés furent réunis au Royaume, ſous le regne de *Fréderic*; ainſi cet accord ne fit aucun mal. M. *de Voltaire* le confond avec un nouveau partage que *Charles III* fit en 1544, partage qui a été la véritable cauſe des *déſagrémens* dont parle M. *de Voltaire*.

Erreur volontaire & réfléchie. Dans la liſte des Empereurs & des Papes,

(1) *Charles V* fut plus hardi; quoique la peſte fût à *Aix la Chapelle*, il alla néanmoins s'y faire couronner.

depuis *Charlemagne* juſqu'à *Charles VI*, on lit : » *Pie V* (*Ghiſléri*, Domini-» cain) 1566. On lui reprocha d'avoir » donné trop de dignités à *Jacques* » *Buoncompagno* ſon bâtard, en fa-» veur duquel il ne démembra pour-» tant pas l'Etat eccléſiaſtique, comme » ſes prédéceſſeurs ».

Voici ce qui a donné lieu de croire que ce Saint Pape canoniſé avoit eu un bâtard. Un jour le valet d'un Boulanger de *Naples* vint publier à *Rome*, que le Pape *Pie V* étoit ſon pere. On l'arrêta, on lui demanda des preuves ; il n'en produiſit point d'autres, qu'une Lettre qu'il diſoit lui avoir été écrite par le Cardinal *Ghiſléri*, avant ſon exaltation au Pontificat. Mais, dans l'examen qu'on fit de cette Lettre, elle fut trouvée fauſſe ; un compagnon du calomniateur avoua toute l'intrigue ; & après avoir été fuſtigé dans les

rues de *Rome*, il fut envoyé aux galeres. L'Hiſtoire ajoute, que les Chefs de nos Huguenots de France voulurent engager un Juriſconſulte Romain, qui étoit mécontent de *Pie V*, à donner vogue aux prétentions de cet Aventurier; mais que leur tentative n'eut point d'effet. Une vie Eſpagnole du même Pape, imprimée en 1595, aſſura que le Juriſconſulte ne voulut jamais prêter ſon miniſtere à la calomnie.

Dans la Liſte des Papes placée à la tête des Annales, *Gregoire XIII* a été omis; c'eſt-à-dire, qu'immédiatement après *Pie V*, & ſans Pontife intermédiaire, on y voit le Pape *Sixte V*, qui très-certainement ne ſuccéda point à *Pie V*, mais à *Gregoire XIII*. Or celui-ci s'appelloit *Hugues Buoncompagno*. *Ciaconius* dit que dans ſa jeuneſſe, avant d'être promu aux Ordres

ſacrés, il avoit eu un fils nommé *Jacques Buoncompagno*. *Ciaconius* ne dit point qu'il fût bâtard; on peut le ſuppoſer; accorder encore ſi l'on veut, que quand *Gregoire* fut Pape, ce *Jacques Buoncompagno* reçut de lui trop de dignités.

N'eſt-il pas manifeſte que l'Auteur des *Annales de l'Empire* tranſporte au Pape *Pie V* ce qui ne pourroit convenir qu'à *Gregoire XIII*, & qu'en ſupprimant le nom & l'époque de celui-ci, l'Annaliſte fait refluer ſur un des plus ſaints Pontifes qui aient gouverné l'Egliſe une tache dont il n'y auroit tout au plus que ſon ſucceſſeur qui ſeroit coupable?

Ce ne ſont pas ces fautes qui ont mis les *Annales* au-deſſous des autres ouvrages de M. *de Voltaire*. Quel eſt l'Ecrivain, à qui on ne feroit pas avec autant de fondement les mêmes reproches? C'eſt le défaut d'enſemble, de chaleur,

chaleur, d'intérêt. C'eſt un ſtyle inégal, négligé. D'ailleurs, le Lecteur accoutumé à d'excellentes productions, ſe croit en droit d'exiger davantage, & ſe venge par trop d'indifférence de celui qui a trompé ſon attente.

Les Journaliſtes de *Gœtingue*, auxquels on ne refuſe plus dans l'Europe, de l'impartialité, des connoiſſances vaſtes, & une élégante préciſion, rendirent un compte ſévere de cet Ouvrage, compoſé avec un peu de précipitation. Ils releverent beaucoup d'erreurs avec la ſupériorité de gens qui poſſedent à fond l'Hiſtoire de leurs pays, ſur quelqu'un qui l'étudioit. D'ailleurs, il étoit échappé une phraſe incivile à M. *de Voltaire ;* il avoit eu l'imprudence d'écrire : » Un bavard » germanique qui met en trente volu» mes les abſurdités des Auteurs ab» ſurdes que les Allemands étudient ;

» parce qu'ils ſont Allemands ». Les Journaliſtes ne répondirent pas ſur ce ton ; mais ils ne firent aucune grace, & ils profiterent de leur poſition.

On auroit autant de tort que M. *de Voltaire*, ſi l'on vouloit excuſer ſa phraſe. La Littérature allemande a fait, depuis trente ans, un progrès ſi rapide, qu'elle offre des modeles dans preſque tous les genres. Mais il faut avouer auſſi que la manie de jeter du ridicule ſur la Nation françoiſe, tourmente étrangement leurs Poëtes & leurs Littérateurs. Les Romans, les Journaux, les Comédies, les Préfaces abondent en plaiſanteries, dont on pourroit d'autant mieux faire le ſacrifice, que la Langue & le caractere national ne ſe prêtent pas à cette frivole reſſource.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DE 1741.

DANS le *Siecle de Louis XIV*, eſt refondue une certaine Hiſtoire de la Guerre de 1741, volée à *Berlin* en 1752, réimprimée à *La Haye* en 1753, déſavouée dans une Lettre à l'Académie françoiſe.

» Meſſieurs, daignez recevoir mes » très-humbles remercîmens de la ſen- » ſibilité publique, que vous avez té- » moignée ſur le vol & la publication » odieuſe de mes manuſcrits. L'Hiſ- » toire prétendue de la Guerre de » 1741, qui paroît ſous mon nom, eſt » non-ſeulement un outrage à la vé- « rité, défigurée en pluſieurs endroits, » mais un manque de reſpect à notre » Nation, dont la gloire qu'elle a ac-

» quiſe dans cette guerre, méritoit une
» Hiſtoire imprimée avec plus de ſoin.
» Mon véritable Ouvrage, compoſé
» à *Verſailles*, ſur les Mémoires des
» Miniſtres & des Généraux, eſt de-
» puis pluſieurs années entre les mains
» de M. le Comte d'*Argenſon*, & n'en
» eſt point ſorti. Ce Miniſtre ſait à
» quel point l'Hiſtoire que j'ai écrite
» differe de celle qu'on m'attribue. La
» mienne finit au Traité d'*Aix-la-Cha-*
» *pelle*, & celle qu'on débite ſous mon
» nom, ne va que juſqu'à la Bataille
» de *Fontenoy*. C'eſt un tiſſu informe
» de quelques-unes de mes minutes,
» dérobées & imprimées, par des hom-
» mes également ignorans. Les interpo-
» lations, les omiſſions, les mépriſes,
» les menſonges y ſont ſans nombre.
» L'Editeur ne ſait ſeulement pas le
» nom des perſonnes & des pays dont
» il parle, & pour remplir les vuides

» du manuſcrit, il a copié preſque mot-
» à-mot, près de trente pages du *Siecle*
» *de Louis XIV*. Je ne puis mieux
» comparer cet avorton, qu'à cette *Hiſ-*
» *toire univerſelle*, que *Jean Neaulme*
» imprima, ſous mon nom, il y a quel-
» ques années, &c. »

L'Ouvrage même affoibliſſoit l'effet de ce déſaveu. Il s'y trouve des morceaux ſi bien faits, qu'il eſt auſſi difficile d'en faire honneur à un autre, qu'impoſſible d'attribuer certaines erreurs à l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*.

Lorſqu'on écrit l'Hiſtoire des Princes preſque contemporains, ou de ceux même qui vivent encore, on eſt ſouvent dans le cas de ne pouvoir parler ſans danger, ou ſe taire avec bienſéance; au lieu qu'en ne produiſant ſur la Scene que des perſonnages morts depuis pluſieurs ſiecles, on a l'avantage de trouver leur bonne ou mauvaiſe

réputation, fixée d'une maniere invariable, ou des moyens de la fixer ſoi-même.

Un homme de Lettres peut-il faire l'Hiſtoire d'une guerre ? Les opérations d'une campagne, d'un ſiége, d'une retraite, ne doivent-elles pas être décrites par un Militaire, qui, témoin & Acteur dans ces Scenes ſanglantes, connoît ce qu'on peut ſupprimer & ce qu'on doit dire ? Pour la plupart des hommes, il n'y a d'intéreſſant dans une pareille Hiſtoire, que les cauſes qui ont fait entreprendre la guerre, & ſurtout les conditions du traité qui y met fin. Tout le reſte n'eſt utile qu'aux gens de l'art. Or, c'eſt aux maîtres dans cet art funeſte, à inſtruire leurs ſucceſſeurs, pour qui il eſt malheureuſement un beſoin.

SIECLE
DE LOUIS XIV.

LORSQUE M. *de Voltaire* parut dans la République des Lettres, les cent bouches de la Renommée ſuffiſoient à peine pour publier les merveilles du *Siecle de Louis XIV*. Les idées que nous prenons dans notre enfance croiſſent avec nous. Il faut l'avouer, ce regne eſt marqué par un concours de choſes extraordinaires, qui le fera toujours diſtinguer dans le vaſte tableau de l'Hiſtoire. Le Miniſtere du Cardinal de *Richelieu* avoit ſans doute opéré une révolution dans nos idées, mais l'empreinte des chaînes du deſpotiſme, tant de jours de deuil & de ſang, attriſtoient l'imagination, lorſqu'elle revenoit ſur les quinze dernieres années

du regne de *Louis XIII.* Celui de *Louis le Grand* s'annonça par des ſuccés. La victoire long-tems fidele ſe prêta aux vues de ſon ambition, & les talens diſtributeurs de la gloire, mêlant leur utile ſecours à ſes proſpérités, l'Europe fut remplie de ſon nom & de ſa grandeur. Au milieu de ces concerts tumultueux, l'opinion publique entraîne, & perſonne n'oſe examiner ſi la Renommée eſt équitable. On répete avec la multitude ſubjuguée les exploits heureux qui paſſent pour des prodiges, & lorſque des plumes célebres ſe ſont accordées à conſacrer certaines époques, elles ſont révérées par tous les hommes.

M. *de Voltaire*, plein d'un ſi beau ſujet, le travailla avec tout le ſoin imaginable. Il devint entre ſes mains un chef-d'œuvre. Une Lettre curieuſe à M. l'Abbé *Dubos*, apprend les four-

ces dans leſquelles il puiſa, & l'eſprit dans lequel il écrivit.

» Il y a déja long-tems, Monſieur, que je vous ſuis attaché par la plus forte eſtime, je vais l'être par la reconnoiſſance. Je ne vous répéterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de Lettres; que vous êtes l'Ecrivain le plus utile & le plus judicieux que je connoiſſe; je ſuis ſi charmé de voir que vous êtes obligeant, que je ſuis tout occupé de cette derniere idée.

Il y a long-tems que j'ai raſſemblé quelques matériaux pour faire l'Hiſtoire du *Siecle de Louis XIV*. Ce n'eſt point ſimplement la vie de ce Prince que j'écris, ce ne ſont point les Annales de ſon regne; c'eſt plutôt l'Hiſtoire de l'eſprit humain, puiſée dans le ſiecle le plus glorieux à l'eſprit humain.

Cet Ouvrage eſt diviſé en chapitres ; il y en a vingt deſtinés à l'Hiſtoire générale ; ce ſont vingt tableaux des grands événemens du tems. Les principaux perſonnages ſont ſur le devant de la toile, la foule eſt dans l'enfoncement. Malheur aux détails, la poſtérité les néglige tous ; c'eſt une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractériſe le ſiecle, ce qui a cauſé des révolutions, ce qui ſera important dans cent années, c'eſt là tout ce que je veux écrire aujourd'hui.

Il y a un chapitre pour la vie privée de *Louis XIV*.

Deux pour les grands changemens faits dans la police du Royaume, dans le commerce, dans les finances.

Deux pour le Gouvernement eccléſiaſtique, dans lequel la révolution de l'Edit de *Nantes*, & l'affaire de la Régale ſont compriſes.

Cinq ou ſix pour l'Hiſtoire des Arts ; à commencer par *Deſcartes*, & à finir par *Rameau*.

Je n'ai d'autres Mémoires pour l'Hiſtoire générale, qu'environ deux cents volumes de Mémoires imprimés que tout le monde connoît. Il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, & de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que *Larrey*, *Linieres*, *Lamberti*, *Rouſſet*, falſifient, & délaient dans des volumes.

J'ai pris pour la vie privée de *Louis XIV*, les Mémoires de M *Dangeau*, en quarante Volumes, dont j'ai extrait 40 pages. J'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtiſans, valets, grands Seigneurs & autres ; je rapporte les faits dans leſquels ils s'accordent, j'abandonne le reſte aux converſations des faiſeurs d'Anecdotes.

J'ai un extrait de la fameuſe Lettre du Roi, au ſujet de M. de *Barbezieux*, dont il marque tous les défauts, auquel il pardonne, en faveur des ſervices du pere; ce qui caractériſe *Louis XIV*, bien mieux que les flatteries de *Peliſſon*.

Je ſuis aſſez inſtruit de l'homme au maſque de fer, mort à la Baſtille. J'ai parlé à des gens qui l'ont ſervi.

Il y a une eſpece de Mémorial écrit de la main de *Louis XIV*, qui doit être dans le cabinet de *Louis XIV*. M. *H*... le connoît ſans doute; mais je n'oſe en demander communication.

Sur les affaires de l'Egliſe, j'ai tout le fatras des injures, & je tâcherai d'extraire une once de miel de l'abſinthe des *Jurieu*, des *Queſnel*, des *Doucin*.

Pour le dedans du Royaume, j'examine les Mémoires des Intendans, &

les bons livres qu'on a ſur cette matiere.

M. l'abbé de *Saint-Pierre* a fait un Journal politique de *Louis XIV*, que je voudrois bien qu'il me confiât. Je ne ſais s'il fera cet acte de bienfaiſance pour gagner le paradis.

A l'égard des Arts & des Sciences, il n'eſt queſtion, je crois, que de tracer la marche de l'eſprit humain, en Philoſophie, en Eloquence, en Poéſie, en Critique; de marquer les progrès de la Peinture, de la Sculpture, de la Muſique, de l'Orfévrerie, des Manufactures de tapiſſeries, de glaces, de draps, d'étoffes d'or, & de l'horlogerie.

Je ne veux que peindre, chemin faiſant, les génies qui ont excellé dans ces parties: Dieu me préſerve d'employer 300 pages à l'Hiſtoire de *Gaſſendi*. La vie eſt trop courte, le tems

& montroient la diſtance immenſe de l'homme de génie qui crée & jette dans ſa marche rapide des germes de fécondité, à l'épilogueur ſtérile qui n'a de reſſources pour intéreſſer que les fautes d'autri. Tel étoit M. *de la Beaumelle*, qui fit réimprimer le *Siecle de Louis XIV* avec des Notes, & précéder ſon Edition de *conſeils* à l'Auteur, répandus dans trois lettres, ſemées d'ironies, de complimens, de jolies penſées, d'alluſions malignes. Voilà ce qui nous a paru de plus vrai. « Laiſſez à ceux qui déteſtent votre » perſonne, l'affreux plaiſir de déchirer » vos Ecrits; la haine meurt, le gé» nie eſt immortel. » M. *de la Beaumelle* a mis ſous le texte des Notes critiques.

Texte. « Il faut, pour qu'un Etat » ſoit puiſſant, ou que le peuple ait » une liberté fondée ſur les loix, ou » que

» que l'autorité ſouveraine ſoit affermie
» ſans contradiction.

Note. « Le premier moyen eſt ex-
» cellent, le ſecond très-mauvais. L'au-
» torité ſouveraine ſans contradiction
» eſt deſpotiſme, & le deſpotiſme ne
» fit jamais un Etat puiſſant. Il y parut
» bien ſur la fin du regne de *Louis XIV*
» où la France fut plus ſoumiſe & plus
» foible que jamais. Un Auteur qui a
» une imagination vive doit s'abſtenir
» des maximes politiques, parce que les
» maximes doivent être pleines de juſ-
» teſſe, & d'un vrai qui frappe, & qu'il
» eſt à craindre que l'imagination n'y
» porte ſes préjugés, & des préjugés
» ſinguliers.»

Une autorité ſouveraine n'eſt pas le deſpotiſme. C'eſt la volonté d'un ſeul, libre de faire ce qu'elle croit de plus utile à ceux qu'elle gouverne.

Texte. « Les Calviniſtes, répandus

» parmi les Luthériens qui ſont les plus » forts, ne font qu'un parti médiocre.»

Note. « Les Calviniſtes ſont en Al- » lemagne un parti très-puiſſant & très- » redoutable. N'y euſſent-ils d'autre » avantage que d'avoir à leur tête le » Roi de Pruſſe, cela ſeul ſuffiroit pour » les tirer de cette médiocrité où l'Au- » teur les jette ſans trop ſavoir pour- » quoi. »

Les Calviniſtes n'ont qu'un parti médiocre en Allemagne, parce qu'ils ſont moins nombreux que les Luthériens, & qu'en matiere de Religion c'eſt toujours le parti le plus conſidéré, le plus puiſſant, & conſéquemment celui qui durera le plus.

Texte. « La différence du gouver- » nement & du génie, rend les Fran- » çois plus propres pour l'attaque, & » les Allemands pour la défenſe. »

Note. « L'Auteur auroit pu dire un

» mot ſur la conſtitution de l'Empire. » Ç'auroit été rendre un grand ſervice » au Public qui ne la connoît gueres, » aux Allemands qui ne l'ont pas en- » core définie, aux Francois qui dé- » daignent d'en être inſtruits. M. *de Vol-* » *taire* eſt à la ſource des lumieres; par- » là, il auroit évité les lieux communs » dont il a groſſi ce morceau, & il au- » roit répandu du jour ſur bien des » événemens du ſiecle politique & mi- » litaire de *Louis XIV*, ſans doute que » tout cet article a été fait avant qu'il » fût en état de le bien faire. »

Il faut être en effet *bien peu inſtruit* pour dire que les Allemands n'ont pas encore defini la conſtitution de l'Empire, ils ont des chaires deſtinées à enſeigner la ſcience politique, d'excellens ouvrages pour l'approfondir, & des archives mieux tenues que chez aucune autre Nation de l'Europe.

Ce Commentateur étoit un homme d'eſprit dont l'imagination faiſoit ſon propre tourment & le malheur d'autrui. Ne pouvant jamais ſe conſoler de n'avoir pas joué un rôle à *Berlin*, il s'efforçoit par des Libelles d'empoiſonner l'exiſtence d'un homme qu'il n'avoit pu abaiſſer : l'envie eſt une paſſion qui ne meurt jamais, parce que les ſuccès l'alimentent. M. *de Voltaire* ne connoiſſoit point *la Beaumelle*. Il ne pouvoit ni l'aimer ni le haïr, ni l'eſtimer ni le craindre. Celui-ci ennemi, actif & furieux n'a jamais laiſſé repoſer la Satyre, & ſon dernier ſoupir a été un Libelle en forme de Lettre contre M. *de Voltaire*.

M. *de Francheville*, Editeur du *Siecle de Louis XIV*, a tracé une eſquiſſe du plan ; ainſi nous nous contenterons de dire que cette *Hiſtoire* eſt précédée d'un Catalogue de la plupart des Ecri-

vains françois dignes d'occuper une place dans l'Hiſtoire littéraire de ce tems. Il a ſervi de modele à des ouvrages plus étendus, tels que *les Mémoires de Littérature* & *les trois Siecles*. C'eſt une grande entrepriſe de juger toutes les eſpeces de talens, & de marquer à chacun ſa place ! Peut-être même M. *de Voltaire* n'eſt-il pas irrépréhenſible dans ſes opinions. A l'article *Boileau Deſpréaux*, il diſtingue dans ces vers ce qui eſt devenu proverbe d'avec ce qui mérite de devenir maxime. Parmi les maximes *nobles*, *ſages* & *utiles*, il cite ce vers:

Pour paroître honnête homme, en effet il faut l'être.

On n'y ſupplée que trop par de l'adreſſe, par l'ambition. Le monde eſt peuplé d'hypocrites, &c.

A l'article *François Choiſy*, il raconte, *que cet Auteur s'habilla & vécut en*

femme pluſieurs années. Cette anecdote romaneſque s'étoit répandue comme un de ces bruits populaires qui s'accréditent un moment, je ne ſais pourquoi, mais qui ſe détruiſent bientôt.

Après ce Catalogue, dont les articles ſont courts, amuſans & preſque toujours juſtes, on trouve l'*Introduction* à tout l'ouvrage. Ce morceau eſt un chef-d'œuvre. « Tous les tems ont pro-» duit des héros & des politiques : tous » les peuples ont éprouvé des révolu-» tions : toutes les Hiſtoires ſont preſ-» que égales pour qui ne veut mettre » que des faits dans ſa mémoire. Mais » quiconque penſe, & ce qui eſt encore » plus rare, quiconque a du goût, ne » compte que quatre ſiecles dans l'Hiſ-» toire du monde. Ces quatre âges heu-» reux ſont ceux où les Arts ont été » perfectionnés, & qui ſervant d'é-» poque à la grandeur de l'eſprit

» humain, ſont l'exemple de la poſté-
» rité. »

Un M. *Rouſtan* s'éleve avec force contre cette phraſe, & s'en prenant à *Auguſte*, dont le ſiecle eſt une des quatre époques. « Quel bien fit-il, s'é-
» crie-t-il? On ne manquera pas d'at-
» teſter la paix rétablie, les Lettres pro-
» tégées, les Savans penſionnés. Je ré-
» pondrai avec *Monteſquieu*, que cet
» ordre ramené n'étoit qu'une ſervitude
» durable; que les bons Princes pen-
» ſionnent non des louangeurs & des
» paraſites, mais des Citoyens integres
» & pauvres, qu'ils font refleurir non
» les ſciences mais les vertus; qu'*Au-*
» *guſte* au contraire éluda tous les pro-
» jets de réforme que lui préſenta le
» Sénat; qu'il a donné à ſa famille
» l'exemple de tous les déréglemens
» auxquels elle ſe livra, & qu'il ne ſut
» ni prévenir ni réprimer; qu'il entraîna

» les grands dans des dépenſes folles
» pour reſſerrer leur dépendance ; qu'il
» paſſa ſon regne dans les petiteſſes de
» l'hypocriſie, feignant de vouloir ab-
» diquer ce qu'il brûloit de conſerver :
» qu'*Agrippa* ignorant & brave, opina
» pour la République, tandis que *Mé-*
» *cène*, poli, ſavant & voluptueux con-
» ſeilla la Monarchie, &c. »

Tout cela prouve qu'*Auguſte* n'étoit pas un Prince parfait, mais ſon ſiecle n'en fut pas moins éclairé, & une brillante époque dans l'Hiſtoire des Sciences. *Louis XV* ne ſera jamais compté parmi les Princes philoſophes, mais la derniere moitié de ſon regne n'en eſt pas moins marquée par l'établiſſement de la Philoſophie en France.

Milord *Harvey*, Garde des Sceaux d'Angleterre, trouva extraordinaire qu'on donnât à l'un de ces ſiecles le nom de *Louis XIV*. N'appartient-il pas

également à *Guillaume III* qui a ſi bien repréſenté ? « M. *de Voltaire* répondoit, » j'appelle le *Siecle de Louis XIV*, » comme on appelle le XVe Siecle, » celui de *Léon X.* » Mais répliquoit-on, quel eſt l'Auteur, quelle eſt la Nation qui ait reçu cette dénomination ? Chaque pays ſe croit ſupérieur aux autres, & la plus petite des Républiques voudroit donner ſon gouvernement à la plus grande des Nations.

Nous haſarderons une autre remarque plus juſte peut-être. « La ſaine Phi- » loſophie, dit M. *de Voltaire*, n'a été » connue que dans ce tems : & il eſt » vrai de dire qu'à commencer depuis » les dernieres années du Cardinal de » *Richelieu*, juſqu'à celles qui ont ſuivi » la mort de *Louis XIV*, il s'eſt fait » dans nos arts, dans nos eſprits, dans » nos mœurs, comme dans notre gou- » vernement, une révolution générale

» qui doit ſervir de marque éternelle à » la véritable gloire de notre Patrie. »

Il nous ſemble que c'eſt à notre ſiecle & non à celui de *Louis XIV* qu'il faut faire honneur de la vraie Philoſophie. Le bel-eſprit, & la Littérature avoient trop de ſuccès pour que les Ecrivains d'alors leur préféraſſent le paiſible ſuffrage de la raiſon, ſûre mais lente dans ſes récompenſes.

Peut-être eſt-ce prévention? Mais nous croyons que ſi l'on faiſoit un paralelle exact du *Siecle de Louis XIV*, & de celui de *Louis XV*, il ſeroit tout à l'avantage de ce dernier. On ne loue ſi volontiers les tems paſſés que parce que cette louange renferme la Critique de celui où nous vivons. Quand on jette les yeux ſur ce ſiecle qui fait une des quatre époques brillantes, on ne voit que les noms illuſtres qui ont triomphé de l'oubli; &

lorſqu'au contraire on parcourt ceux qui fondent les prétentions de ce ſiecle rival, on les voit mêlés avec une foule d'autres qui obſcurciſſent leur éclat. Mais lorſque le tems aura plongé dans l'oubli cette multitude de demi talens, on n'appercevra plus que les *Voltaire*, les *Crébillon*, les *Rouſſeau*, les *Buffon*, les d'*Alembert*, les *Marmontel*, les *Monteſquieu*, les *Helvétius*, les *Pope*, les *Gellert*, les *Wielland*, les *Maupertuis*, les *Mendelſohs*, & tant d'autres trop jeunes encore pour être nommés, mais qui ont déja aſſuré à leurs nations qu'ils ne dégénereront pas de leurs modeles & qu'ils les égaleront au moins.

Il nous ſemble encore que pour un mérite plus eſſentiel, notre ſiecle ne cédera rien au précédent. C'eſt pour les inſtitutions en faveur de l'humanité. Les Ecoles Vétérinaires, les So-

ciétés d'Agriculture, les fêtes multipliées dans les compagnes en l'honneur des mœurs, l'établiſſement en faveur des noyés & des aſphyxites, les fondations dans pluſieurs Académies, les ſoins rendus aux muets, la Société d'émulation, cent traits particuliers de bienfaiſance dont les Journaux conſervent le ſouvenir, appartiennent à ce ſiecle. Il faut avouer que jamais les inſtitutions utiles n'ont trouvé tant d'accès auprès des Souverains & tant d'accueil de la multitude.

Un Anglois de beaucoup d'eſprit a eu la curioſité de comparer deux Lettres de Milord *Bolingbrocke* qui contiennent l'Hiſtoire politique de *Louis XIV*, avec l'Hiſtoire de M. *de Voltaire*. « J'y » ai trouvé, dit-il, tout l'accord qu'on » devoit ſe promettre de deux grands » hommes, long-tems amis & accou- » tumés à enviſager certains objets de

» la même maniere. Il y a cependant
» plus de deſcriptions dans l'un, & de
» réflexions dans l'autre; celui-ci paroît
» avoir fait ſa principale étude des hom-
» mes, celui-là des Etats; le Poëte ra-
» conte les événemens qui lui ont été
» rapportés, en Hiſtorien éclairé & auſſi
» impartial que peut l'être un François;
» l'Anglois en Philoſophe profond, en
» Miniſtre adroit, en Orateur véhé-
» ment qui démêle les cauſes & les
» ſuites des révolutions, *quorum pars*
» *magna fuit*, & qui ne ſe montre pas
» moins animé du déſir de ſe juſtifier
» que de celui d'inſtruire. »

PLAN

DE L'HISTOIRE DE L'ESPRIT HUMAIN.

LA meilleure façon de décréditer les erreurs, c'eſt de montrer que ce qui a été un objet d'idolatrie dans un tems, eſt devenu enſuite un ſujet de mépris. Les hommes concluent alors d'eux-mêmes que ce qu'ils vénerent le plus, pourroit un jour ne pas mériter leurs reſpects. Les Légendes, les Chroniques, ont obtenu il y a deux ſiecles la même confiance que nous accordons aujourd'hui à *de Thou*, & au Préſident *Hainaut*. Peu-à-peu on les a abandonnées ſans bruit. C'eſt dans l'Hiſtoire que ſont dépoſés les monumens des égaremens & des erreurs. Il faut la tirer du chaos où l'on a eu l'adreſſe de la laiſſer pendant long-tems. Elle n'a

pas de légeres obligations à M. *de Voltaire.* Que de gens aſſez injuſtes pour demander quel bien il a fait aux hommes? Combien d'amis aſſez foibles pour n'oſer répondre à cette queſtion? Il a ôté à l'erreur une partie de ſon empire. Il a rendu à la raiſon un droit qu'on avoit preſque anéanti pour la gouverner par l'autorité & non par les loix de la Nature. Il n'a pas ſans doute fait tout le bien qu'il entrevoyoit, mais il a laiſſé dans l'ame des héritiers de ſes principes, une activité qui tentera d'achever ſon ouvrage. L'Hiſtoire eſt un des principaux inſtrumens qu'il employoit pour ſes projets. Il faut l'écouter lui-même. Nous le citons ſouvent, mais nous prions le lecteur d'obſerver que nous citons preſque toujours des morceaux qui ne ſont pas dans le recueil de ſes œuvres, & qu'il eſt important de conſerver.

« Pluſieurs eſprits infatigables ayant » débrouillé autant que l'on peut le » chaos de l'antiquité, & quelques gé- » nies éloquens ayant écrit l'Hiſtoire » univerſelle juſqu'à *Charlemagne*, j'ai » regretté qu'ils n'aient pas fourni une » carriere plus longue; j'ai voulu, pour » aſſembler ce qu'ils ont négligé, mettre » ſous mes yeux un précis de l'Hiſtoire » du monde, laquelle nous intéreſſe » davantage à meſure qu'il devient plus » moderne.

» Ma principale idée eſt de connoître » autant que je pourrai les mœurs des » hommes & les révolutions de l'eſprit » humain; je regarderai l'ordre des ſuc- » ceſſions des Rois & la Chronologie » comme mes guides, mais non comme » le but de mon travail; ce travail » ſeroit bien ingrat, ſi je me bornois à » vouloir apprendre en quelle année un » Prince indigne d'être connu ſuccéda » à un Prince barbare. » Il

» Il ſemble en liſant les Hiſtoires » que la terre n'ait été faite que pour » quelques Souverains, & pour ceux » qui ont ſervi leurs paſſions : preſque » tout le reſte eſt abandonné; les Hiſ- » toires en cela reſſemblent à quelques » tyrans dont ils parlent; ils ſacrifient » le genre humain à un ſeul homme.

» N'y a-t-il donc eu ſur la terre que » des Rois, & faut-il que preſque tous » les inventeurs des arts ſoient incon- » nus, tandis qu'on a des ſuites chro- » nologiques de tant d'hommes qui n'ont » fait aucun bien, ou qui ont fait beau- » coup de mal?

» Autant qu'il faut connoître les gran- » des actions des Souverains qui ont » changé la face de la terre, & ſur-tout » de ceux qui ont rendu leurs peuples » meilleurs & plus heureux, autant on » doit négliger le vulgaire des Rois qui » ne feroit qu'un fardeau à la mémoire,

» comme ils l'ont été à leurs Peuples;
» ils ſervent d'époques dans les regiſ-
» tres des tems, chacun peut les con-
» ſulter; mais un Voyageur ne cherche
» dans une ville que les principaux Ci-
» toyens qui repréſentent en quelque
» ſorte l'eſprit de la Nation; c'eſt ainſi
» que j'en uſe dans ce vaſte dénom-
» brement des maîtres de la terre. Je
» me propoſe de conduire mon étude
» par ſiecles; mais je ſens qu'en ne
» repréſentant à mon eſprit que ce qui
» s'eſt fait préciſément dans le ſiecle
» que j'aurois ſous les yeux, je ſerois
» obligé de trop diviſer mon attention,
» de partager en trop de parties les
» idées ſuivies que je veux me faire,
» d'abandonner la recherche d'une Na-
» tion, ou d'un art, ou d'une révolu-
» tion pour ne la reprendre que trop
» long-tems après; je remonterai donc
» quelquefois à la ſource, éloignée

» d'un art, d'une coutume importante,
» d'une loi, d'une révolution ; j'anti-
» ciperai quelques faits, j'en réſerverai
» d'autres à des tems poſtérieurs, mais
» le moins que je pourrai, & ſeule-
» ment pour éviter, autant que ma foi-
» bleſſe le permettra, la confuſion & la
» diſperſion des idées ; je tâcherai de
» préſenter à mon eſprit une peinture
» fidele de ce qui mérite d'être connu
» en bien & en mal, forcé de voir une
» foule de cruautés & de trahiſons pour
» arriver à quelques vertus répandues
» çà & là dans les ſiecles, comme
» des abris dans les déſerts immenſes. »

Tel eſt le Plan qu'il s'étoit formé. Il l'annonça en 1751. Il l'exécuta depuis, & tel eſt le grand ouvrage qui a paru depuis ſous ce titre : *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale des Mœurs & de l'Eſprit des Nations.*

C'eſt une idée bien extraordinaire

d'entreprendre l'Hiſtoire générale des Nations. Ce ſeroit une prétention bien plus extraordinaire encore de la part des Lecteurs d'exiger la vérité. Le plus ancien des Hiſtoriens débute par aſſurer que tous ceux qui l'ont précédé ſont infideles. Cet aveu ſe renouvelle depuis *Hérodote* juſqu'à nos jours, & tous ceux qui le font ont également raiſon. M. *de Voltaire* n'a vraiſemblablement pas prétendu ne raconter que des choſes véritables. Il ſavoit qu'il en eſt à-peu-près du paſſé comme de l'avenir, que l'un eſt pour nous auſſi incertain que l'autre. Mais il a prétendu n'écrire que des choſes raiſonnables ou poſſibles, & purger la mémoire de cet amas faſtidieux de *menſonges imprimés* tranſmis en beau ſtyle juſqu'au commencement de ce ſiecle. Ses adverſaires n'ont point aſſez diſtingué les erreurs, les inadvertences, des fauſſetés

impertinentes, & des bévues ridicules. Ecrire comme M. *de Voltaire* qu'au 8, 9, 10, 11eme ſiecles, la Suede n'avoit preſque aucune relation avec ſes voiſins, c'eſt une erreur, puiſque les Normands ſi célebres furent preſque toujours commandés par des Princes Suédois; mais écrire avec *Maffei* qu'un ſoldat Portugais, n'ayant plus de balles, s'arrachoit les dents pour charger ſon mouſquet; ou avec *Chevreau* que l'Empereur *Arnoud* tua dans une bataille cent mille Normands ſans perdre un ſeul homme, ce ſont des abſurdités.

M. *de Voltaire* a appris non-ſeulement à douter, mais même à rejetter bien des faits qui n'ont pas exiſté, parce qu'ils n'ont pas pu exiſter. Quand il n'auroit point reſſerré dans de juſtes bornes le pyrrhoniſme de l'hiſtoire, il auroit toujours rendu un grand ſervice de l'introduire, laiſſant à ſes ſucceſ-

ſeurs, le ſoin de marquer juſqu'où il peut s'étendre. Les hommes ſont naturellement ſi crédules, & ſi enclins à l'erreur, qu'ils finiroient par croire l'Hiſtoire des quatre fils d'*Aymon*, ſi on ne les avertiſſoit à chaque inſtant, qu'ils prennent des fables pour la vérité. Malgré ces ſages avis, les invraiſemblances les plus abſurdes, tiennent le premier rang chez preſque toutes les Nations, & réſiſtent fiérement à l'expérience, à la raiſon, à l'évidence.

L'Ouvrage intitulé pendant long-tems, *la Philoſophie de l'Hiſtoire*, eſt devenu l'introduction de cet *Eſſai*.

Commençons, dit l'Auteur, par examiner, ſi le globe que nous habitons étoit autrefois tel qu'il eſt aujourd'hui. L'examen eſt tout fait. L'exiſtence de ce monde n'eſt qu'une ſuite de révolutions. Lorſque M. *de Voltaire* parut dans la République des Lettres, l'Hiſ-

toire naturelle étoit au Berceau. Toujours occupé depuis de ſes ouvrages & de ſes ſuccès en Littérature, il ne s'eſt pas apperçu de l'intervalle immenſe que cette ſcience avoit franchi dans l'eſpace de trente années. C'eſt à regret qu'on le voit répéter ce qui ſe trouve ailleurs développé, & c'eſt avec bien plus de regret encore qu'on lit. » Je n'ai » jamais oſé penſer que des gloſſopetres » puſſent être des langues de chien ma- » rin, & je ſuis de l'avis de celui qui a » dit qu'il vaudroit autant croire que » des milliers de femmes ſont venues » dépoſer leurs *Conchas veneris* ſur un » rivage, que de croire que des milliers » de chiens marins y ſont venus appor- » ter leurs langues ».

Celui qui a fait cette abſurde & indécente réflexion, ne devoit pas s'attendre à avoir pour approbateur un homme comme M. *de Voltaire*.

Cette *Philoſophie* de l'Hiſtoire a été, ainſi que nous l'avons dit dans le ſecond Volume, vivement attaquée dans un Ouvrage intitulé : *Supplément à la Philoſophie de l'Abbé Bazin.* L'Auteur de cette critique eſt d'autant plus inexcuſable de s'être permis tant de dureté, que c'eſt un homme bien né & ſavant. Il n'avoit pas beſoin de l'utile reſſource des injures pour ſe faire lire. Les mots de *fauſſaire* & d'*effronté* ne doivent jamais être employés contre un adverſaire, par quiconque ſe reſpecte.

Un Anonyme a auſſi fait quelques obſervations ; on jugera de leur ſolidité. M. *de Voltaire* rapporte, d'après le livre de *Jonas*, qu'il y avoit à *Ninive* cent vingt-cinq mille enfans nouveaux-nés ; que cela ſuppoſeroit plus de cinq millions d'habitans, ſelon le calcul aſſez juſte de nos dénombre-

mens, fondés, dit-il, ſur le nombre des enfans vivans nés dans la même année. Or » Cinq millions d'habitans, » dans une ville qui n'eſt pas encore bâtie, » lui paroît quelque choſe d'aſſez rare ».

L'Anonyme a recours aux Commentaires de Dom *Calmet*, & trouve qu'il s'agit, non de cent vingt mille enfans nouveaux-nés, mais de cent vingt mille enfans qui n'étoient pas encore parvenus à l'âge de raiſon. Et comme les enfans ne font que la cinquieme partie des habitans d'une ville, il conclut qu'il y avoit à *Ninive* ſix cent mille, & non cinq millions d'habitans. Il deſireroit enſuite ſavoir, qui des deux entend le mieux l'Arithmétique. Il n'eſt pas queſtion d'Arithmétique dans cette diſcuſſion; il faut uniquement vérifier, ſi dans le livre de *Jonas* il y a cent vingt mille enfans nouveaux-nés, ou ſeulement cent vingt mille enfans.

Dans le premier cas, M. *de Voltaire* auroit raiſon, & l'Anonyme en fournit lui-même la preuve. Il donne un rélevé des baptêmes faits dans la ville de *Paris*, depuis 1749 juſqu'en 1762; ſuivant ſon calcul, il y auroit eu à *Ninive* ſix fois autant d'habitans qu'à Paris, ce qui fait les cinq millions dont parle M. *de Voltaire*. Or, ouvrez le Livre de *Jonas*, & vous trouverez cent vingt mille enfans nouveaux-nés.

L'Auteur de la *Philoſophie de l'Hiſtoire* ne donne au Temple de *Jéruſalem* que quatre-vingt-dix pieds de long ſur trente de face, & ajoute qu'il n'y a guere de plus petit édifice public. L'Anonyme conſulte encore *Dom Calmet*, qui dit que les Temples des Egyptiens, des Phéniciens & des Hébreux étoient compoſés de parvis, de colonnades, de galeries, où le peuple s'aſſembloit, & que par ce mot Temple

on doit entendre le Sanctuaire, la demeure du Dieu d'Iſraël, & il triomphe avec cette explication. Nous croyons que Dom *Calmet* peut avoir raiſon ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'avec des conjectures & des ſuppreſſions on peut tout expliquer. En ôtant dans la premiere queſtion ces deux mots, *nouveaux-nés*, & en ajoutant des colonnades au Temple, la difficulté diſparoît. Reſte à examiner, ſi cette maniere expéditive d'abréger les controverſes n'eſt pas d'un dangereux exemple.

Après cette introduction, qui ſans être peut-être tout-à-fait irrépréhenſible, n'en eſt pas moins un des plus beaux ouvrages qu'ait produit l'eſprit humain, l'Auteur commence ſon Hiſtoire.

Quelques gens de Lettres, ſes admirateurs ſinceres, auroient ſouhaité qu'il n'eût pas dédaigné de s'aſſujettir à l'ordre chronologique ; qu'il repoſât de

tems en tems les yeux du Lecteur, fatigué de ce vaſte tableau de malheurs & de crimes, ſur des images où la vertu conſole & encourage à traverſer cette immenſe galerie, dépoſitaire des ſottiſes & des ſcélérateſſes des hommes ; qu'il eût voulu nous apprendre quelque choſe de l'établiſſement de l'Empire d'Occident par les François, & des Rois qui le poſſéderent ; des circonſtances qui favoriſerent les Germains, heureux uſurpateurs de cet Empire ; quelles cauſes préparerent l'affoibliſſement de la maiſon de *Charlemagne ?* La fixation des Parlemens, l'origine des querelles entre les Anglois & les François, ſi bien développée depuis dans une excellente Hiſtoire. Mais ſi M. *de Voltaire* nous a laiſſé deſirer ces objets, il a ſurpaſſé notre attente dans la maniere de traiter ſon ſujet. Je ſuppoſe qu'il l'eût fait avec tout le deſ-

potiſme qu'on lui prête, qu'il eût écarté les premiers témoins, & conſulté les vraiſemblances, plutôt que les ſources; il ſeroit un Hiſtorien peu utile pour inſtruire, mais il ſeroit un Ecrivain précieux pour les Hiſtoriens; évitant ſes défauts, ils imiteront ſes principes, & dégageront les routes vers le paſſé, de cet amas d'inutilités, qui bientôt n'eût pas permis de découvrir les objets.

Au reſte, n'oublions pas d'obſerver que la plupart des Critiques ont travaillé d'après les éditions ſubreptices, ſans avoir égard à ſes déſaveux, quelques formels qu'ils fuſſent. Voici ce qu'il publia à *Colmar* en 1754.

» Ce n'eſt ni la perſécution, ni l'en-
» chaînement des malheurs qui la ſuit,
» ni la crainte, ni l'eſpérance; c'eſt
» uniquement la vérité qui m'oblige de
» déclarer que, loin d'avoir la plus lé-

» gere part à l'édition fautive & ré-
» préhenſible de l'abrégé d'une pré-
» tendue Hiſtoire univerſelle, impri-
» mée ſous mon nom à *La Haye*,
» chez *Jean Neaulme*, & à Paris
» chez *Duchêne*, je l'ai réprouvée &
» condamnée hautement ; que mon vé-
» ritable manuſcrit, conforme à celui
» que le Roi de *Pruſſe* & Madame la
» Ducheſſe de *Gotha*, & pluſieurs au-
» tres perſonnes poſſedent depuis treize
» ans, eſt entiérement différent du li-
» vre imprimé par *Neaulme*, ſans ma
» participation ; qu'ayant fait venir ce
» manuſcrit de *Paris*, j'en ai établi
» l'authenticité par devant les Notaires
» de *Colmar*, *Callot & Beſſon*, le 25
» Février ; que ce manuſcrit eſt de l'an-
» née 1740, qu'il contient 1234 pa-
» ges, en deux tomes, très-uſés, outre
» 12 cahiers ſeparés ; qu'il eſt ſept à
» huit fois plus ample, que la pré-
» tendue Hiſtoire Univerſelle donnée

» ſous mon nom, & que ces deux ou-
» vrages ne ſe reſſemblent pas.

» J'eſpere que les particuliers qui
» ont des copies de cet ancien manuſ-
» crit, ne les livreront pas à des Li-
» braires, & je les en ſupplie, avec
» d'autant plus de raiſon, que cet ample
» manuſcrit n'eſt encore qu'un recueil
» très-informe de matériaux indignes
» de paroître. Ce ſont mes anciennes
» études, qui ne ſont aſſurément pas
» faites pour être imprimées.

» Pour donner cet avertiſſement né-
» ceſſaire, j'ai cru pouvoir, avec bien-
» ſéance, me ſervir de la voie des Ga-
» zettes qui vont d'un bout de l'Eu-
» rope à l'autre, dans leſquelles tant
» de Princes & de Miniſtres ſont inſé-
» rer des avertiſſemens, & qui ſont un
» dépôt public, où tout homme, que
» ſes places, ou ſes ouvrages, ou ſes
» malheurs expoſent au public, eſt reçu

» à manifeſter ſon innocence. C'eſt » en vertu de ce droit naturel que je » confonds publiquement les impoſtu- » res imprimées depuis peu dans tant de » Libelles, & envoyées de *Paris* aux » Gazettes d'Allemagne; c'eſt ſans me » plaindre de perſonne, que je déclare » qu'il n'y a pas un ſeul Libraire d'Al- » lemagne & de Hollande, à qui j'aie » jamais vendu un ſeul ouvrage; que » je leur ai tout donné gratuitement, que » j'ai donné ainſi les *Annales de l'Em-* » *pire*, entrepriſes uniquement pour » obéir à une Souveraine, dont les or- » dres ont prévalu ſur la connoiſſance » de mon peu de talens; que s'il y a » un mot dans ces *Annales* qui bleſſe la » vérité, je le corrigerai ſur le champ, » & que j'enverrai à mes dépens les » cartons néceſſaires à tout Libraire qui » les imprimera.

» Je crois devoir à toutes les Aca- » démies,

» démies, dont j'ai l'honneur d'être, » cette déclaration publique, je me » joins à elles & à tous les honnêtes » gens, pour condamner les impoſtu- » res imprimées dans une feuille pé- » riodique, intitulée : *L'Epilogueur*, & » tant d'autres Libelles.

» Je déclare qu'il eſt très-vrai que » je remis, le 3 Janvier de l'année paſ- » ſée, avec le plus profond reſpect & » la plus ſincere reconnoiſſance, les » honneurs dont un grand Prince à » jamais reſpectable pour moi, m'avoit » comblé, & que ceux qui ont im- » primé le contraire, n'ont pas dit la » vérité. Je déclare qu'il n'y a perſonne » dans l'Europe, qui puiſſe m'imputer, » avec la plus légere vraiſemblance, » le moindre manque de reſpect à ce » Prince, dont le nom m'eſt ſacré ; & » à l'égard des calomnies groſſieres, ſi « groſſiérement exprimées dans la plus

» mauvaiſe Proſe, & dans les plus » mauvais Vers, qui jamais aient déſ- » honoré la Preſſe, il ſuffit de l'in- » dignation du Public, & je n'ai pas » beſoin d'y joindre la mienne. Fait à » Colmar, le 28 Janvier 1754 ».

Une Lettre, écrite en 1753, inſtruira mieux des métamorphoſes qu'a ſubi cette Hiſtoire Univerſelle, » impri- » mée à La Haye, annoncée juſqu'au- » tems de *Charles-Quint*, & qui con- » tient cent années de moins que le » titre ne promet, n'étoit point faite » pour voir le jour. Ce ſont des Re- » cueils informes d'anciennes études, » auxquelles je m'occupois, il y a en- » viron quinze années, avec une per- » ſonne reſpectable, au-deſſus de ſon » ſexe & de ſon ſiecle, dont l'eſprit » embraſſoit tous les genres d'érudi- » tion, & qui ſavoit y joindre le goût, » ſans quoi cette érudition n'eût pas » été un mérite.

» Je préparois uniquement ce cane-
» vas pour ſon uſage & pour le mien,
» comme il eſt aiſé de le voir par l'inſ-
» pection même du commencement.
» C'eſt un compte que je me rends li-
» brement à moi-même de mes lectu-
» res ; ſeule maniere de bien apprendre,
» & de ſe faire des idées nettes ; car
» lorſqu'on ſe borne à lire, on n'a
» preſque jamais dans la tête qu'un ta-
» bleau confus.

» Mon principal but avoit été de
» ſuivre les révolutions de l'eſprit hu-
» main, dans celles du gouvernement.

» Je cherchois comment tant de mé-
» chans hommes, conduits par de plus
» méchans Princes, ont pourtant à la
» longue, établi des Sociétés où les
» Arts, les Sciences, les vertus même
» ont été cultivées.

» Je cherchois les routes du com-
» merce, qui répare en ſecret les ruines

» que les ſauvages conquérans laiſſent » après eux ; & je m'étudiois à exa- » miner, par le prix des denrées, la » richeſſe & la pauvreté d'un peuple. » J'examinois ſur-tout comment les » Arts ont pu renaître, & ſe ſoutenir » parmi tant de ravages.

» Cette partie de l'Hiſtoire étoit » ſans doute mon plus cher objet, & » les révolutions des Etats n'étoient » qu'un acceſſoire à celle des Arts & » des Sciences. Tout ce grand mor- » ceau, qui m'avoit coûté tant de pei- » nes, m'ayant été dérobé il y a quel- » ques années, je fus d'autant plus dé- » couragé, que je me ſentois abſolu- » ment incapable de recommencer un » ſi pénible ouvrage.

» La partie purement hiſtorique, » reſta informe entre mes mains. Elle » eſt pouſſée juſqu'au regne de *Phi-* » *lippe II*, & elle devoit ſe lier au » *Siecle de Louis XIV*.

» Cette ſuite d'Hiſtoire, débarraſſée » de tous les détails qui obſcurciſſent » d'ordinaire le fond, & de toutes les » minuties de la guerre, ſi intéreſſantes » dans le moment, & ſi ennuyeuſes » après, & de tous les petits faits qui » font tort aux Grands, devoit compoſer un vaſte tableau, qui pouvoit » aider la mémoire, en frappant l'imagination.

» Pluſieurs perſonnes voulurent avoir » le manuſcrit, tout imparfait qu'il » étoit, & il y en a plus de trente copies. Je les donnai d'autant plus volontiers que, ne pouvant plus travailler à cet ouvrage, c'étoit autant de » matériaux que je mettois entre les » mains de ceux qui pouvoient l'achever.

» Lorſque M. *de la Bruere* eut le » Privilége du *Mercure de France*, vers » l'année 1747, il me pria de lui aban-

» donner quelques-unes de ces feuilles ; » qui parurent dans ſon Journal. On » les a recueillies, depuis 1751, parce » qu'on recueille tout. Le morceau ſur » les Croiſades, qui fait une partie de » l'Ouvrage, fut donné dans ce Re- » cueil, comme un morceau détaché, » & le tout fut imprimé très-incorrecte- » ment avec ce titre peu convenable : » *Plan de l'Hiſtoire de l'Eſprit hu-* » *main.* Ce prétendu *Plan de l'Eſprit* » *humain*, contient ſeulement quelques » chapitres hiſtoriques touchant le neu- » vieme & dixieme ſiecles ».

Il eſt équitable d'entrer dans les vues d'un Auteur : ſi on accordoit cette complaiſance à M. *de Voltaire*, diſent quelque part les Auteurs du *Journal Encyclopédique*, on verroit que ſon Hiſtoire n'eſt pas un Recueil de faits laborieuſement ramaſſés, & préſentés au public avec le faſte de l'éru-

dition ; mais l'extrait réfléchi de l'eſprit de ces faits, par un Philoſophe, qui remonte aux cauſes, pour attacher le premier anneau de la chaîne, & deſcendre enſuite juſqu'aux événemens du moment. Alors on oublieroit le vuide des faits ſi bien remplacés par les vues philoſophiques, & faiſant grace à quelques opinions haſardées, ou à quelques erreurs de dates, on admireroit ce coup-d'œil rapide & fécond qui ſe porte dans la vaſte étendue des ſiecles, & y ſaiſit toujours les objets les plus intéreſſans pour l'humanité.

Dans le grand nombre d'obſervations polémiques, publiées ſur cette Hiſtoire, il en eſt de frivoles, quelques-unes d'utiles, & pluſieurs eſſentielles. Pour remplir nos engagemens, nous en citerons différens exemples. On trouve que M. *de Voltaire* accorde trop facilement le nom de *grand*

Homme à des hommes diſtingués ; il eſt vrai, mais quelquefois par leurs crimes, autant que par de belles actions. Il faut ſans doute donner avec une ſorte d'avarice ces ſurnoms glorieux ; » Mais l'uſage s'accommodant à la foi- » bleſſe de l'humanité, a permis qu'on » accordât ce nom, à quiconque doué » d'un génie éminent & de talens écla- » tans, s'en ſert pour la gloire de ſa » patrie. Ainſi *Céſar*, quoique flétri par » ſes débauches, quoiqu'oppreſſeur de » la liberté de ſes concitoyens, quoi- » que coupable de tant de ſang verſé » pour ſatisfaire ſon ambition ; l'heu- » reux *Céſar* obtient tous les jours le » nom de grand homme ».

En effet, des vertus éprouvées, des lumieres univerſelles, des ſuccès moins dûs à la fortune qu'à la juſteſſe des vues, ſéduiſent l'univers, & la poſtérité confirme les titres les plus faſ-

tueux, accordés dans le moment de l'enthouſiaſme, qu'excitent les belles actions.

MM. *Bergier*, *Nonotte*, & tant d'autres, qui ont cru avoir reçu du ciel une miſſion particuliere pour attaquer M. *de Voltaire*, répetent ſouvent que l'Egliſe, les Papes, ſes Lieutenans, ſont l'objet des ſarcaſmes les plus violens dans cet *Eſſai* ſur l'Hiſtoire des Nations. Il n'a pas dit cependant tout ce que des Cardinaux, des Saints, des Ecrivains eccléſiaſtiques Italiens ont écrit contre le luxe & l'ambition de la Cour de *Rome*. Il n'a pas dit, comme *Arnauld de Breſſe* (*homme d'une vie auſtere & irréprochable dans ſes mœurs*), » que les Rois & les Princes qui avoient » donné tant de richeſſes à l'Egliſe, » avoient péché mortellement, & en » étoient damnés, pour n'avoir pas » fait pénitence; que leur crime étoit

» encore plus grand, de leur avoir » donné des Principautés & des Etats, » qui les rendoient Seigneurs tem- » porels ».

Il n'a pas raconté que le Pape *Eugene III*, étant en France en 1147, ayant voulu aller célébrer la Meſſe à *Sainte Genevieve*, le Roi y aſſiſta. Les Chanoines Réguliers qui deſſervoient alors cette Egliſe, avoient étendu devant l'Autel, un riche tapis ſur lequel le Pape ſe proſterna pour faire ſa priere. Après quoi, il paſſa dans la Sacriſtie, pour ſe revêtir des ornemens qu'on lui avoit préparés pour dire la Meſſe. Alors ſes Officiers, en vertu d'un ancien droit, ſe ſaiſiſſent du tapis, comme un meuble qui leur appartenoit. Les Moines, furieux ſe jetent ſur les gens du Pape, & veulent arracher le tapis; on ſe bat rudement, le Roi accourt, il eſt frappé dans la foule, il ſe retire bleſſé,

& le combat ne finit, que lorſque le tapis, en lambeaux, eſt entre les mains des victorieux Génovéfains. Le Pape, qui n'avoit pris aucune part à la querelle, monte à l'autel, comme ſi rien n'étoit arrivé, & dit ſa Meſſe; tandis que les Moines balafrés, rangés dans le chœur, lui répondoient en chantant. C'eſt d'un Auteur eccléſiaſtique, ancien Profeſſeur de Théologie, que ce récit eſt tiré ſans ornement, ſans alluſion (1).

Il n'eſt pas auſſi aiſé de juſtifier M. *de Voltaire* ſur quelques calculs. Il avance, par exemple, qu'en 1725, on avoit compté dans la ſeule Province de Canton quatre-vingt-dix-huit mille deux cent-vingt femmes de ſeptante

(1) Hiſtoire du Pontificat d'*Eugene III*, par *D. Jean de Lannes*, Religieux de l'Abbaye de *Clairvaux*, éd. de 1737.

ans & au-deſſus; 40893 au-deſſus de quatre-vingts ans; & 3453 de près de cent ans. Cela feroit, d'après nos Liſtes, (où entre mille une ſeule perſonne arrive à l'âge de 93 ans) 3,453,000 femmes qui ſe trouvent dans la Province de *Quangtcheou*, qui fait à-peu-près la quinzieme partie de l'Empire. D'après ce calcul, la Chine auroit 97,560,000 d'habitans.

On ne juſtifie pas non plus certaines aſſertions, comme celles qui ſuivent. Il appelle *Pierre de Leon, le Pape Juif.* « Or cet homme, diſent les Journa» liſtes de *Trévoux*, n'étoit ni Pape, » puiſqu'il avoit envahi le Saint-Siége » contre toutes les loix; ni Juif de » religion, puiſqu'il y avoit déja long» tems que ſa famille s'étoit fait chré» tienne ».

Les Papes, raconte M. *de Voltaire*, s'étoient rendus maîtres inſenſiblement d'*Avignon*.

« Point du tout assurément, répli-
» quent les Censeurs, puisque *Clé-*
» *ment VI* l'acheta de *Jeanne*, Reine
» de *Naples*, en 1348. »

Urbain V avoit désolé l'Eglise par le schisme, « & ce Pape étoit mort
» dès l'an 1370, huit ans avant que le
» schisme commençât. »

Ce sont ces inadvertences qui ont fait dire à un Annaliste de mauvaise humeur, à propos de la traduction de l'Histoire Universelle en Allemand : « Il semble que ce n'est pas un grand
» présent à faire aux Allemands, qui
» ont traité l'Histoire avec tant d'exac-
» titude, & en ont fait un sujet des
» recherches les plus approfondies,
» qu'un ouvrage aussi superficiel que
» l'est celui-ci. » Ce seroit peut-être un présent essentiel à faire à cette nation, que le laconisme & l'art de dire beaucoup en peu de mots.

L'Abbé *Nonotte* a prétendu que M. *de Voltaire* avoit eu la ſinguliere manie d'excuſer d'illuſtres coupables, que l'Hiſtoire avoit noirci, ne pouvant effacer leurs noms de la mémoire des *hommes*, entr'autres *Julien*, ſurnommé l'*Apoſtat*. Il n'eſt pas le ſeul qui ait rendu juſtice à *cet homme extraordinaire, & d'une trempe peu commune.* « Il faudroit démentir, dit un Auteur » ſage & vertueux, toutes les Hiſtoi- » res, & récuſer tous les témoignages, » pour ne pas reconnoître que *Julien* » avoit des qualités rares, & toutes les » vertus qu'un attachement politique » au Polithéiſme, & l'enthouſiaſme phi- » loſophique pouvoit lui laiſſer au mi- » lieu de toute ſa puiſſance. Je ne diſ- » ſimulerai point ſon ambition; mais je » ne ſais ſi je dois la faire obſerver » comme un vice, ou comme une » vertu; au moins n'eſt-elle pas ſi blâ-

» mable, puiſqu'elle ne l'a jamais em-
» pêché d'être l'ami des hommes. Il eſt
„ vrai que la Religion chrétienne l'a eu
„ pour perſécuteur ; mais ſi l'on exa-
„ mine bien ſa conduite, ſa haine pour
„ cette Religion provenoit plutôt des
„ fauſſes préventions de ſon eſprit, que
„ de la dépravation de ſon cœur. C'eſt
„ donc abuſer de la liberté de l'Hiſtoire,
„ que de ne trouver dans *Julien*, qu'un
„ amas de vices, & de le repréſenter
„ comme un monſtre, par la ſeule rai-
„ ſon qu'il eut le malheur de n'apper-
„ cevoir l'excellence & la vérité du
„ chriſtianiſme, qu'au travers d'un
„ nuage épais, formé par la corrup-
„ tion même des Chrétiens, & princi-
„ palement de ceux qui doivent en être
„ l'exemple, ainſi que par un reſpect
„ outré pour *Platon*. Nous avons des té-
„ moignages ſans nombre, en faveur
„ des bonnes qualités de *Julien*. Les

„ Chrétiens même qui doivent le re-
„ garder pour leur plus grand ennemi,
„ ſont obligés de lui accorder beaucoup
„ de douceur & d'humanité. On con-
„ noît les effets du zele de la Religion.
„ Un Prince auſſi ſuperſtitieux que l'é-
„ toit *Julien*, s'il eût été vindicatif,
„ auroit pu ſacrifier à ſes préjugés des
„ gens dont le zele amer ou trop vif
„ ne ſavoit pas trop ſe modérer. Un
„ homme que la ſuperſtition n'a ja-
„ mais rendu ſanguinaire, n'étoit pas
„ ſans doute porté à la cruauté „.

Pour ſentir le prix de cet *Eſſai*, il faut oublier ces minutieuſes obſervations, rappeller les principaux événemens depuis un demi ſiecle, & deſcendre inſenſiblement juſqu'au moment où nous vivons. Placé à ce point de vue, on apperçoit les mouvemens qui agitent ce globe, on voit des Puiſſances s'élever, les Nations ſe rapprocher, les Arts,

en

en faiſant connoître nos beſoins, établit auſſi entre tous les Peuples des liaiſons que l'intérêt commence & que les convenances maintiennent : ici le Commerce, franchiſſant l'intervalle qui nous ſépare des Indes, y a tranſporté des Nations entieres ; des villes où l'induſtrie occupe une multitude de bras étrangers s'aggrandiſſent en faveur du luxe Européen ; là, l'Hiſtoire vous préſente l'indépendance, briſant les fers d'un autre hémiſphere, créant une république nouvelle, & méritant l'alliance des plus grandes Nations, par l'adoption des Loix ſages, & le courage de les faire valoir. Celles qui, ſpectatrices indifférentes de ces ſanglantes querelles, voudroient paiſiblement attendre que l'épuiſement mutuel ramenât la paix, ſont forcées d'y entrer ; d'autres, s'inſtituant protectrices de la liberté des mers, invitent les forces ma-

ritimes des Royaumes neutres, à réprimer l'audacieuſe confiance d'un pavillon ambitieux, toujours prêt à s'arroger un Empire, que des ſuccès momentanés avoient fait preſque reconnoître. Tandis que ces grands ſpectacles occupent les yeux de la multitude, l'Hiſtoire préſente à l'œil de quelques obſervateurs, un tableau plus curieux encore. Dans l'intérieur de l'Europe, on voit l'ambition, joindre l'adreſſe à la force, devoir à des combinaiſons politiques, des aggrandiſſemens que trente ans de guerre n'ont pas quelquefois procurés à des conquérans heureux, des aſſociations paſſageres, ſuivies de ruptures éclatantes, tendantes au même but, & procurant les mêmes avantages; les fondemens d'un projet vaſte, connu, que tout le monde craint, & auquel perſonne ne s'oppoſe.

A ces doubles obſervations, dont

les unes ſont réſervées au petit nombre, & les autres occupent tout le monde, joignez encore un coup-d'œil, & voyez un peuple qui doit peu au Commerce, peu à l'Agriculture, tout à l'Economie, rival dangereux des plus grandes Nations, ſans les deux premieres reſſources de la force & des ſuccès; un autre qui, dans la vaſte étendue du pays ſur lequel il eſt diſperſé, devroit trouver ſa deſtruction, faire ſervir à ſa poſtérité toutes les autres Nations, n'avoir d'ennemies que celles qu'elle eſt toujours sûre de vaincre; enfin ces Royaumes, dans l'heureuſe impuiſſance de troubler l'Europe, mais influant toujours ſur la deſtinée du parti vers lequel ces mouvemens politiques le jettent. Plein de ces ces idées, ouvrez l'*Eſſai ſur les Mœurs* de M. *de Voltaire*, & vous trouverez à chaque inſtant une faute relevée, qui eſt une le-

çon pour le préſent ; une conjecture réaliſée, au moins dans quelques-unes de ſes parties ; le portrait d'un grand homme, le modele de quelques-uns de ceux qui jouent un rôle dans les affaires préſentes ; les ſuites funeſtes de la foibleſſe des Princes, ou de la tyrannie de leurs Miniſtres ; & tout eſt tellement adopté à nos mœurs, à nos beſoins, à notre poſition, que dans le cours de cette lecture enchantereſſe ; on eſt moins occupé des perſonnages qui ont été, que de ceux qui les ont remplacés. Nos intérêts actuels ont des rapports ſi marqués avec le paſſé, que l'Hiſtoire de nos jours eſt dans celle des ſiecles précédens. Il ſemble que l'Ecrivain adroit enveloppe des vérités néceſſaires ſous le voile officieux de l'allégorie.

Il n'a point cité ſes témoins, indiqué ſes ſources, appuyé ſes conjec-

tures ; auſſi cela n'étoit-il pas néceſſaire dans la nouvelle carriere qu'il s'ouvroit.

M. *de Voltaire* ne croyoit point avoir compoſé un ouvrage parfait. Il écrivoit à M. de *Burigni*, » L'eſprit » dans lequel j'ai écrit, Monſieur, ce » foible Eſſai ſur l'Hiſtoire, a pu trouver » grace devant quelques Philoſophes de » vos amis. Non-ſeulement vous par- » donnez aux fautes de cet Ouvrage, » mais vous avez la bonté de m'aver- » tir de celles qui vous ont frappé ; je » reconnois, à ce bon office, les ſen- » timens de votre cœur ».

Il profitoit de cet avis, avec autant d'adreſſe que de docilité, & une ſeconde édition faiſoit diſparoître les fautes.

„ Je n'ai pas peint les Docteurs „ aſſez ridicules, diſoit-il encore, les „ hommes d'Etat aſſez méchans, & la „ nature humaine aſſez folle ; je me cor-

„ rigerai ; je dirai moins de vérités „ triviales, & plus de vérités intéreſ- „ ſantes. Je m'amuſe à parcourir les „ petites maiſons de l'Univers ; il y a „ peut-être de la folie à cela ; mais elle „ eſt inſtructive. L'Hiſtoire des Dates, „ des Généalogies, des Villes priſes & „ repriſes, a ſon mérite ; mais l'Hiſ- „ toire des Mœurs vaut mieux à mon „ gré ; en tout cas, j'écrirai ſur les „ hommes, moins qu'on a écrit ſur les „ inſectes „.

Il a tenu parole. Tous les pays, tous les Etats ont diſtingué ce rare & grand Ouvrage, qu'un de nos plus ingénieux Poëtes a analyſé à ſa maniere. *Pégaſe* dit (1) :

Ouvre, inſigne menteur, ces Annales brillantes,
Où chaque nation contemple ſes erreurs,

(1) Dialogue de *Pégaſe* & de M. *Clément*, par M. *Dorat*.

Ses tyrans, ſes fléaux, ſur-tout ſes bienfaiteurs,
Où Rome reconnoît ſes brigues inſolentes,
Où la Philoſophie avec légéreté
Des attentats des ſots venge l'humanité,
Frappe indiſtinctement d'un joyeux anathême
Les Moines, les Abbés, les Papes, les Catins,
Inſulte aux oppreſſeurs de vous autres humains,
Et montre à l'univers la liberté qu'il aime.

Et pour nous réſumer ſur ce bel Ouvrage, nous dirons que c'eſt un coup-d'œil rapide & philoſophique, ſur les hommes diſtingués qui ont parcouru cet univers, ſur les uſages qui ont été établis & détruits ſans raiſon & ſans plan; ſur des événemens imprévus, amenés par des cauſes cachées au vulgaire, naturelles aux yeux du Philoſophe obſervateur. Ce tableau immenſe par ſon étendue, & difficile à peindre par la multitude des objets qu'il y falloit faire entrer, brille moins peut-être par l'*exactitude* des faits, que par la reſſemblance des perſonnages, par la beauté du coloris, & par la hardieſſe du pin-

ceau. On eût déſiré que l'Artiſte eût jeté plus de draperies ſur tout ce qui tient à la Cour de *Rome*. Seroit-ce un bien? Peut-être. Le viſage d'*Agamemnon* voilé, dit plus que la figure la plus expreſſive.

Le ſervice immortel rendu par l'Hiſtorien de la raiſon, eſt d'avoir appris à examiner. Lire, ſans calculer les vraiſemblances, ſans remarquer les contradictions, ſans diſtinguer les organes d'où part la vérité, a été trop long-tems la ſtérile occupation de ceux qui ont uſurpé le nom de Savans. Enfin il a paru un homme qui a ſoupçonné les erreurs, & qui, s'il ne les a pas toutes découvertes, a attiré ſur ſes pas une foule de bons eſprits qui, le flambeau de la critique à la main, marchent vers la vérité.

HISTOIRE
DES CROISADES.

CE Fragment a passé dans l'*Essai sur l'Histoire générale*. Comme cette immense émigration est une des plus grandes folies de l'esprit humain, beaucoup d'Historiens ont pris plaisir à en conserver le tableau. Ce sujet étoit fait pour M. *de Voltaire*. On s'attend à y trouver les richesses de son pinceau, & ce n'est cependant qu'une suite un peu précipitée de traits non-achevés. Voici une description fort imparfaite :

« La Palestine n'étoit que ce qu'elle » est aujourd'hui, le plus mauvais pays » de tous ceux qui sont habités dans » l'Asie. Cette petite Province est dans » sa longueur, d'environ quarante-cinq » lieues communes, & de trente à

» trente-cinq de largeur ; elle eſt cou-
» verte preſque par-tout de rochers ari-
» des, ſur leſquels il n'y a pas une li-
» gne de terre. Si cette petite Province
» étoit cultivée, on ne pourroit mieux
» la comparer qu'à la Suiſſe ».

M. *de Voltaire* ne connoiſſoit pas alors cette belle contrée, dont il a fait depuis ſes délices. Ou la Paleſtine n'eſt pas *le plus mauvais de tous les pays*, ou il ne faut pas le comparer à la Suiſſe. Plus d'un Géographe a défendu la Judée. Nous extrairons quelques paſſages, ſans prononcer.

M. *de Voltaire* a traité les Juifs, comme *Moliere* traita les Médecins. Il eſt ſurprenant qu'il ne ſe ſoit pas mieux inſtruit d'une contrée dont il a ſi ſouvent parlé. Il ne donne à la Judée, par exemple, que vingt-cinq lieues de long. Elle en avoit cent-vingt du Sud au Nord, ſur une largeur

de ſoixante du Couchant au Levant.

Il croit que c'étoit un mauvais pays, où il ne croiſſoit que des oliviers & quelques raiſins (1). Les environs de *Jéruſalem*, dans l'eſpace d'environ deux mille, étoient, en effet, un ſol pierreux; mais le reſte de la Judée étoit un terrain gras & fertile. M. *Elſner* a publié une Diſſertation ſur l'excellence de la Paleſtine, où il prouve que tout le terrain en étoit parfaitement bien cultivé.

M. *de Voltaire* penſe auſſi qu'il n'y avoit que des ânes. Ils avoient des chevaux & des chameaux. C'étoit un article de la Loi de *Moïſe*, que ſi le peuple ſe donnoit un Roi, ce Roi ne

(1) M. *de Voltaire* s'eſt appuyé du témoignage de *ſaint Jerôme*, qui n'eſt peut-être pas irréprochable, & qui d'ailleurs a parlé des tems qui ſuivirent les deſtructions de *Titus* & d'*Adrien*.

ſeroit point d'amas de chevaux, de peur qu'il n'envoyât des Juifs en Egypte pour y faire ces emplettes. Dieu avoit défendu de retourner jamais dans ce pays-là. Mais les étrangers amenoient des chevaux en Judée. *Salomon* en eut juſqu'à quarante mille d'attelage, & douze mille de ſelle, qu'il nourriſſoit d'orge & de paille. (Rois Chapitre IV. Verſet 28). Ce nombre eſt un peu conſidérable, mais quand les interpretes l'auroient exagéré, il reſte toujours vrai qu'il y avoit des chevaux. Et ſi on préféroit les ânes & les mulets, c'eſt qu'ils coûtent moins à nourrir, & dans les pays chauds, ils tiennent plus long-tems au travail.

Enfin M. *de Voltaire* a trouvé encore des Cenſeurs ſur la maniere dont il évalue la population de la Judée, elle avoit, comme nous avons dit, cent vingt lieues de longueur, & ſoixante de lar-

geur, & trois cent vingt de circuit. Avec moins de terrain perdu, elle pouvoit très-bien contenir & nourrir proportionnellement, ſix millions cent ſoixante-quatre mille Iſraélites. Pour trouver la probabilité de ce nombre d'habitans, il faut remarquer d'abord, que le dénombrement qui fut fait près du *Jourdain de Jéricho*, ſe trouva monter à ſix cent vingt-quatre mille ſept cent trente, y compris vingt-trois mille Lévites, & qu'il ſuffit de ſuppoſer que ce nombre augmenta ſeulement chaque année de douze mille quatre cent huit perſonnes, les morts déduits, parce que cette augmentation, (qui n'eſt rien moins qu'exceſſive pour un Peuple auſſi prolifique), étant multipliée par cinq cent vingt-neuf, qui eſt le nombre des années écoulées depuis l'établiſſement des Iſraélites dans la terre promiſe, juſqu'au tems où *David* y fit

faire le dénombrement des hommes propres à la guerre, donne préciſément le même nombre de ſix millions cent ſoixante-quatre mille; ainſi il n'eſt pas étonnant, ni que ce pays-là ait eu du tems de *David* le nombre de treize cent mille hommes en état de porter les armes, comme effectivement on le trouva par ce même dénombrement (2. Samuel, Ch. XXIV, v. 9) ni que la peſte, qui en fut la punition, ait pu facilement emporter en trois jours ſoixante-dix mille hommes ſans épuiſer le pays (le même, v. 15), ni enfin que pluſieurs années après cette mortalité, ſous le regne paciſique de *Salomon*, la Judée ſe ſoit retrouvée aſſez peuplée pour donner lieu à l'Ecriture de dire, que le peuple de *Juda* étoit innombrable comme le ſable de la mer; *Salomon* ayant ſous ſa domination tous les Royaumes de-

puis le fleuve d'*Euphrate*, juſqu'au pays des Philiſtins, & juſqu'à la frontiere d'Egypte. (Rois, Ch. IV. v. 20 & 21).

HISTOIRE
DE RUSSIE.

POUR écrire l'Hiſtoire d'un grand pays, il faudroit ſe trouver placé au milieu d'une riche collection de matériaux, dont on auroit fait l'étude depuis l'enfance. Ils devroient avoir eu pour but la Chronologie, les détails géographiques, les événemens politiques, les troubles de Religion, les variations des Finances, les révolutions dans les mœurs, les progrès de la Juriſprudence, les portraits des grands hommes, les biographies des Savans, les richeſſes de l'Hiſtoire naturelle, &c. Chacun de ces objets demande une étude à part. Lorſqu'ils ſont ſuffiſamment connus, le grand art eſt de les lier, & d'en former un tableau qui réfléchiſſe

des

des vérités ſur tous les états de la vie. Un pareil ouvrage ſuppoſe une paſſion pour le travail, l'impartialité, le tact, le courage de dire la vérité, & de ſupprimer les Fables agréables. Un Hiſtorien doit être précis dans ſes reflexions, clair dans ſes récits, intéreſſant dans ſa maniere, noble dans ſon ſtyle, facile dans ſes tranſitions, ſage dans ſes conjectures, reſſemblant dans ſes portraits, adroit dans ſes rapprochemens. Il doit exercer ces heureux talens ſur les objets qui piquent le plus la curioſité; tels que l'Agriculture, le Commerce, les Arts, la Population, le Régime diététique, la Navigation, les Communications par terre; chacun de ces objets bien traités, eſt un ouvrage entier. Réunis, ils devroient former un cours d'éducation nationale. C'eſt ce qu'il importe de ſavoir, & non l'Hiſtoire ſtérile

d'une campagne, d'un ſiége, d'une bataille, dont les détails ordinairement peu exacts, n'apprennent ri[illegible].

M. *de Voltaire* a intitulé ſon Ouvrage : *Hiſtoire de Ruſſie ſous Pierre le Grand.* C'eſt l'Hiſtoire de ce Monarque qu'il a publiée, mais non celle de ſon Empire. Il a dit tout ce qu'un étranger pouvoit ſavoir ; il l'a mieux dit qu'un autre ; il a trouvé l'art de faire entrer dans ſon plan tous les détails propres à nourrir la curioſité du Lecteur. D'ailleurs, le charme de ſa narration entraîne, & cette continuelle illuſion ne permet pas de voir ce qui manque à quiconque veut s'inſtruire.

Mais on ne peut pas ſe diſſimuler, que l'*Hiſtoire de Ruſſie*, ainſi que la plupart des Royaumes, reſte encore à faire. Jamais ces ſortes d'ouvrages ne ſeront portés à un certain degré de perfection, tant qu'on n'adoptera pas une

nouvelle méthode. Un homme, chargé du glorieux emploi d'Hiſtoriographe de ſon pays, doit avoir ſous lui des coopérateurs pour chaque objet, & ſe contenter de former un corps régulier de ces parties travaillées avec ſoin. Ce n'eſt point une occupation ordinaire de Littérature, ce doit être un ouvrage d'Etat; le Prince ſouverain qui fera un pareil établiſſement, ſervira de modele aux autres, & recommandera à jamais ſon nom à la poſtérité.

L'Hiſtoire de Ruſſie eſt diviſée en Chapitres. Cette méthode aſſez généralement critiquée, reſſemble cependant à celle de diviſer par livres. Il s'agit d'établir des repos dans la mémoire des Lecteurs, que ces repos ſoient un peu plus ou moins fréquens, cela ne revient-il pas au même? Si nous avions de vœux à former, ce ſeroit pour mieux connoître l'état poli-

tique de ce vaſte Royaume ; ſon économie, l'influence de la Religion ſur les mœurs, & des mœurs ſur le gouvernement, & du gouvernement ſur le bonheur public. Il y a bien une deſcription, mais elle eſt un peu ſeche, & éveille plutôt la curioſité qu'elle ne la ſatisfait.

L'Auteur a indiqué ces objets, mais il n'a pas été à même de les approfondir. Trompé même par quelques Mémoires, il a mis quatre cent mille habitans dans *Pétersbourg*, ce qui n'eſt ni vrai ni à déſirer. Même erreur ſur la population de la Ruſſie entiere, évaluée à vingt-quatre millions d'ames. Dans tous les pays, les cadaſtres ont égaré.

La critique, qui a veillé cinquante ans de ſuite à la perfection des ouvrages de notre célebre Auteur, l'a averti de quelques inadvertances. Il raconte que la Religion Grecque s'établit en

Ruſſie vers l'an 987, » & que *Volo-* » *dimer*, né d'une Concubine, ayant » aſſaſſiné ſon frere pour régner, & » ayant recherché l'alliance de l'Em- » pereur *Baſile*, ne l'obtint qu'à con- » dition qu'il ſe feroit baptiſer ». L'Empereur *Baſile* étoit mort cent ans auparavant le prétendu baptême de *Volodimer.*

Il parle d'un Gentilhomme Lithuanien, *Scaronski* étoit ſon nom, dont la ſœur étoit l'Impératrice *Catherine I.* On ne donne aucune preuve de cette parenté, & le pretendu beau-frere de l'Empereur diſparoît tout d'un coup, ſans qu'on ſache ce qu'il eſt devenu. L'Hiſtoire de l'infortuné *Alexis* n'eſt point racontée avec cet intérêt que promettoient le ſujet & la plume de M. *de Voltaire*, & ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt qu'il paſſe preſque ſous ſilence l'élévation

& les malheurs d'*Eudoxie Fœderowna*, premiere femme de *Pierre le Grand*. Une de ces biſarreries, dont la fortune ſe ſert quelquefois pour déconcerter les projets des humains, la porta ſur le trône. Le Czar *Pierre*, qui lui-même y étoit parvenu par des voies ſi extraordinaires, fit annoncer dans toute l'étendue de ſon Royaume, qu'il deſtinoit ſa couronne & ſon cœur à l'être qui réuniroit à ſes yeux le plus de perfections. Cent jeunes filles apporterent à *Moſcou* leurs timides prétentions & leurs eſpérances. *Eudoxie* décida le choix du Czar, & monta à ſa nouvelle dignité avec la joie ſecrette & inexprimable que donne une pareille victoire.

Cette joie dura peu ; quelques années après, elle deſcendit de ce trône ſans murmure, pleura un amant infidele, changea le bandeau des Rois con-

tre un voile de Religieuſe, & partagea les longs jours de la ſolitude entre quelques réflexions ſur l'inconſtance de la fortune & la perte d'un époux injuſte & toujours aimé.

Dans la ſuite, elle eſt ſoupçonnée d'avoir eu quelque part au projet d'une conſpiration, elle eſt condamnée à vingt coups de diſcipline, qu'elle reçut des mains de deux Religieuſes, renfermée dans un cachot, lorſqu'une révolution inattendue, porte un de ſes fils ſur le trône, & lui rend à elle-même les honneurs dûs à ſon rang.

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette ſinguliere anecdote (1), qui ſeroit devenue ſous la plume de M. *de Voltaire*, un des morceaux le plus intéreſſant de ſon Hiſtoire.

(1) Elle eſt racontée dans les Mémoires de Mademoiſelle *Déon*; on la trouve auſſi dans plus d'un Hiſtorien allemand.

On lui reproche encore d'avoir omis des détails auſſi curieux ſur l'Impératrice *Catherine Alexiowna ;* elle naquit près de *Derbart*, petite ville en Livonie, de parens fort pauvres ; elle perdit ſon pere de bonne heure, & le travail de ſes mains ſuffiſoit à peine à ſa ſubſiſtance, & à celle d'une mere accablée d'infirmités. Elle étoit belle & bien faite ; elle avoit reçu de la nature un eſprit vif, juſte & ſolide ; ſa mere lui apprit à lire, & un vieux Curé Luthérien l'inſtruiſit dans les principes & dans les devoirs de la Religion. *Catherine* avoit quinze ans lorſque ſa mere mourut ; elle alla demeurer avec le Curé Luthérien, & rendit aux filles de cet Eccléſiaſtique l'éducation qu'elle avoit reçue de leur pere ; elle prit avec ſes Eleves, des leçons de danſe & de muſique, & continua de ſe perfectionner dans ces deux Arts

juſqu'à la mort de ſon bienfaiteur. Ce malheur la réduiſit à la plus affreuſe indigence, & la guerre qui s'alluma avec la Suede, força *Catherine* de quitter ſa patrie, & d'aller chercher un aſyle à *Marienbourg*. Il fallut traverſer à pied un pays ravagé par deux armées ennemies. Après avoir échappé à pluſieurs dangers, elle fut attaquée par deux Soldats Suédois, qui, ſans doute ſe ſeroient portés à d'étranges violences, ſi un Bas-Officier ne fût venu à ſon ſecours. Elle rendoit graces à ſon libérateur; quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'elle reconnut dans lui le fils du Paſteur Luthérien qui avoit élevé ſon enfance. Le jeune Officier fournit à *Catherine* tous les moyens néceſſaires pour achever ſon voyage, & lui donna une lettre de récommandation pour M. *Gluck*, ami intime de ſon pere, & le ſien à *Marienbourg*; elle eut bien-

tôt le bonheur de ſe recommander elle-même par ſon eſprit, par ſes graces & par ſa beauté. Quoiqu'elle n'eût encore que dix-ſept ans, M. *Gluck* lui confia l'éducation de ſes deux filles; dans cet emploi, elle ſut ſi bien mériter l'eſtime du pere de ſes éleves, qu'étant veuf, il crut pouvoir lui propoſer ſa main. *Catherine* la refuſa, & dans le même tems, elle offrit la ſienne à ſon libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras, & qu'il fût couvert de bleſſures. Il étoit ſans doute impoſſible de preſſentir la future grandeur de *Catherine*; mais en ſuppoſant qu'on la prevît, on eût pu dès-lors aſſurer que la fortune ſeroit toujours au-deſſous d'une ame ſi généreuſe. Le jeune Officier étoit alors en garniſon dans la ville. Sa ſurpriſe fut égale à ſa reconnoiſſance; il accepta avec tranſport la main de *Catherine*. Les deux époux avoient

reçu la bénédiction nuptiale ; le jour même *Marienbourg* eſt aſſiégé par les Ruſſes ; l'époux eſt appellé pour repouſſer un aſſaut ; il eſt tué avant d'avoir recueilli le fruit de la généroſité & de la reconnoiſſance de ſon épouſe. Cependant le Siége ſe continuoit avec acharnement ; *Marienbourg* fut emporté d'aſſaut ; la Garniſon, les habitans, les femmes, les enfans, tout fut paſſé au fil de l'épée ; enfin le maſſacre ayant ceſſé, on trouva *Catherine* cachée dans un four. Elle avoit bravé l'indigence, elle conſerva ſa ſérénité dans l'eſclavage. Ce courage d'eſprit & ſon rare mérite la firent bientôt connoître ; on en parla au Général Ruſſe ; le Prince *de Menzikoff*, dont la deſtinée étoit auſſi biſarre que celle de *Catherine*, demanda à la voir, fut épris de ſa beauté, l'acheta du Soldat à qui elle appartenoit, & la mit entre les mains de ſa

propre ſœur. Enfin il eut pour elle tous les égards dûs à ſon ſexe & à ſon infortune. Peu de tems après, *Pierre le Grand* fit une viſite au Prince *Menzikoff*. *Catherine* ſervit à table avec beaucoup de grace & de modeſtie. Le Czar en fut frappé, il revint le lendemain, il demanda la belle eſclave, il lui fit pluſieurs queſtions, & trouva que les charmes de ſon eſprit ſurpaſſoient ceux de ſa figure. *Pierre*, qui ſavoit créer les hommes, ſavoit auſſi les juger; il crut que *Catherine* étoit digne de le ſeconder dans ſes grands deſſeins; l'inclination ſe joignit à ſes vues politiques, & il réſolut de l'épouſer. Il ſe fit inſtruire de tous les détails de ſa vie, remonta juſqu'à ſes premieres années, la ſuivit dans ſon obſcurité, dans cet état où l'ame, obligée de tirer toutes ſes forces d'elle-même, lutte contre la fortune, ſans

avoir de ſpectateurs, & triomphe ſans attendre d'applaudiſſemens. Il vit *Catherine*, conſervant par-tout ce caractere de grandeur naturelle, la ſeule véritable, il crut que ce titre ſuffiſoit pour l'élever au rang d'Impératrice. Toutefois il jugea à propos de célébrer ſon mariage ſecrétement. *Catherine*, ſur le trône, entra dans les vues du Czar. Tandis que *Pierre* formoit des hommes, elle ne négligeoit rien pour perfectionner l'éducation des perſonnes de ſon ſexe. Elle changea leur habillement, leur inſpira l'eſprit de ſociété, établit l'uſage des Aſſemblées, remplit pendant toute ſa vie les devoirs d'Impératrice, d'amie, d'épouſe, de mere; eut les talens de l'autre ſexe, ſans leur ſacrifier les vertus & les agrémens du ſien, & mourut enfin avec ce même courage qui l'avoit ſuivie dans l'infortune, & qu'elle avoit porté ſur le trône.

On regrette que M. *de Voltaire* n'ait pas écrit l'*Hiſtoire de Ruſſie* dans la force de ſon âge. Un peuple ſortant des ténebres de la barbarie, marchant à pas précipités vers la lumiere, venant mêler ſa voix aux Dietes de l'Europe ; & tout-à-la-fois cultivant les Arts, diſciplinant des troupes, créant une marine, offre le plus beau ſpectacle à l'eſprit humain. Les convulſions paſſageres dans l'intérieur du Gouvernement, les derniers efforts d'une Puiſſance enchaînée, le murmure des mécontens, cette claſſe ſi nombreuſe dans tous les pays, les ſuccès de quelques grands ennemis politiques, dont il faut tromper la vigilance, ou défier les forces pour s'élever à leur hauteur, fourniſſent de ſuperbes tableaux à l'Hiſtorien. Chaque partie du globe attire tous les regards, dans le moment qu'elle eſt agitée par de violentes ſe-

couſſes. Mais, ſi l'on réfléchit à l'enchaînement des cauſes, c'eſt pourtant un événement bien inconcevable, de voir un Ambaſſadeur Ruſſe concilier l'Empire & la Pruſſe. Que de méditations ſuivent ce coup-d'œil !

Tacite, dit que ſi on écrit l'Hiſtoire des Princes contemporains, l'envie ou la flatterie corrompent la vérité. M. *de Voltaire* a évité ce double défaut. Il n'a pas même voulu anticiper ſur ce que dira la poſtérité d'une Souveraine dont le regne eſt une de ces grandes époques qui étonnent toujours l'eſprit humain. » On a rarement vu rien de » comparable à la hardieſſe d'envoyer » quatre eſcadres du fond de la mer » *Baltique* dans les mers de la *Grece*, » de dominer à la fois ſur la mer *Egée* » & ſur le *Pont-Euxin*, de porter la » terreur dans la *Colchide* & aux *Dar-* » *danelles*, de ſubjuguer la *Tauride*,

» & de forcer le Viſir *Azem* à s'en-
» fuir des bors du *Danube* juſqu'aux
» portes d'*Andrinople* ».

Lorſqu'on examine ce qu'un Souverain actif, plein de grandes vues, ajoute à la gloire de ſon pays dans le cours d'un regne; & lorſqu'on calcule enſuite ce que ſeroit la terre, ſi par une ſuppoſition chimérique tous ceux qui la gouvernent étoient guidés par les mêmes principes; on conclut que certains Princes ſont de vrais préſens du ciel; & que les cent bouches de la renommée ne ſont pas trop pour célébrer à jamais leur mémoire.

Cette *Hiſtoire de Ruſſie* eſt l'ouvrage d'un grand Littérateur & d'un Philoſophe; c'eſt beaucoup ſans doute, mais il faut encore aujourd'hui une troiſieme qualité, c'eſt d'être Economiſte. On a un peu abuſé de ce mot, & chez une Nation facile à donner des ridicules, on

on s'eſt mépris également ſur le nom de Philoſophe, & ſur celui d'Economiſte. Il nous préſente l'idée d'un eſprit ſage, droit, actif, qui s'eſt longtems occupé des grands objets de la Société, tels que l'uſage de ces tréſors formés des ſueurs du pauvre, l'art de faire pencher la balance du commerce. Il doit connoître les beſoins & les avantages d'un Etat militaire, agricole, commerçant. Comme toute opération politique doit avoir pour but de conſerver ce qu'on a, ou d'acquérir ce qu'on n'a pas; il doit, pour juger de ſon utilité, avoir bien examiné la ſituation politique d'un pays, ſes avantages ſur ſes voiſins, & ſes dépendances de ces mêmes voiſins. On pourroit, ſans être Prophete, annoncer qu'un jour l'Hiſtoire ſera détachée de la Littérature, & fera une branche à part. Ceux qui ſe deſtineront à tenir ſes pinceaux, s'y prépareront par des

études différentes de celles choiſies juſqu'à ce jour. Tous les hommes juſtifient leurs loix, leurs uſages, leurs principes, par l'exemple de leurs peres. Mais, ſi on leur montroit les raiſons qui ont donné naiſſance à ces loix, à ces uſages, à ces principes; combien de tems elles ont été en vigueur, les modifications qu'elles ont ſubies, les événemens qui les ont fait ſuſpendre, les haſards qui les ont rétablies; alors ils ſeroient moins opiniâtrément attachés à des regles qui doivent ſuivre l'inſtabilité des choſes humaines. Or, un Littérateur ne peut guere pénétrer dans les ténebres de l'antiquité, s'enfoncer dans ces diſcuſſions, & éclairer la fabuleuſe origine d'une Nation. Il faut un homme voué par goût à ces ingrates & laborieuſes recherches, & qui ait par quelques ouvrages de ce genre, aſſez mérité la confiance du

public, pour que le Lecteur ſe contente des réſultats, & ſe rende ſans preuve. C'eſt ce que M. *de Voltaire* ne pouvoit raiſonnablement exiger des Ruſſes & des Nations voiſines.

HISTOIRE
DES PARLEMENS.

DEPUIS quelques années, la Magiſtrature de France donnoit à l'Europe, l'affligeant ſpectacle des diviſions inteſtines. Des Corps reſpectables croyoient devoir ſe placer entre le Souverain & les Peuples, pour le bonheur de tous deux. C'étoit établir une eſpece de médiation entre l'autorité qui commande, & la foibloiſſe qui compoſe. Le médiateur avoit mis quelquefois une perſévérance dans ſes repréſentations, qui reſſembloit à une volonté décidée d'obtenir ce qu'il demandoit. Le pouvoir ſouverain s'étoit auſſi quelquefois expliqué avec une fermeté qui tenoit un peu du deſpotiſme. Ces deux abus avoient trouvé des adverſaires &

des défenſeurs. A ce double principe des troubles ſe joignirent les intrigues des Cours, les vues particulieres, l'influence des Miniſtres, les mouvemens de ceux qui fomentent les querelles préférables pour l'ambition au cours tranquille des événemens. De-là ces bouleverſemens continuels, ces décompoſitions momentanées, & les créations ſubites de nouveaux Corps. De-là, ces Magiſtrats diſperſés qu'on trouvoit à chaque inſtant ſur la route de l'exil, & des hommes preſque étrangers aux Loix, tout-à-coup tranſportés ſur les fleurs de lys; de-là tant d'écrits ſéditieux contre le moteur de ces grands changemens, & indirectement contre celui qui les autoriſoit; des plaintes fondées contre des choix forcés, & des plaintes injuſtes ſur quelques défauts d'exécution, inſéparables d'un plan auſſi vaſte; des récompenſes

ſurpriſes, qui faiſoient encore plus valoir certains ſacrifices que leurs talens. C'eſt au milieu d'une telle fermentation, que l'*Hiſtoire des Parlemens* parut. Elle ne concilia pas tous les partis, mais elle groſſit celui de la vérité toujours peu nombreux. Ce n'étoit plus, il eſt vrai, cette imagination hardie qui ſuivoit à peine l'*Alexandre* du Nord ; mais la marche ſoutenue d'une raiſon impartiale, qui peſe, avec intérêt, l'influence de la juſtice ſur l'adminiſtration, & examine attentivement ſi celle-ci a eu beſoin de donner un frein à l'ambition de ces corps intermédiaires, ou s'ils n'ont fait qu'augmenter le crédit du Gouvernement, en donnant une eſpece de ſanction à ſes opérations.

Quelques Lecteurs auroient ſonhaité que M. *de Voltaire* eût approfondi davantage un ſujet qui, dans tous les

tems intéreſſe la Nation, & eut redit, ce que l'on avoit ſouvent répété avant lui, mais moins bien.

Quoiqu'il n'ait peut-être pas été un Savant profond dans l'Hiſtoire, il n'en a pas été moins véridique. Les recherches des plus laborieux compilateurs lui ont épargné la peine de fouiller dans les ténébreuſes archives, & il eſt parti du point où ils étoient arrivés. Lorſque la crédulité ou la prévention nationnale, ou l'eſprit de parti ſe ſont montrés trop à découvert, il a abondonné ſes guides pour un moment, & a conſulté la raiſon, d'autres autorités d'un plus grand poids aux yeux de la vérité. Il faut ſuppoſer que les Annaliſtes des ſiecles précédens préparoient les matériaux. Un homme plein de goût, & capable de les employer avec ſuccès, s'en eſt emparé. La premiere forme a diſparu ſous ſes mains créatrices.

De tous les ſujets c'étoit le plus dangereux à traiter. Les corps les plus ſages ont été entraînés, comme malgré eux, par le torrent des troubles, des révolutions. Ces inſtans d'erreurs, rappellés dans certaines circonſtances, font une toute autre impreſſion. Dépouillés alors des motifs qui les excuſoient, on voit une faute réelle, où il n'y avoit peut-être qu'une néceſſité politique. Quel prodigieux changement les opinions d'un ſeul homme apportent dans le Gouvernement d'un grand Etat ! Il eſt donc vrai que l'ambition ſe joue quelquefois également, & de la volonté des Rois, & de la fidélité des Peuples. Pendant ces ſcenes tumultueuſes, rarement eſt-t-on placé pour les bien voir. Dans le moment de la fermentation, les événemens ſe ſuccedent rapidement, & font moins d'impreſſion, parce que les premiers

préparent les esprits à ceux qui doivent suivre. Mais, lorsqu'après l'orage, on réunit dans le même tableau tout ce qui s'est passé, l'œil est effrayé de la complication des ressorts que les passions ont fait jouer, des abymes où l'imprudence, & ensuite la nécessité de soutenir la premiere démarche, précipitent les agens de ces désastreuses innovations. On contemple avec regret le triste rôle d'un Roi bon, mais foible, instrument de la vanité de quelques Ministres qu'il craint, & du malheur des Peuples qu'il aime; l'embarras des personnes augustes qui s'asseoient près de son trône, craignant que leur fermeté indispensable n'encourageât les mécontens, & que les hommes allant toujours au de-là du but, ne distinguassent pas une sage & respectueuse résistance qui conserve des droits sacrés, d'avec une opiniâtreté déplacée, qui éloigne-

roit les projets de pacification. On enviſage, avec une ſecrete inquiétude, la pénible ſituation d'un corps dépoſitaire des Loix ; trahiſſant la Nation, s'il laiſſe paſſer le torrent des nouveautés, & irritant le Monarque, s'il leur oppoſe une digue ; l'indéciſion d'un petit nombre de ſages, qui gouverne l'eſprit de leur ſiecle, ſe reprochant également un ſilence qui prive leur patrie de lumieres néceſſaires, ou l'adoption d'un Parti ; adoption qui alimenteroit le feu des querelles. On voit, avec douleur, l'agitation de l'intrigue, qui mêle des reſſentimens particuliers aux projets que conſeille l'intérêt public ; des choix honteux avilir un Corps, deſtiné cependant à faire oublier un autre Corps connu par ſon éloquence, par ſon zele & ſa fermeté ; & douze cents Magiſtrats ſupportant ſans murmure, les rigueurs de l'exil ;

moins ſenſibles aux maux qu'il entraîne, qu'à la douleur de voir leurs places déshonorées. On admire avec un ſecret enthouſiaſme les premiers du Royaume, qui ſe préſentent comme Princes pour la conſervation de l'Etat, comme Peres pour le ſoutien des droits de la Monarchie, comme Gentilshommes au nom de la Nobleſſe, pour défendre la violation de ſes priviléges, comme Citoyens au nom d'un Peuple libre, dont on préparoit les fers.

Tels ſont les objets ſur leſquels il faudroit revenir, en examinant l'*Hiſtoire des Parlemens*. Cela eſt trop dangereux. La ſageſſe du jeune Monarque, qui regne pour le bonheur de la France, a d'un mot appaiſé ces longues querelles, & anéanti juſqu'aux germes des diviſions.

SUR LES ÉLÉMENS DE NEWTON.

LORSQUE cet Ouvrage trop annoncé, trop loué & trop critiqué parut, on adreſſa les Vers ſuivans à ſon Auteur.

L'ami de Muſes! quoi VOLTAIRE!
Quoi! le Grand-Prêtre d'Apollon
Déſerteur de ſon ſanctuaire,
Trahit les Dieux de l'Hélicon.
Sur les débris de leurs images
Une nouvelle Déïté
A réuni tous les hommages,
C'eſt la ſévere vérité.
L'éloquence & ſes tours frivoles,
Les graces, leur naïveté,
Les Muſes & leurs hyperboles,
S'éclipſent devant ſa clarté.
C'eſt ſon ſecret que la Nature
A NEWTON avoit révélé;
Mais l'énigme reſtoit obſcure
Si VOLTAIRE n'avoit parlé.
Rimeur & Philoſophe aimable,
Ecris pour la poſtérité;
Tes vers embelliſſent la Fable,
Et ta proſe la vérité.

Il n'eſt cependant pas ſi extraordinaire qu'on le croit de voir un homme ſaiſir tous les genres. On a remarqué que le nom de Poëte & celui de Sage étoient autrefois ſynonymes. Les Poëtes étoient alors Phyſiciens, Mathématiciens, Aſtronomes, Métaphyſiciens, Théologiens, Hiſtoriens, Légiſlateurs, Juriſconſultes; ils étoient tout. Il eſt certain que les ſept Sages de la Grece étoient tous Poëtes. On remarque néanmoins que *Pharéide* tranſporta à la Proſe tout ce qui étoit auparavant attaché à la Poéſie. Il eſt certain qu'on commença d'abord à écrire en Vers, & que ce ne fut que long-tems après, qu'on s'aviſa d'écrire en Proſe.

On reprocha à M. *de Voltaire* d'avoir dit que *Deſcartes ſavoit peu de choſe en vraie Philoſophie.*

Cela eſt vrai, ſi cette phraſe veut dire que ce que les hommes ſavent,

eſt un point en comparaiſon de ce qu'ils croient ſavoir ; & alors on peut parler ainſi de *Newton*, & de tous les Phyſiciens du monde ; mais dans un autre ſens, *Deſcartes* ſeroit injuſtement traité. Ce qu'on peut alléguer de mieux en ſa faveur, c'eſt que le Newtonianiſme ſe rapproche plus ſouvent de ſon ſyſtême qu'il ne le détruit.

On reproche encore à l'Auteur des *Elémens* quelques expreſſions dans un diſcours à Madame *du Châtelet*. On l'a ſupprimé dans les dernieres éditions ; nous croyons devoir le conſerver ; & le voici.

Ce n'eſt point ici une Marquiſe, ni une Philoſophe imaginaire. L'étude ſolide que vous avez faite de pluſieurs nouvelles vérités, & le fruit d'un travail reſpectable, ſont ce que j'offre au public pour votre gloire, pour celle de votre ſexe, & pour l'utilité de qui-

conque voudra cultiver ſa raiſon, & jouir ſans peine de vos recherches. Il ne faut pas s'attendre à trouver ici des agrémens. Toutes les mains ne ſavent pas couvrir de fleurs les épines des ſciences ; je dois me borner à tâcher de bien concevoir quelques vérités, & à les faire voir avec ordre & clarté. Ce ſeroit à vous à leur prêter des ornemens.

Ce nom de nouvelle Philoſophie ne ſeroit que le titre d'un Roman nouveau, s'il n'annonçoit que les conjectures d'un Moderne, oppoſées aux fantaiſies des Anciens. Une Philoſophie qui ne ſeroit établie que ſur des explications haſardées, ne mériteroit pas en rigueur le moindre examen ; car il y a un nombre innombrable de manieres d'arriver à l'erreur ; il n'y a qu'une ſeule route vers la vérité ; il y a donc l'infini contre un à parier, qu'un Phi-

loſophe, qui ne s'appuiera que ſur des hypotheſes, ne dira que des chimeres. Voilà pourquoi tous les Anciens qui ont raiſonné ſur la Phyſique, ſans avoir le flambeau de l'expérience, n'ont été que des aveugles, qui expliquoient la nature des couleurs à d'autres aveugles.

Cet écrit ne ſera point un cours de Phyſique complet; s'il étoit tel, il ſeroit immenſe; une ſeule partie de la Phyſique occupe la vie de pluſieurs hommes, & les laiſſe ſouvent mourir dans l'incertitude.

Vous vous bornez dans cette étude, dont je rends compte, à vous faire ſeulement une idée nette de ces reſſorts ſi déliés & ſi puiſſans, de ces loix primitives de la nature, que *Newton* a découvertes; à examiner juſqu'où l'on a été avant lui, d'où il eſt parti, & où il s'eſt arrêté. Nous commencerons comme lui, par la lumiere; c'eſt de

tous

tous les corps qui ſe font ſentir à nous le plus délié, le plus approchant de l'infini en petit, c'eſt pourtant celui que nous connoiſſons davantage. On l'a ſuivi dans ſes mouvemens, dans ſes effets; on eſt parvenu à l'anatomiſer, à le ſéparer en toutes ſes parties poſſibles. C'eſt celui de tous les corps dont la nature intime eſt la plus développée. C'eſt celui qui nous approche le plus près des premiers reſſorts de la nature.

On tâchera de mettre ces *Elémens* à la portée de ceux qui ne connoiſſent de *Newton* & de ſa Philoſophie, que le nom ſeul. La ſcience de la nature eſt un bien qui appartient à tous les hommes. Tous voudroient avoir connoiſſance de leur bien; peu ont le tems ou la patience de le calculer; *Newton* a compté pour eux. Il faudra ici ſe contenter quelquefois de la ſomme de ces calculs. Tous les jours un homme pu-

blic, un Miniſtre, ſe forme une idée juſte du réſultat des opérations que lui-même n'a pu faire ; d'autres yeux ont vu pour lui, d'autres mains ont travaillé, & le mettent en état, par un compte fidele, de porter ſon jugement. Tout homme d'eſprit ſera à peu-près dans le cas de ce Miniſtre.

La Philoſophie de *Newton* a ſemblé juſqu'à préſent à beaucoup de perſonnes, auſſi inintelligible que celle des anciens ; mais l'obſcurité des Grecs venoit, de ce qu'en effet ils n'avoient point de lumieres ; & les ténebres de *Newton* viennent de ce que ſa lumiere étoit trop loin de nos yeux. Il a trouvé des vérités ; mais il les a cherchées & placées dans un abyme ; il faut y deſcendre, & les apporter au grand jour.

On trouvera ici toutes celles qui conduiſent à établir la nouvelle pro-

priété de la matiere découverte par *Newton.* On ſera obligé de parler de quelques ſingularités, qui ſe ſont trouvées ſur ſa route dans cette carriere; mais on ne s'écartera point du but.

Ceux qui voudront s'inſtruire davantage, liront les excellentes Phyſiques des *s'Graveſandes*, des *Keils*, des *Muſchenbroeks*, des *Pembertons*, & s'approcheront de *Newton* par degrés.

M. *de Voltaire* répondit à ceux qui s'étoient permis des réflexions critiques ſur ce diſcours.

» On vient de m'avertir qu'on fait » une application auſſi mal fondée qu'in- » jurieuſe de ces mots, par leſquels j'a- » vois commencé ces *Eſſais ſur les Elé- » mens de Newton;* ce n'eſt point ici » une Marquiſe, ni un Philoſophe ima- » ginaire. Je ſuis ſi éloigné d'avoir eu » en vue l'Auteur de la Pluralité des » Mondes, que je déclare ici publique-

» ment, que je regarde ſon livre comme
» un des meilleurs qu'on ait jamais
» faits ; & l'Auteur, comme un des
» hommes les plus eſtimables qui aient
» jamais été. Je ne ſuis pas accoutumé
» à trahir mes ſentimens. D'ailleurs, je
» ne crois pas qu'il ſoit poſſible de pen-
» ſer autrement.

» Lorſque j'eus l'honneur d'entendre,
» à *Cirey*, les Dialogues italiens de
» M. *Algarotti*, dans leſquels les prin-
» cipaux fondemens de la Philoſophie
» de *Newton* me paroiſſoient établis
» avec beaucoup d'eſprit, & ceux de
» *Deſcartes* ruinés avec force, je m'en-
» gageai de mon côté à combattre, en
» François, pour la même cauſe, quoi-
» qu'avec des armes extrêmement iné-
» gales. Je ſuppliai la perſonne reſpec-
» table chez qui nous étions, de ſouf-
» frir que je miſſe ſon nom à la tête
» des Elémens d'une Philoſophie

» qu'elle entend ſi bien ; & M. *Alga-*
» *rotti* nous dit que pour lui, puiſque
» ſon ouvrage étoit un Dialogue avec
» une Marquiſe, & dans le goût de la
» Pluralité des Mondes, il le dédieroit
» à M. de *Fontenelle*. Je dis à M. *Al-*
» *garotti*, que j'étois très-fâché de
» voir une Marquiſe en l'air dans ſon
» Ouvrage, & qu'il ne falloit point
» mettre un être imaginaire à la tête des
» vérités ſolides. Voilà ce qui donna lieu
» à ce commencement de mes *Elémens*,
» comme la Dame illuſtre à qui ils
» ſont dédiés, & M. *Algarotti*, peu-
» vent en rendre témoignage ».

Nous ajouterons que M. *de Voltaire* ſavoit trop bien que ce qui a réuſſi une fois dans le genre extraordinaire, ne doit pas être eſſayé de nouveau. Ceux qui ont voulu imiter le ſtyle de M. de *Fontenelle*, ſont tombés dans des trivialités bien puériles. On lit dans un

livre de Phyſique, que nous avons la complaiſance de ne pas citer, » qu'il » n'y a peut-être d'autre vuide que celui » qui ſe trouve quelquefois dans la bou- » teille & dans la bourſe ». On dit en parlant d'*Hercule, un Phyſicien de cette force.* De ſemblables platitudes dégoûtent étrangement d'un livre, qui même contiendroit des recherches utiles ; car les hommes ne reſpectent pas plus la vérité que la vertu, lorſqu'on la leur préſente ſous des dehors ridicules.

Un Volume ſuffiroit à peine pour répondre aux différentes objections faites contre cet ouvrage. Nous y oppoſerons ſeulement un Mémoire de M. *de Voltaire.* Il renferme des détails curieux, & n'eſt pas dans la collection de ſes œuvres.

» Je ſuis obligé de déclarer, qu'ayant » fait préſent de mes ouvrages aux » Sieurs *Ledet*, Libraires, étant en-

» ſuite retombé très-malade à la cam-
» pagne, pendant qu'on imprimoit les
» *Elémens de Newton*, & n'ayant pu
» finir cet ouvrage, leſdits Libraires ont
» fait achever le vingt-troiſieme Cha-
» pitre, & faire le vingt-quatrieme,
« par un Mathématicien habile, ſans
» m'en avertir. Loin que je m'en ſois
» plaint, j'ai rendu juſtice publiquement
» à la ſcience du continuateur; & je
» crois que cette partie de l'ouvrage ſera
» la plus utile aux Phyſiciens. Il eſt
» vrai que je ne ſuis pas du ſentiment
» du continuateur ſur la lumiere zo-
» diacale, que M. *Fatio* compoſe, dit-
» on, des petites planetes; je ne ſau-
» rois ſur-tout admettre l'hypotheſe du
» continuateur ſur l'anneau de *Saturne*,
« après avoir lu l'excellent livre de
» M. de *Maupertuis* ſur la figure des
« aſtres, où l'on explique ſi bien la for-
» mation de cet anneau, par les prin-

» cipes des forces centrifuges. Mais j'ai » trouvé tant de mérite dans le reſte » de ces chapitres, que je me ſuis cru » honoré de les voir dans mon ouvrage. » Il paroît qu'ils ne ſont pas aſſez à la » portée des commençans; mais ce que » j'ai fait étant deſtiné aux perſonnes » ſans étude, & les chapitres de ce Sa- » vant étant faits pour des Phyſiciens » conſommés il ſe trouvera par-là, » qu'en effet ces *Elémens* ſeront pour » tout le monde, & que le livre en » ſera plus utile.

» On a fait à *Paris*, depuis peu, ſous » le nom de *Londres*, une édition d'a- » près celle de Hollande, dans laquelle » on a mis en forme de Préface des » éclairciſſemens qui avoient déja paru » dans le Journal de *Trevoux* & d'An- » gleterre. J'ai envoyé aux Editeurs, » beaucoup d'additions & de correc- » tions abſolument néceſſaires.

» Je ſouhaite que les Editeurs d'*Amſ-*
» *terdam* ſe conforment entiérement à
» cette édition, qui eſt ſous le nom de
» *Londres*, & qu'on obſerve d'en cor-
» riger les fautes très-grandes, qui ſe
» trouvent renfermées dans l'*errata*.

» Moyennant cette attention, les
» Libraires de France & de Hollande
» auront leur édition complette; je ne
» prends aucun parti entre les intérêts
» des Libraires de France & de Hol-
» lande. J'achete comme les autres,
» l'édition qui me paroît la meilleure;
» tout ce que je demande, c'eſt que le
» public ſoit ſervi avec exactitude, & que
» les Libraires ſe donnent la peine de
» faire des cartons, quand il le faut. Une
» faute à laquelle le Lecteur ſupplée aiſé-
» ment, a beſoin tout au plus d'un
» *errata;* mais quand elle eſt conſidé-
» rable, il faut un carton. Ce que je dis
» ici, eſt uniquement pour la perfec-

» tion des Arts, à laquelle on doit » toujours tendre.

» Je me ſuis apperçu, en dernier » lieu, par mon expérience & par celle » des perſonnes qui liſoient avec moi » la Géométrie & les Mathématiques » du grand Philoſophe M. *Wolfius*, édi- » tion de *Geneve* 1732, combien il » eſt déſagréable de voir ſi ſouvent des » erreurs de calcul, & d'être obligé » de conſulter à chaque inſtant un *errata* » de huit pages entieres, tandis que » dans le Tome de l'infini de M. de » *Fontenelle*, il n'y a qu'une ſeule » faute d'impreſſion.

» Beaucoup d'erreurs viennent auſſi » des Copiſtes; & voilà pourquoi la » plupart des livres imprimés loin des » yeux de l'Auteur, fourmillent de » tant de fautes.

» Ces inconvéniens en attirent en- » core un autre très-fréquent. Ceux

» qui travaillent à cette multitude de
» Journaux dont l'Europe eſt remplie,
» n'ont pas l'équité de diſtinguer entre
» les fautes qu'on peut attribuer à l'Au-
» teur, & celles qu'on peut imputer à
» l'Editeur; de-là viennent des pages
» entieres d'invectives, de railleries,
» ſouvent même d'accuſations les plus
» graves. On m'a fait voir, par haſard,
» depuis peu, un ancien Journal, où il
» y a une longue diſſertation très-amere
» contre moi, ſur ce que j'avois dit,
» à ce qu'on prétend, que le Pere *Mal-*
» *lebranche* admit les idées innées. Si
» l'Auteur de ces invectives avoit dai-
» gné lire, *n'admit point*, qui fait un
» ſens avec le reſte de la phraſe, au
» lieu d'*admit*, qui n'en fait point, il ſe
» ſeroit épargné le repentir d'avoir dit
» des injures à un honnête homme qu'il
» ne connoît pas. Il en eſt ainſi de la
» perſonne qui vient d'inférer des in-

» vectives ſous le nom d'un Libraire,
» dans le Journal des Savans, mois de
» Juillet, édition d'*Amſterdam*; eſt-ce
» qu'il veut ravir à ce Journal la gloire
» qu'il a eu d'être toujours écrit avec
» politeſſe? Il ne faut répondre à ces
» injuſtices, dont ſans doute leurs Au-
» teurs rougiront un jour, que ce que
» répondit le Pere *Bouhours* à *Ménage*.
» Il recueillit une centaine d'injures
» que *Ménage* lui avoit dites, & il mit
» au bas: *Il faut avouer que M. Mé-*
» *nage eſt un homme bien poli*.

« On ne ſauroit encore trop aver-
» tir le Public d'un abus bien con-
» traire à la Société civile, qui s'ac-
» crédite depuis quelques années. Plu-
» ſieurs perſonnes qui font métier d'en-
» voyer des nouvelles, ſoit politiques,
» ſoit littéraires, en Hollande, étant
» ſouvent mal informées, inſpirées par
» de mauvais conſeils, ou par le deſir

» dangereux de mieux faire valoir leurs » nouvelles, écrivent quelquefois des » choſes également contraires à la vé- » rité & la probité ; ces menſonges, qui » ne peuvent être imprimés à *Paris*, » grace à la ſage vigilance des Magiſ- » trats, ſont quelquefois imprimés dans » huit ou neuf Journaux françois, & » plus de vingt Gazettes françoiſes, » qui ſe compoſent en pays étranger ; » ainſi une impoſture fait bientôt le tour » de l'Europe, & ces fauſſes nouvel- » les ſont devenues réellement une » branche de commerce.

» C'eſt un inconvénient attaché au » progrès des Belles-Lettres, & peut- » être y auroit-il un plus grand incon- » vénient à le détruire tout-à-fait. Le » Public n'y peut apporter d'autre re- » mede, qu'une défiance extrême, en » liſant ces ouvrages ; & c'eſt ainſi preſ- » que toujours qu'il faut lire.

» Je ne répondrai point ici à toutes » ces objections que l'on fait en France, » contre les vérités indiquées dans les » Elémens de *Newton*. Je dirai ſeule- » ment avec le Journal de *Trevoux*, » que pour attaquer la plupart des cho- » ſes que j'ai expliquées, il faut atta- » quer *Newton* lui-même, & que ce » n'eſt pas une petite entrepriſe ».

Ces élémens ſont précédés d'une épître en vers, dont on a cenſuré un aſſez grand nombre. On jugera de la ſolidité de ces remarques.

Tranquille au haut des cieux que NEWTON s'eſt ſoumis.

Ces cieux, & ceux où ſon ame réſide, n'ont aſſurément rien qui ſe reſſemble.

Voyez ces tourbillons l'un par l'autre preſſés,
Se mouvans ſans eſpace & ſans ordre entaſſés.

C'eſt tout le contraire, *Deſcartes* leur avoit aſſigné des loix.

Le compas de NEWTON meſurant l'univers,
Leve enfin ce grand voile.

Un compas qui leve un voile, ne préſente pas une image heureuſe.

Telle eſt l'opinion d'un Académicien de *Berlin*, dans une Lettre écrite en 1738, à l'Auteur des *Amuſemens littéraires, moraux & politiques.*

M. *Bernieres*, & l'Abbé *Desfontaines*, attaquerent les *Elémens de Newton*; le premier, avec le projet de ſe faire une réputation; l'autre, avec le projet de détruire celle de M. *de Voltaire.*

M. *Louis Martin Kahle*, Profeſſeur de l'Univerſité de *Gottingue*, reprocha à M. *de Voltaire*, d'avoir accordé la préférence à *Newton* ſur *Leibnitz*, & d'avoir donné le Philoſophe anglois pour un Métaphyſicien. » On peut com-
» parer, dit-il, *Leibnitz* à *Newton*, en
» qualité de Mathématiciens l'un à l'au-
» tre; mais qui voudra les mettre en

» parallele par rapport à la Métaphyſi-
» que, tombera dans une erreur auſſi
» grande, que le ſeroit celle d'un Au-
» teur qui voudroit comparer M. *de*
» *Voltaire*, que l'on ſait être un ex-
» cellent Poëte, avec un homme qui
» n'auroit jamais écrit en Vers ».
M. *Kahle* eſt encore moins heureux, en comparaiſon que M. *de Voltaire*. On peut être Métaphyſicien, ſans avoir écrit ſur la Métaphyſique; mais on ne peut pas être Poëte, ſans avoir fait des Vers.

Il nous ſemble qu'il ſe montra auſſi peu Philoſophe, en diſant que M. *de Voltaire* préfere même un Anglois à ſon compatriote *Deſcartes*. Eſt-ce que la vérité connoît des pays? Eſt-ce que celui qui ſe voue à ſes recherches eſt François, ou Allemand, ou Chinois? Il ſuit les traces de quiconque a le mieux raiſonné, ſans s'informer quel

climat

climat l'a vu naître. *Leibnitz* appartient également à toutes les Nations, parce qu'il étoit fait pour les éclairer toutes.

Il eſt impoſſible que M. *de Voltaire* préférât le ſublime *Newton* au profond *Leibnitz*; mais il n'a pas moins écrit au bas du portrait de ce dernier :

Il fut dans l'Univers connu par ſes ouvrages,
Et dans ſon pays même il ſe fit reſpecter:
Il inſtruiſit les Rois, il éclaira les ſages;
Plus ſage qu'eux, il ſut douter.

Il a paru en 1779, des *Entretiens d'un Etudiant avec un Docteur Newtonien*; une Préface orgueilleuſe prouve le ton de notre ſiecle.

« Je donne le plus petit de tous les » livres, ſur le plus fêté de tous les » Ecrivains, la réfutation la moins pré- » ſomptueuſe de l'ouvrage fait avec les » plus grandes prétentions, la critique » la plus ſimple, du ſyſtême le plus » hautement préconiſé. Liſez, vérifiez,

» prononcez hardiment entre *Voltaire* » & moi ».

Ce *Voltaire à ſi grandes prétentions*, ne connoiſſoit pas ce ton pédanteſque-ment bourſouflé; quiconque le prend, doit avoir deux fois raiſon.

On publia, en 1779, des Obſervations concernant M. de S. P. & MM., Auteurs du Journal de *Paris*.

M. de S. P., Auteur de l'Ouvrage intitulé: *Le Newtonianiſme de Voltaire*, s'eſt égayé aux dépens de cet homme illuſtre. Le Journal des Savans, du mois de Novembre dernier, s'eſt égayé à l'exemple de M. de S. P., & MM. les Journaliſtes de *Paris*, ont ſuivi les traces du Journal des Savans. Au milieu de cette gaieté générale, je n'ai pu m'empêcher de rire auſſi; mais ce n'eſt pas aux dépens de M. *de Voltaire*.

Son Critique lui reproche trois abſurdités très-plaiſantes; la premiere ſur

la cauſe de l'aſcenſion des liqueurs dans les tubes capillaires ; M. *de Voltaire* l'attribue, dit le Critique, à l'attraction de la ſeule partie ſupérieure du tube ; & là-deſſus, il étouffe de rire. Malheureuſement, cette opinion n'eſt pas de M. *de Voltaire*, mais de *Clairaut* ; & cette abſurdité eſt une des vérités phyſiques les mieux prouvées.

M. *de Voltaire* diſtingue deux eſpeces de forces attractives également générales, l'une en raiſon inverſe des quarrés des diſtances ; & c'eſt la ſeule qui agiſſe inſenſiblement ſur les corps céleſtes : l'autre, en raiſon inverſe des cubes des diſtances, ou même d'une puiſſance plus élevée ; celle-là, inſenſible dans les grandes diſtances, devient la plus forte dans les diſtances très-petites. Ces deux attractions ſont un nouveau ſujet de rire ; mais au dé-

pens de qui ? de *Keil*, ſans doute, qui a cru que l'on ne pouvoit, ſans admettre cette ſeconde force, expliquer par l'attraction, la cohéſion des molécules des corps, & les phénomenes chymiques. Les ſurfaces des corps & le nombre des points de contact, doivent alors entrer dans le calcul. Nous ne décidons point ſi ces idées de *Keil* ſont bien ou mal fondées; mais il n'y a pas là de quoi donner un ridicule à un Géometre Anglois, mort depuis long-tems, fort eſtimé de *Newton*, à la vérité, mais dont certainement la gloire ne peut plus offenſer perſonne.

Quant à la troiſieme abſurdité reprochée à M. *de Voltaire*, & qui a pour objet la maniere d'expliquer la réflexion de la lumiere; c'eſt ſur la joue de *Newton*, lui-même, que le ſoufflet a porté.

On a voulu ſe moquer d'un grand Poëte, & point du tout, c'eſt de trois Géometres que l'on s'eſt moqué. Il ne ſeroit pas juſte néanmoins que toutes les fois qu'on rendra de nouveaux honneurs à M. *de Voltaire*, M. de S. P. ſe crût en droit de ſe moquer de *Clairaut*, de *Keil*, ou de *Newton*. Si M. de S. P. s'ennuie à *Mahomet* ou à *Zaïre*, qu'il n'y aille pas; mais qu'il laiſſe en repos le traité de la figure de la terre, & l'optique de *Newton*.

Quant à MM. les Journaliſtes, y auroit-il trop de malice à les ſoupçonner d'en avoir fait une à M. S. P. Ils connoiſſent certainement trop bien l'Hiſtoire des Sciences pour avoir donné ſérieuſement, comme des abſurdités propres à M. *de Voltaire*, des opinions qu'il a priſes dans les ouvrages de *Newton*, & les *Newtoniens* les plus célebres.

J'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile de publier ces courtes réflexions ſur l'ouvrage de M. S. P., non pour défendre la gloire de M. *de Voltaire*, qui n'a pas beſoin de défenſe, mais pour la conſolation de ceux qui, regardant un grand homme comme un objet ſacré, éprouvent un ſentiment douloureux toutes les fois qu'ils voient employer contre lui le ton de la dériſion & du mépris.

MÉLANGES
DE LITTÉRATURE.

CES mélanges ſont les reſſouvenirs d'une lecture immenſe, combinés avec les obſervations ingénieuſes d'un eſprit fécond qui corrige ce qu'il lit, y ajoute, & preſque toujours l'embellit. Les devoirs eſſentiels de la Société, où les travaux que les beſoins impoſent, ne laiſſent à la plupart des hommes que peu de momens pour cultiver leur eſprit. De quel prix eſt pour eux un ouvrage qui ne conſerve que ce qu'il faut ſavoir ſur chaque ſujet ! Il y avoit un milieu difficile à ſaiſir. Trop d'agrémens n'eût donné qu'une lecture frivole ; trop de profondeur exigeoit une étude laborieuſe ; un mélange ſans goût eût produit un aſſortiment monſtrueux, ou du

moins des disparates fatiguantes ; il falloit tout-à-la fois du goût, de la facilité, des lumieres, de la critique, de la raison, que sais-je, enfin, ce qui rend un ouvrage utile & intéressant. Un Anglois me fournira de quoi rendre mon idée.

» L'*Esprit* & la *Science* étoient enfans d'*Apollon*, mais de deux différentes meres. Celui-ci tenoit le jour de la gaie *Euphrosine*, celle-là de la sérieuse *Sophie*. Le frere & la sœur ressembloient à leurs meres. A la toilette de *Vénus*, l'*Esprit* se moquoit de la *Science*, & imitoit son extérieur grave & pesant. *Minerve* apprenoit de la *Science*, les bévues & l'ignorance de l'*Esprit*. Avec l'âge, leurs querelles s'augmenterent. Le frere triomphoit au commencement d'une dispute, sa sœur le confondoit à la fin ; elle s'attiroit la vénération ; on se sentoit de l'inclination pour elle. Impé-

tueux & rapide, il donnoit tout à la *nouveauté ;* lente & embarraſſée, elle diſtinguoit éternellement, & n'accordoit ſon ſuffrage qu'à l'antiquité & à la raiſon. L'un divertiſſoit toujours, l'autre convainquoit le plus ſouvent. Tous deux ſe rendoient ridicules en ſortant de leur caractere. On mépriſoit les ſyllogiſmes de l'*Eſprit*, on ne rioit point du badinage de la *Science ;* enfin les querelles s'échaufferent, l'animoſité s'en mêla, il ſe forma des partis dans le céleſte Palais, & pour y rétablir l'harmonie, *Jupiter* en chaſſa les deux rivaux. Ils porterent leurs goûts & leurs diſputes chez les mortels. Les jeunes gens furent pour l'*Eſprit*, les vieillards pour la *Science*. Des Théatres furent conſtruits pour l'un, des colléges bâtis pour l'autre. En entrant dans le monde, il falloit faire un choix, & renoncer aux faveurs de l'une des Di-

vinités, pour avoir part à celles de l'autre. Les Puiſſances rivales ſe réuniſſoient cependant contre des ennemis communs. Il y avoit, en effet, une claſſe de mortels qui, dévoués à *Plutus*, mépriſoient également & l'*Eſprit* & la *Science*, & qui, peu-à-peu leur enlevoient leurs conquêtes. Las de ces fréquentes déſertions, le couple céleſte demanda & obtint des Dieux la permiſſion de revoir ſa patrie, mais le retour fut difficile. l'*Eſprit* ſe hâta, étendit ſes ailes, & plana dans les nues, s'y perdit, & eut beaucoup de peine à regagner la terre. La *Science* ne couroit pas ce riſque, elle ſavoit le chemin, mais faute de vigueur, elle ne pouvoit s'élever, & retrouvoit en tombant, ſon antagoniſte auſſi avancé qu'elle. Après bien des efforts inutiles, la néceſſité les fit conſentir à s'aider réciproquement. L'*Eſprit* ſoutint la *Science*,

& la prit pour ſon guide. Cette union eut des ſuites. Le frere initia ſa ſœur au commerce des Graces, elle l'engagea au ſervice des vertus. Le mariage acheva de les unir, & donna naiſſance aux *Sciences* & aux *Arts* ».

Examinez, d'après cette allégorie, l'adreſſe avec laquelle M. *de Voltaire* délaſſe l'eſprit de la ſcience qui fatigue, & de la frivolité qui ennuie. Ce qui ſoutient l'attention des Lecteurs les moins profonds, c'eſt cet accord heureux de raiſon & d'agrément, c'eſt le ſecret ſi rare de faire penſer ſans effort, ou tout au moins de retenir l'imagination du Lecteur toujours prête à s'égarer ſur mille objets.

Nous ne pouvons pas renfermer dans les bornes de cet ouvrage tout ce qu'il faudroit dire ſur ces *Mélanges d'Hiſtoire*, de *Philoſophie* & de *Littérature*. Nous parcourerons les principaux Fragmens.

LETTRES SUR LES ANGLOIS.

Les *Lettres ſur les Anglois*, qui n'ont perdu que leur nom, ſubſiſtent dans ces mélanges. Elles parurent en mille ſept cent trente, & trouverent autant de critiques à *Londres* qu'en France. Un Quaker, entr'autres, ſoutint, que tout ce que M. *de Voltaire* dit de *George Fox*, envoyé par un Juge de paix aux petites maiſons de *Derbi*, pour y être fouetté, & mis un jour au *Pilori*, eſt un conte dont les plus Savans dans l'Hiſtoire des Quakers n'ont jamais entendu parler.

Quelques autres erreurs échappées dans la même Hiſtoire, rangent beaucoup de Lecteurs du côté du Quaker. L'Hiſtorien raconte que *Barklay* écrivit à *Charles II*, » que cette Lettre » écrite par un Roi à un particulier obſ» cur eut ſon effet, & que la perſécu-

» tion ceſſa ». Il ne fait pas attention que l'Epître dédicatoire eſt de mille ſix cent ſoixante & quinze, & que la perſécution ne finit qu'après la mort de *Charles II.*

Autre fait apocryphe. *Fox* ſe croyoit » inſpiré. Il crut par conſéquent devoir » parler d'une maniere différente des autres hommes. Il ſe mit à trembler, » à faire des contorſions & des grimaces, à retenir ſon haleine, à la pouſſer avec violence. Ce fut le premier » don qu'il communiqua à ſes Diſciples. » De-là ils eurent le nom de Quakers, » qui ſignifie Trembleurs ».

Voilà de ces traits qui ont décrédité les Hiſtoires de M. *de Voltaire*, & qui rendent ſes Apologiſtes muets devant la critique. Les Quakers n'ont jamais tremblé, n'ont jamais fait de contorſions. L'origine de leur nom vient de ce paſſage de *Saint Paul*,

qu'ils ont pris pour regle de leurs actions. *Travaillez à votre ſalut avec crainte & avec tremblement.* D'ailleurs, ils portent des chapeaux de la grandeur ordinaire, quelquefois relevés, quelquefois abatus; ils le quittent ſouvent par civilité, avant de dire *toi*. Il y a une eſpece de luxe, juſques dans la ſimplicité de leurs habillemens; la priere ſuit & precede rarement leurs repas. Leurs mariages, leurs opinions ſur la révélation, leur croyance des myſteres principaux du Chriſtianiſme, ſont tous différens de ce que les *Lettres* les repréſentent.

Elles diſent que la Bourſe de *Londres* eſt un lieu plus vénérable que bien des Cours de Juſtices; un lieu où les Agens de toutes les Nations s'aſſemblent pour le bien du genre humain; où le Juif & le Mahométan traitent & négocient entr'eux, comme

s'ils n'avoient tous qu'une Religion ; où le nom d'Infidele ne ſe donne qu'aux Banqueroutiers. A l'iſſue de l'Aſſemblée, l'un va à la Synagogue, l'autre boire un coup, celui-ci recevoir le Baptême dans un grand cuvier, celui-là circoncire ſon fils, un autre attendre dans l'Egliſe une inſpiration. L'exacte vérité, eſt qu'au ſortir de la Bourſe, chacun va dîner.

M. *de Voltaire* s'eſt plaint que M. l'Abbé *Prévôt* a traité ces *Lettres* avec trop de ſévérité. Il critique ſur-tout, avec amertume, les endroits qui roulent ſur *Locke* & *Newton* : » ce M. dit » *Voltaire*, voudroit que j'euſſe le ri» dicule de dire de jolies choſes ſur la » regle de *Kepler*, & ſur la gravitation » en raiſon inverſe des quarrés des diſ» tances ». M. *de Voltaire* a raiſon, il n'eſt pas naturel que dans des Lettres, où l'on traite ordinairement les

ſujets avec plus de légéreté que dans des diſſertations particulieres, on examine à fond des matieres de la Philoſophie la plus profonde.

Mais il a tort de ſe plaindre de la ſévérité de l'Abbé *Prévôt*, qui n'a épuiſé ni les critiques, ni les louanges. Ses extraits rendent juſtice à l'ouvrage, & le font eſtimer ainſi que le Journaliſte.

DOUTES *ſur le Teſtament du Cardinal de Richelieu.*

Selon M. le Marquis d'*Argens*, le P. *Griffet* Jéſuite a montré le Teſtament apoſtillé, preſque par-tout de la main du Cardinal. Qu'il ſoit ſon ouvrage ou celui de quelqu'un qui aura pris ſon nom, il n'étoit peut-être pas digne des longues & ſavantes recherches de MM. *de Voltaire* & de *Foncemagne*, & la Lettre ſuivante devoit

à

à jamais terminer cette trop longue querelle.

Vos nouveaux doutes sur le Testament du Cardinal de *Richelieu*, sont un nouveau motif que vous fournissez aux hommes de se défier de leurs idées ; le ton de modération qui y regne, n'a pu surprendre que vos ennemis. Le plus aimable des Philosophes, doit être le plus poli des Critiques.

J'avoue que les Testateurs, à la façon de *Crispin*, sont aussi communs que les Projetteurs à la *cerisantes*. Les Testamens politiques sont une mauvaise graine, qui croit sur les tombeaux des hommes qui ont occupé pendant quelques minutes l'attention de notre taupiniere. On ne s'est point contenté de faire tester les Ministres, on accorde aujourd'hui le même honneur à tous les personnages un peu fameux ; soit qu'ils aient été revêtus de la pourpre,

ſoit qu'on les ait vus en guenilles. Je ne déſeſpere pas de voir un jour le Teſtament de *Ramponeau*; mais enfin, parce que quelques Valets ont pris l'habit de leur Maître, conclurez-vous que les Maîtres n'ont jamais porté cet habit? *Boisguilbert* a fait le Teſtament de *Vauban*, *Courtils* celui de *Louvois*, *Maubert* celui d'*Alberoni*, *Chevrier* celui de *Belle-Iſle*; mais cela prouve-t-il que le Cardinal de *Richelieu* n'ait pu faire le ſien? C'eſt au contraire, parce que celui-ci avoit réuſſi, que les petits Auteurs, Peuple ſinge qui vit des reſtes de nos grands hommes, ſe firent les Teſtateurs du genre humain.

Vous ne voulez pas que *Richelieu*, amant public de *Marion de Lorme*, ait prêché la chaſteté à un Roi infirme; & pourquoi non? Ne voyons-nous pas tous les jours la calomnie s'élever contre la calomnie. *Moliere*, malheu-

reux en femme, ne ridiculiſa-t-il pas toute ſa vie les maris malheureux? Rien de plus commun que de voir la morale à la bouche & ſous la plume de ceux qui péchent par les actions.

Il y a des choſes dures, il y a des conſeils violens; donc cet ouvrage n'eſt pas du Cardinal : voilà comme vous concluez; & moi je tire avec tous les Lecteurs, une concluſion toute différente; donc il en eſt. Il écrivoit ſa théorie d'après ſa pratique : pouvez-vous faire valoir une telle raiſon, vous qui avez peint ſes violences avec plus de vivacité qu'aucun Hiſtorien, & avec la chaleur que l'humanité dont vous faites profeſſion devoit vous inſpirer? Reliſez, je vous prie, votre Hiſtoire univerſelle ſous le regne de *Louis XIII*, & vous verrez ſi ces maximes impitoyables que vous reprochez au Teſtateur, ſont indignes du

perſécuteur de la Reine mere, ſa bienfaitrice, & de l'Auteur de cent autres procédés tyranniques.

Le ſtyle vous déplaît ; mais avez-vous été plus ſatisfait de celui des autres ouvrages du Cardinal de *Richelieu*? Cet enfant que vous appellez illégitime, ne porte-t-il pas les traits des autres productions de ſon pere. On peut être un très-habile Miniſtre & un très-mauvais Ecrivain. Les grands hommes ne le ſont ni en tout tems ni en tout genre.

Richelieu aimoit à écrire ; c'étoit un calmant au milieu des agitations dont il étoit dévoré. Il peut donc avoir écrit, ou du moins dicté ſon Teſtament, quelques fautes qu'il y ait. Vous aimez mieux les attribuer à l'Abbé de *Bourzeis* qu'à un grand Miniſtre ; mais les héritiers des papiers de cet Abbé n'ont jamais pu découvrir parmi ſes nombreux brouil-

lons, rien qui ait rapport à ce Teſtament. Laiſſons-le donc à celui dont il porte le nom. L'ouvrage étant mauvais, peu importe qui en eſt l'Auteur. Si je ne connoiſſois pas la ſource d'où eſt ſortie *Zaïre* ou *Mérope*, je la chercherois avec avidité, mais cette recherche ſeroit bien ridicule à l'égard de quelques productions d'un Ecrivain du dernier ordre.

Je ſuis, &c. &c.

DIALOGUES.

Que de naturel, que de gaieté, que de connoiſſances dans ces Dialogues ! Les ennemis de M. *de Voltaire* avoueront que *Corneille*, *Racine*, *Crébillon*, *Boileau*, *la Fontaine*, *J. B. Rouſſeau*, n'avoient point orné leur eſprit comme leur émule.... qu'il eſt difficile de mieux articuler ſa croyance en Dieu, que dans les deux *entretiens*,

entre *Lucrece* & *Poſſédonius*.... de développer de meilleurs principes économiques que dans la *converſation* entre un Philoſophe & un Contrôleur des Finances.... que le *Galimathias dramatique*, *la Toilette* de Madame de *Pompadour*, ſont des Scenes que *Moliere* même eût enviées.

Les Partiſans de M. *de Voltaire* conviendront auſſi, qu'on ne dit pas que le but, le devoir d'un Gouvernement ſage eſt évidemment la *Peuplade ;* que le travail de la *Compagnie des Indes n'a jamais donné de jalouſie aux étrangers*, que dans tous les tems l'adminiſtration a eu grand ſoin de tranquilliſer... qu'on retrouve quelquefois les mêmes preuves répétées & énoncées dans les mêmes termes.

Un des interlocuteurs qui s'appelle *Kou*, dit : *Que prétend-on quand on dit le Ciel & la Terre, monter au Ciel, être*

digne du Ciel ? Kuſu répond, » on dit » une énorme ſottiſe ; il n'y a point » de Ciel. Chaque Planete eſt entou- » rée de ſon atmoſphere, comme d'une » coque, & roule dans l'eſpace autour » de ſon ſoleil ». Selon M. de *Buffon*, le Ciel exiſte. » Il eſt le pays des grands » événemens, mais à peine l'œil hu- » main peut-il les ſaiſir. L'homme borné » à l'atome terreſtre ſur lequel il vé- » gete, voit cet atome comme un » monde, & ne voit les mondes, que » comme des atomes ».

Les Théologiens ont attaqué pluſieurs principes répandus dans ces Scenes dialoguées.

Singularités de la Nature.

Ces obſervations ne ſuppoſent pas ſans doute un profond Naturaliſte, mais n'eſt-il pas bien extraordinaire qu'un Poëte, qu'un Hiſtorien, qu'un

Littérateur, ait ſeulement pris la peine de lire les ouvrages qui traitent de ces matieres? Dès qu'elles n'étoient pas de ſon reſſort, pourquoi en parler, diſent avec humeur ſes antagoniſtes, & où eſt l'inconvénient d'avoir analyſé les ouvrages d'autrui, & motivé les raiſons d'une raiſonnable incrédulité?

Il eſt d'autant plus ſurprenant que M. *de Voltaire* combatte le ſyſtême de M. de *Buffon*, ſur la formation des montagnes, que lui-même a écrit, que les eaux ont ſucceſſivement couvert & abandonné les lits qui les contiennent. Cette idée n'eſt pas nouvelle. *Anaxagore* de *Clazomene* étant interrogé, ſi les montagnes de *Lampſaque* deviendroient un jour mer, répondit qu'oui, à moins que le tems ne manquât pour cela.

Un Philoſophe Anglois, M. *Toland*

a enchéri ſur cette penſée & a dit, « que tout ce qui eſt mer à préſent, a » été terre autrefois, comme tout ce » qui eſt à préſent terre, ſera mer un » jour ». Il me ſemble que de toutes les opinions, c'eſt une de celles qui eſt le mieux appuyée par l'expérience. Cependant le dix-neuvieme Chapitre *De la défenſe de mon Oncle*, préſente des objections trop nombreuſes contre une hypotheſe rendue bien vraiſemblable par un des plus grands Naturaliſtes du ſiecle.

Il écrivit à un autre (1). » J'ai tou-

(1) M. *de la Sauvagere*, homme d'eſprit, qui réunit à beaucoup de connoiſſances, le talent de bien voir. Il a publié en 1776 un *Recueil* de Diſſertations ſur différens ouvrages des Romains, découverts dans la Province de Touraine, avec de nouvelles aſſertions ſur la végétation ſpontanée des coquilles du Château *des Places*, & des idées curieuſes ſur la faluniere de Touraine.

» jours cru que la nature a de grandes » reſſources : je ſuis dans un pays tout » plein de ces productions terreſtres, » que les Savans s'obſtinent à faire ve- » nir de la mer des Indes. Nous avons » des cornes d'*Ammon* de cent livres, » & des deux grains. Je n'ai jamais ima- » giné que de petites pierres plattes & » dentelées, fuſſent des langues de chien » marin, ni que tous ces chiens de mer » ſoient venus dépoſer quatre ou cinq » mille langues ſur les Alpes ». Perſonne ne le croit non plus. Mais ſi les montagnes ont ſervi de lit aux mers, elles ont dû être couvertes de tout ce que les mers dépoſent ; cela ſe conçoit plus facilement que l'arrivée de quatre ou cinq mille chiens marins, venans exprès ſur les Alpes pour y laiſſer leurs langues. Il eſt plus aiſé de plaiſanter ſur un ſyſtême, que de l'approfondir. Il écrivoit encore au même.

« J'ai eu l'honneur de vous envoyer, » par la voie de *Paris*, le petit livre » *des Singularités de la Nature ;* il y a » des choſes dans ce petit ouvrage qui » ſont aſſez analogues à ce qui ſe paſſe » dans votre Château ; je m'en rap- » porte toujours à la nature qui en ſait » plus que nous, & je me défie de tous » les ſyſtêmes. Je ne vois que des gens » qui ſe mettent ſans façon à la place » de Dieu, qui veulent créer un monde » avec la parole.

» Les prétendus lits de coquilles qui » couvrent le continent, le corail formé » par des inſectes, les montagnes éle- » vées par la mer ; tout cela me pa- » roît fait pour être imprimé à la ſuite » des *Mille & une Nuits.*

» Vous me paroiſſez bien ſage, Mon- » ſieur, de ne croire que ce que vous » voyez ; les autres croient le con- » traire de ce qu'ils voient, ou plu-

» tôt ils veulent en faire accroire ; la » moitié du monde a voulu toujours » tromper l'autre ; heureux qui a de ſi » bons yeux, & un auſſi bon eſprit que » vous ».

Nous ne ſavons pas ſi ces réflexions ſont bien placées à propos d'Hiſtoire naturelle. On ne croit pas le contraire de ce qu'on voit, mais on voit ce que tout le monde ne voit pas. De toutes les Sciences, il n'en eſt point de plus ſatisfaiſante. On ſe rend aux faits & non aux raiſonnemens. Ceux qui ont des ſecrets, ou qui prêtent à la nature une marche myſtérieuſe, n'ont jamais été ſes confidens. Leur charlatanerie déshonore une étude qui devient la paſſion des bons eſprits, parce qu'elle n'eſt pas entremêlée de ſyſtêmes, de rêveries, de tout ce qui fait enfin le tourment de la raiſon, obligée pour parvenir au vrai de paſſer au milieu

des conjectures, des hypotheſes, des poſſibilités.

Sur les Inconvéniens de la Littérature.

» Que le haſard vous amene dans » une compagnie, où il ſe trouvera » quelqu'un de ces Auteurs réprouvés » du public, ou de ces demi-Savans, » qui n'ont pas même aſſez de mérite » pour être de médiocres Auteurs; » mais qui aura quelques places, ou qui » ſera intrus dans quelque corps, vous » ſentirez, par la ſupériorité qu'il affec- » tera ſur vous, que vous êtes juſte- » ment dans le dernier degré du genre » humain ».

On ſentira qu'un homme également convaincu & humilié de ſa médiocrité, tâche de la dérober à la faveur d'une place qu'il doit à la fortune, mais non qu'on eſt dans *le dernier degré du genre humain.* On ne peut épargner ce re-

proche à M. *de Voltaire*, mais il a trop peu ménagé l'amour-propre de ſes Confreres. Dans des Epîtres & des Fragmens, il parle des gens de Lettres en général, comme il auroit pu à la rigueur parler de quelques intrus dans la Littérature. Si l'on ne doit pas des égards à ceux qui éclairent les hommes, épurent les mœurs, préſident à l'éducation des Rois, découvrent les ſecrets de la nature dont les arts s'enrichiſſent, préparent par des expériences la route qui ouvre de nouvelles carrieres à l'induſtrie, pour qui les conſervera-t-on? On oublie que les Loix ſont rédigées & commentées par des gens de Lettres, qu'ils ont applani les mers au commerce, que le génie a dû inventer avant que l'on ſe mît en devoir d'exécuter, & qu'étant chargés de penſer pour le reſte des hommes, la Religion, le Gouvernement, le Commerce,

l'Agriculture, la Navigation, la Tactique, ont beſoin de leur miniſtere & de leurs veilles pour préparer, aſſûrer & continuer leurs opérations. Ce que diſoit M. *de Voltaire*, peut s'appliquer ſans doute à de petits faiſeurs de Vers; à des Ecrivains de Contes & de Romans, &c. Mais non à cette portion éclairée qui fait ſervir les Sciences à l'utilité du genre humain.

» Qu'eſt-ce donc qu'un homme de » Lettres? C'eſt celui dont la profeſ- » ſion principale eſt de cultiver ſa rai- » ſon, pour ajouter à celle des autres. » C'eſt dans ce genre d'ambition, qui » lui eſt particulier, qu'il concentre » toute l'activité, tout l'intérêt que les » autres hommes diſperſent ſur les dif- » férens objets qui les entraînent tour- » à-tour. Jaloux d'étendre & de multi- » plier ſes idées, il remonte dans les » ſiecles, & s'avance aux travers des » monumens épars de l'antiquité pour y

» recueillir ſur des traces ſouvent preſ-
» que effacées, l'ame & la penſée des
» grands hommes de tous les ſiecles. Il
» converſe avec eux dans leur langue,
» il s'en ſert pour enrichir la ſienne. Il
» parcourt le domaine de la Littérature
» étrangere, dont il rapporte des dé-
» pouilles honorables au tréſor de la
» Littérature nationale. Doué de ces
» organes heureux qui font aimer avec
» paſſion le beau, le vrai en tout genre,
» il laiſſe les eſprits étroits & préve-
» nus s'efforcer en vain de plier à une
» même meſure tous les talens & tous les
» caracteres, & il jouit de la variété
» féconde & ſublime de la nature,
» dans les différens moyens qu'elle a
» donnés à ſes favoris pour charmer
» les hommes, les éclairer & les ſer-
» vir. C'eſt pour lui ſur-tout que rien
» n'eſt perdu de tout ce qui s'eſt fait de
» bon & de louable; c'eſt pour une
» oreille

» oreille telle que la ſienne, que *Virgile* a mis tant de charmes dans l'harmonie de ſes Vers ; c'eſt pour un juge » auſſi ſenſible, que *Racine* répandit un » jour ſi doux dans les replis des ames » tendres ; que *Tacite* jeta des lueurs » affreuſes dans les profondeurs de » l'ame des tyrans ; c'eſt à lui que » s'adreſſoit *Monteſquieu*, quand il » plaidoit pour l'humanité, *Fénelon*, » quand il embelliſſoit la vertu. Pour » lui toute vérité eſt une conquête, » tout chef-d'œuvre eſt une jouiſſance. » Accoutumé à puiſer également dans » ſes réflexions & dans celles d'autrui, » il ne ſera ni ſeul dans la retraite, ni » étranger dans la ſociété. Enfin quel » que ſoit le travail où il s'applique, » ſoit qu'il marche à pas meſurés dans » le monde intellectuel des ſpécula- » tions mathématiques, ou qu'il s'égare » dans le monde enchanté de la Poé-

DES MÉDECINS.

» Le peuple Romain ſe paſſa plus » de cinq cents ans de Médecins. Ce » Peuple alors n'étoit occupé qu'à tuer, » & ne faiſoit nul cas de l'art de con- » ſerver la vie ». Pardonnez-moi, Monſieur, il y a eu à *Rome*, des Médecins (1), les uns Prêtres, & d'autres qui faiſoient des maléfices, eſpeces de Charlatans, mais plus accrédités cependant que les Orateurs des carrefours qui vendent aux badauts aſſemblés de prétendus cordiaux. Il y avoit parmi les eſclaves des baigneurs, des virtuoſes qui guériſſoient les maladies cutanées, & c'eſt ce qui a donné occaſion

(1) *Denys d'Halycarnaſſe* dit que la peſte ravagea *Rome* en la quatre-vingt-deuxieme Olympiade, & que les Médecins pouvoient à peine ſuffire au nombre des malades... *Denys*, Sect. 10.

d'écrire que les Médecins des Romains étoient des eſclaves Grecs.

Archagatus, fils de *Lyſanias* du *Péloponeſe*, vint s'établir à *Rome*, l'an 535 de la fondation de *Rome*. C'eſt dit-on le premier Médecin un peu célebre. On lui donna le droit de Bourgeoiſie, & le peuple lui fit préſent d'une maiſon. Vinrent enſuite les *Aſclépiades*, les *Dioſcorides*, les *Thémiſons*. A la vérité tous ces Docteurs étoient étrangers, mais ils exerçoient leur art dans *Rome*. Il y eut bientôt des diſputes, de-là les Sectes. On les diſtingua par les ſurnoms de *Méthodiques*, de *Dogmatiques*, d'*Empyriques*. *Celſe* fut le Chef de ces derniers. Vinrent après eux les *Eclectiques*, qui prirent ce qu'il y avoit de moins mauvais dans les trois autres. De cette derniere étoit le Savant, ou plutôt l'heureux *Antoine Muſa*. Ayant guéri *Auguſte*, cet Empereur accorda

à tous les Médecins la qualité de Chevaliers Romains, & le privilége de porter l'anneau d'or (1). Le Sénat fit élever à *Muſa* une Statue d'airain, qui fut placée à côté de celle d'*Eſculape*.

Soit en Grece, ſoit à *Rome*, les Médecins ont éprouvé la même faveur, & eſſuyé les mêmes plaiſanteries. *Socrate* avoit dit d'un Peintre qui s'étoit fait Médecin, qu'il en avoit uſé habilement; puiſque ſes fautes, qui avoient été expoſées au grand jour, ſeroient à l'avenir couvertes par la terre; l'Auteur du *Barbier de Sévile* s'eſt reſſouvenu fort à propos de ce bon mot.

Ceux de *Moliere* n'ont plus aujourd'hui le même ſel, parce que parmi les

(1) Comme les Athéniens avoient auparavant accordé le même droit & l'exception des charges publiques aux Philoſophes, en conſidération de *Pirrhon*.

Médecins de nos jours, on compte beaucoup de Phyſiciens profonds & de Naturaliſtes expérimentés. Comme la vraie Science n'a beſoin que de s'expliquer pour faire des Proſélites, ils ont abandonné les formes biſarres que leurs prédéceſſeurs avoient adoptées pour en impoſer au vulgaire.

LETTRE *ſur les Panégyriques.*

L'Auteur prévit qu'on lui rappelleroit, en liſant ſa déſapprobation des *Panégyriques* que lui-même a fait celui de *Louis XV*. Il prévint l'objection en diſant : » Cette Piece a cela de ſingulier, » que l'on n'y voit aucune adulation, » pas une ſeule phraſe qui ſente le Dé» clamateur ». Cette réflexion eſt une critique adroite de la pompeuſe exagération de la plupart des éloges qui ont paru depuis dix ans. Ce ne ſont pas des ſtatues qu'on a élevées, ce ne

ſont pas même des géans qu'on a repréſentés, mais des coloſſes dont la tête ſe perdoit dans les nues.

Si les Ecrivains, chargés de chercher dans la pouſſiere des tombeaux des vertus, ſinon inconnues, du moins peu célébrées, nous paroiſſent trop élever leur héros, ce n'eſt pas qu'ils exagerent ces vertus, mais ils les préſentent ſans les foibleſſes qui les accompagnent, & alors nous ne reconnoiſſons plus un homme, nous ne voyons qu'un Etre ſublime d'une nature différente de la nôtre. Si l'intervalle à remplir pour arriver juſqu'à eux nous effraie, leur ſupériorité donne à leurs leçons un poids qui nous les fait recevoir ſans murmure. Ainſi, ſoit que notre émulation s'enflamme, ſoit que notre vanité ſe ſoumette, il y a peu de lecture plus appropriée à nos beſoins.

ELOGE *des Officiers de* 1741.

M. *de Voltaire* vouloit faire revivre une des plus glorieuſes inſtitutions dont l'antiquité nous ait laiſſé le modele.

Les Athéniens ne manquoient pas de rendre les derniers honneurs à ceux que la guerre leur avoit enlevés. On s'aſſembloit d'une maniere ſolemnelle, & après avoir inhumé ces braves compatriotes, on prononçoit une harangue à leur gloire. *Platon* nous donne dans ſon *Menoxios* un modele des diſcours de ce genre. Soit modeſtie, ſoit pour ſe moquer des Orateurs trop prévenus en faveur de leurs productions, *Socrate*, que ſon Diſciple fait parler dans ſon Dialogue, attribue ſon diſcours à la fameuſe *Aſpaſia*. Ce diſcours contient des conſolations & des exhortations également vives, pour le peuple

dont la conſervation & la gloire avoient été achetées par le ſang de ſes concitoyens, & pour la famille ou les amis de ces illuſtres morts. Cette Piece étoit ſi eſtimée des Athéniens qu'ils ne manquoient pas de la faire prononcer tous les ans, au jour deſtiné à ces fêtes.

Ce n'eſt que depuis environ vingt années qu'on a rendu à ces généreuſes victimes des querelles des Rois, (car aujourd'hui l'amour & l'intérêt de la Patrie ſont preſque étrangers à toutes les guerres,) les honneurs qui leur ſont ſi juſtement acquis. Dans beaucoup d'endroits on prépare les matériaux d'une Hiſtoire militaire. C'eſt l'ouvrage dans lequel doivent apprendre à lire les enfans des Héros. Dès aujourd'hui les Officiers ſont plus inſtruits, plus appliqués. Quelques penſeurs ont inſinué que les réflexions ſur l'art de la guerre finiroient par la détruire ; puiſſe s'accomplir cet heureux horoſcope !

La défenſe de mon Oncle.

Les Egyptiens y ſont un peu trop maltraités, ce n'étoit point un amas *de ſots eſclaves. Leur Gouvernement n'étoit ni abſurde, ni abominable*... Vivant dans un pays fortifié par la nature, ils jouiſſoient de tous les biens ſans crainte de les perdre. N'ayant aucun motif de porter des regards d'envie ſur leurs voiſins, ils devinrent les plus pacifiques des hommes, & les plus attachés à une Patrie qu'il étoit ſi doux d'habiter. Ils s'appliquerent aux Sciences, ils cultiverent les Arts. L'Egypte fut le berceau des Mathématiques & de l'Architecture, & leurs monumens tout mutilés, tout inſultés qu'ils ſont par l'ignorance qui les foule aux pieds, ſervent & ſerviront encore à la perfection des Arts.

Les déciſions précipitées alterent la confiance au point de rendre celui qui

l'a perdue, incapable même d'attention ſur les jugemens de qui l'a ſouvent trompé.

M. *de Voltaire* dit: » *Tout homme* » *peut écrire l'Hiſtoire, mais il eſt très-* » *rare, comme vous ſavez, de trouver un* » *bon Poëte* ». J'accorde cette ſeconde propoſition. Mais que tout homme puiſſe écrire l'Hiſtoire, c'eſt je crois ce qui n'a pas beſoin de réfutation. Tout homme peut-il avoir cette pénétration qui démêle le faux du vrai, les motifs ſecrets, cauſes des actions d'éclat; cette impartialité qui ſuppoſe un eſprit au-deſſus de tous les partis, & une raiſon auſſi courageuſe qu'éclairée, cet enſemble de connoiſſances qu'il faut répandre ſur les intérêts des Princes, & employer pour juger leurs querelles & leurs prétentions; cette abondance de réflexions ſimples & piquantes qui doivent ſoutenir l'attention du

Lecteur dans une longue narration ; enfin ce nombreux amas de talens, de qualités, de vertus, de principes ſains qui concourent à former l'Hiſtorien.

Cette diatribe eſt deſtinée à venger les Hiſtoires de M. *de Voltaire* & quelques-uns de ſes ouvrages philoſophiques. Peut-être ne faut-il jamais répondre à une Critique, à une Satyre, & à un Libelle. Si la Critique eſt juſte, rien ne peut la détruire. Si elle eſt fauſſe, elle tombera d'elle-même. Si la Satyre eſt ingénieuſe, elle fera rire quoiqu'on faſſe ; ſi elle eſt platte, pourquoi l'appuyer par une réplique ? Quant aux Libelles bons ou mauvais, ils ſont toujours les délices des ennemis de ceux qu'ils attaquent, la honte de celui qui les compoſe, & le profit du Libraire qui les imprime. Celui auquel on daigne répondre, de ce moment ſe croit preſque l'égal de celui qui l'attaque ;

mais le ſilence froid du mépris le tient à la diſtance où le vice doit être de la vertu.

M. *de Voltaire* avoit des principes oppoſés. Ils ont troublé ſa vie, terni ſa gloire, illuſtré ſes adverſaires, & qui ſauroit ſans lui qu'il a exiſté, un.... un....

O vous! qui volez à l'immortalité; ne daignez pas vous détourner pour écraſer les inſectes qui vous pourſuivent; fermez l'oreille à leur bourdonnement, & votre cœur a tout reſſentiment de vengeance. Il eſt ſi aiſé d'accabler la méchanceté, & ſi difficile de pardonner!

DISCOURS *aux Welches.*

Cette plaiſanterie fut très-mal reçue; elle devoit l'être. De tous les gens de Lettres, celui qui jamais n'auroit dû ſe plaindre des *Welches*, c'eſt M. *de Vol-*

taire. Dans le cours de ſoixante années, le public ne s'eſt pas laſſé un moment. Ces ſortes d'ouvrages échappent dans un inſtant d'humeur. On prend pour le public entier quelques Satyriques & ceux qui rient de leur cauſtique gaité. L'on ſe venge par une ſortie indécente contre toute une Nation. M. *de Voltaire* pouvoit faire ſans peine le ſacrifice de ce *Diſcours*. L'idée ne lui en appartient pas. L'Auteur de l'Hiſtoire critique de la Philoſophie, nous apprend que *Tatien* de Syrie, Diſciple de *Saint Juſtin* » a fait voir aux » Grecs, dans un Diſcours malignement étendu, qu'ils n'avoient rien » commencé. Quelle eſt, leur reproche-t-il, la Science parmi vous qui » ne tire ſon origine de quelque étranger ? Vous n'ignorez pas que l'art » des ſonges vient d'Italie; que les *Cariens* ſe ſont les premiers aviſés de

» prédire l'avenir par la diverſe ſitua-
» tion des Aſtres ; que les Phrygiens
» ſe ſont ſervis pour cela du vol des
» oiſeaux, & les Cypriotes des entrail-
» les encore fumantes des animaux égor-
» gés. Vous n'ignorez pas que les Chal-
» déens ont inventé l'Aſtronomie, que
» les Perſes ont inventé la Magie,
» &c. &c ».

C'eſt la même figure dans le *Diſcours aux Welches.* La différence eſt que *Tatien* n'étoit pas Grec, & que M. *de Voltaire* ſe trompe dans quelques endroits. » Si deux millions de
» perſonnes ſont en ſabots ſix mois de
» l'année, & nuds pieds les ſix autres » ; ce n'eſt pas une preuve de miſere. Dans les Provinces les plus aiſées, les ouvriers, les femmes & les enfans ſont nuds pieds en Eté, plutôt par habitude ou par commodité que par beſoin.

On trouve dans le *Mercure* (Décem-

bre 1764,) une Lettre de Mademoiſelle *Reydellet* ſur le *Diſcours aux Welches* ; dans laquelle elle venge ſa Patrie : voici comme elle s'exprime. » On nous reproche de n'être pas le » premier Peuple du monde pour les » inventions des Arts, & voici comme » on le prouve. N'eſt-ce pas, dit-il, à » *Jean Goya de Memphis* à qui on doit » la bouſſole ? Non, Monſieur : *Jean* » *Goya* vivoit au treizieme ſiecle, & la » bouſſole eſt connue depuis le onzieme, » c'eſt un inſtrument qu'on doit aux » François. La fleur de lys qu'on y » voit, déſigne aſſez les Auteurs de ſon » invention ». En effet l'Hiſtoire nous apprend que dans le douzieme ſiecle, les Matelots François tiroient parti de la propriété de l'aimant. Ils tailloient cette pierre en forme de grenouille, & ils l'appelloient calamite ou marinette. Tout le monde connoît ces Vers que

Guiot

Guiot de Provins compoſa au commencement du treizieme ſiecle.

Icelle étoile ne ſe meut,
Un art ſort qui mentir ne peut,
Par vertu de la marinette,
Une pierre laide & noirette,
Où le fer volontiers s'y joint...

Donc *Goya* n'a pas inventé la bouſſole ; il a ſeulement appris à ſuſpendre une aiguille aimantée dans une boëte.

Mademoiſelle *Reydellet* n'eſt pas auſſi perſuaſive dans les articles ſuivans. *Vous avez des téleſcopes*, dit l'Auteur du Diſcours, *remerciez-en Jacques, Metein le Hollandois & Galilei Galilée le Florentin.* Mademoiſelle *Reydellet* réplique que pluſieurs Auteurs font honneur de l'invention de cet inſtrument à *Roger Bacon*, d'autres à *J. B. Porta*, quelques-uns à *Lippersheim* de *Mildelbourg*, &c. » Parmi tous ces pré-

» tendans aucun n'eſt François, il eſt » vrai, il ne faut pas cependant chan- » ter victoire ; cette découverte eſt » l'ouvrage du haſard qui eſt entre les » mains de toutes les Nations, & non » le fruit du génie ». On voit d'un coup-d'œil combien ce raiſonnement manque de juſteſſe, & qu'il y a peu d'adreſſe dans les citations qui le précedent.

Ce Diſcours trouva encore la même année un autre Adverſaire bien ſupérieur à Mademoiſelle *Mélanie Reydellet*; ſon Ouvrage eſt intitulé : *Réponſe d'un François à la harangue d'Antoine Vadé aux Welches.* » Selon vous, dit- » il, à M. *de Voltaire*, les guerres » civiles d'Allemagne empêcherent ſeu- » les *Charles-Quint* d'engloutir la » France, & d'en faire une Province » de l'Empire. Dites plutôt que la » France l'empêcha ſeule de ne faire de

» tout l'Empire qu'une Province. Fut-
» ce les Luthériens qui lui firent lever
» le Siége de *Metz* & de *Marſeille* ?
» *François I*, quoique ſouvent mal-
» heureux, ne fut jamais découragé ;
» fut preſque toujours l'aſſaillant. Il ne
» marqua d'incertitude que dans une
» occaſion, & cette incertitude ſauva
» *Charles* d'une ruine preſque inévita-
» ble. Ce fut lui qui dut remercier
» Dieu ».

Nous eumes, dites-vous, un moment bien brillant ſous *Louis XIV*. Ce moment fut de quarante années d'une proſpérité non interrompue : exemple inoui par-tout, & quels ennemis n'avions nous pas à combattre ? Toute l'Europe, ſans même en excepter l'Eſpagne, & néanmoins que d'éclatantes victoires ! Que de ſuccès, que de grands hommes dans tous les genres ! Je vous renvoie, trop ſévere

Antoine, au portrait que trace de ce beau regne un autre grand homme de votre connoiſſance dans un Poëme digne des plus brillans momens du dernier ſiecle, & qui prouve que le nôtre n'eſt pas non plus ſans éclat.

Ne diſputons point ſur l'étendue réciproque de la France & de la Sibérie. Je penſe comme vous que cette derniere l'emporte de quelques centaines de lieues : mais je ne puis penſer que l'on compare ſérieuſement ſes déſerts aux plaines fertiles de la *Beauce* & de la *Picardie*.

Je vous abandonne les quarante lieues de Landes vers *Bordeaux*. On eût très-bien fait de les céder aux Maures que l'Eſpagne chaſſoit fort mal à propos de chez elle. Quant à la Champagne, dite pouilleuſe, il eſt moins facile d'y renoncer. Jugez-en ; c'eſt elle qui produit ce *Nectar* ſi bien célébré dans le *Mondain*.

Ce vin d'Aï, dont la mouſſe preſſée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler le bouchon.
Il part, on rit, il frappe le plafond:
De ce vin frais, l'écume pétillante,
De nos François eſt l'image brillante, &c.

Les deux Critiques ſe ſont trompés ſur l'origine du mot *Welches*. C'eſt un nom reçu par les loix que la République de *Berne* donne à ſes ſujets françois, qui veut dire *Gaulois*. C'eſt auſſi là que M. *de Voltaire* l'a appris, car les Helvétiens allemands appellent la Gaule tranſalpine *Welſchland*, c'eſt-à-dire, le pays des *Welches*. Or dans tout cela il n'y a point d'injures & rien qui ſignifie barbare.

FRAGMENT *ſur divers Auteurs.*

M. *de Voltaire* dit que « *Corneille* » *Agrippa* fut le premier qui débita » que le fruit défendu dont avoient » mangé *Adam* & *Eve*, étoit la jouiſ-

» ſancé de l'amour à laquelle ils s'é-
» toient abandonnés avant d'avoir reçu
» de Dieu la bénédiction nuptiale. »
Corneille Agrippa vivoit au quinzieme ſiecle & dès le treizieme on avoit haſardé cette opinion qu'il eſt peu curieux & nullement utile d'approfondir.

C'eſt ſans doute par diſtraction que M. *de Voltaire* a placé *Eraſme* & *Melanchton* parmi les Auteurs Allemands.

Quelques perſonnes l'ont blâmé d'avoir dit, en parlant de l'Eſprit des Loix : *Cet ouvrage eſt rempli de choſes excellentes & de fautes*, & l'on n'a rien reproché à celui qui a écrit : « A l'égard » de l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*, on » le loue en général, & les détails de » ſon livre ſont l'objet d'une immenſe » Critique. C'eſt que cet Ecrivain avoit » beaucoup d'eſprit ; & que ſon livre » n'eſt pas un ouvrage bien fait. »

Sur le mot FRANÇOIS.

» Les mots qui ſignifient les parties » du corps humain ou des choſes d'un » uſage journalier & qui n'ont rien de » commun avec le Latin ou l'Alle- » mand, ſont de l'ancien Gaulois ou » Celte; comme tête, jambe, ſabre, » pointe, aller, parler, écouter, re- » garder, aboyer, &c. &c. »

Il eſt étonnant que M. *de Voltaire* ait eu une pareille diſtraction; il l'eſt plus encore que le Rédacteur de l'Encyclopédie ne s'en ſoit pas apperçu.

Tête vient du mot Latin *Teſta*. *Auſone* a dit:

Abjecta in triviis inhumati glabra jacebat
Teſta hominis, nudum jam cute caivitium.

Jambe eſt dérivé d'un verbe Grec qui veut dire *fléchir*.

Sabre eſt un mot Tudeſque, *Sœbel* ou *Sabel* ſignifie une épée courte.

Pointe vient du verbe *pungo*.... *Ecouter* du verbe Latin *auſcultare*.... *Parler* du mot Grec *parabola*, latiniſé depuis, mais Grec d'origine.

Je ne me rappelle pas l'Auteur de la Lettre où j'ai puiſé cette érudition : autrement je lui en ferois honneur. Ses obſervations ſont juſtes, & M. *de Voltaire* en auroit profité, ſi elles étoient tombées ſous ſa main.

ELOGE *de la Raiſon.*

Voilà comme la Morale devroit être préſentée aux hommes. Voilà comme il faut louer, inſtruire, & critiquer. On a déſiré cependant que cette ingénieuſe fiction fût un peu plus étendue; qu'on épargnât à *Céſar* l'épithete de *magnanime-inſenſé;* que le Pape *Ganganelli* ne donnât pas pour préſent à la Vérité & à la Raiſon une bonne chaiſe de poſte; que les voyageuſes n'aſſiſtaſſent

pas à l'Opéra Vénitien, où elles ſont plus déplacées qu'à la plupart des Spectacles de l'Europe.

Sur RABELAIS.

On voudroit que M. *de Voltaire* en comparant *Rabelais* avec le Docteur *Swift* eût rapproché quelques paſſages de ces deux Auteurs; qu'il n'eût pas placé *Rabelais* dans le *Temple du Goût* parmi les Ecrivains.

> Qu'on lit, qu'on eſtime & qu'on aime,
> Et dont la ſageſſe ſuprême
> N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

On le lit peu, on ne l'eſtime point, & l'on ne l'aime guere. Un ſtyle allégorique tient à l'obſcurité, des mœurs corrompues révoltent la vertu, & la méchanceté attriſte les ames honnêtes.

Nous paſſons avec reſpect ſur une quantité de Fragmens curieux. Cette active & féconde imagination s'eſt re-

poſée ſur toute eſpece d'objets, & a laiſſé par-tout des germes que la réflexion aime à développer. On lit dans je ne ſais quelle mauvaiſe brochure, » qu'un » Quidam imagina pour ſortir de ſon » indigence de compiler dans une Bi- » bliotheque tous les morceaux qu'il dé- » couvrit que *Voltaire* avoit empruntés » d'un grand nombre d'Auteurs, il for- » ma de cette moiſſon & des morceaux » de *Voltaire* répandus dans ſes œu- » vres, les plus eſtimés, un ouvrage » *in-folio*, à deux colonnes, l'une de » texte de *Voltaire*, l'autre de ſes lar- » cins. » Où ce *Quidam* avoit-il découvert ce que les plus grands Littérateurs ignorent? Comment des hommes qui écrivent comme *Voltaire* reſtent-ils inconnus? Que les Zoïles ſont maladroits!

Mépriſons ces maneges de l'envie & rendons hommage à un homme ex-

traordinaire, & dont la deſtinée fut de l'occuper & de la déſoler. Diſons avec Milord *Shafsbury* (au commencement de ſon troiſieme Tome):

» Devant Dieu & tranquille à jamais, devant Dieu ſoit l'ame du charitable & galant Auteur qui a introduit le premier l'uſage des *Recueils* & des *Mélanges!* Quel ſervice n'a-t-il pas rendu à la Littérature? Il a fait croître tout d'un coup le nombre des Ecrivains & celui des Lecteurs. Combien de gens capables de penſer juſte & agréablement, étoient rebutés d'écrire par la gêne rigoureuſe de la méthode? Combien d'autres perſonnes, avec un certain penchant pour la lecture & pour l'étude, étoient dégoûtés des livres par la peine de ſuivre pas à pas un Auteur trop méthodique? Aujourd'hui que les uns & les autres ſe trouvent délivrés de ce joug, rien n'eſt ſi com-

mun que de voir des Ecrivains agréables & des Lecteurs avides. Les premiers ne ſe piquent pas de profondeur dans leur raiſonnement; mais ils plaiſent, & c'eſt un grand mérite que celui de plaire. Ceux-ci ne ſe rempliſſent pas de connoiſſances fort ſolides, mais ils s'amuſent, & ce n'eſt pas un petit avantage que de ſavoir ſe faire un honnête amuſement. Conſidérons, ajoute le même Auteur, que preſque tout le monde ſait lire, & que très-peu de perſonnes ſont capables de lire des choſes profondes & ſérieuſes.

Quels ſont donc les Ecrivains qu'on peut nommer les plus utiles ? Ceux ſans doute qui rendent ſervice au plus grand nombre, en publiant des ouvrages qui peuvent plaire à tout le monde, parce qu'ils ne ſurpaſſent la portée de perſonne. »

En effet le premier des talens eſt celui

d'enchaîner la raiſon & de plaire également à tous les Peuples. Ce mélange réfléchi de ſolidité, de plaiſanterie, de critique & de tolérance, de force & de grace, multiplient ſi agréablement les jouiſſances de l'eſprit qu'il ne lui reſte ſeulement pas la faculté de déſirer davantage. Quel art ne faut-il pas pour ménager aux gens inſtruits le plaiſir de retrouver leurs connoiſſances, & aux ignorans l'occaſion de s'éclairer; pour parler aux hommes d'eſprit leur langage ordinaire, & deſcendre à la lente intelligence des gens médiocres; pour faire briller ſans étalage les éclairs de l'imagination, & bientôt après y ſubſtituer le jour doux de la perſuaſion. Tant d'avantages ſe trouvent réunis dans ces Fragmens philoſophiques & littéraires qu'on a réimprimés ſans ceſſe & lus plus ſouvent encore.

Quand ils n'auroient d'autre mérite

que de montrer l'uſage qu'on doit faire de la Science, ils immortaliſeroient leur Auteur. Il ſemble qu'il écrivoit au milieu de l'Hiſtoire, de la Raiſon, de la Critique, & que chacune lui fourniſſoit tour à tour un trait agréable.

LES FACÉTIES PARISIENNES.

M. *DE VOLTAIRE* accorda à la vengeance un Recueil entier de plaiſanteries ameres, dures même. Les vindicatifs ont inventé une foule de raiſons ſpécieuſes pour juſtifier les effets de leurs reſſentimens. Qui ne ſait point haïr ne ſait point aimer, diſent-ils, & qui pardonne ſi aiſément les injures eſt incapable de rendre ſervice. Telle eſt la Logique des méchans & des ingrats. M. *de Voltaire* ne fut ni l'un ni l'autre; mais il étoit malin, ſenſible, emporté, & l'extrême facilité qu'il trouvoit en lui pour punir ſes ennemis lui faiſoit produire des morceaux piquans dont il n'avoit pas le courage de faire le ſacrifice. *Le pauvre Diable*, *le Ruſſe à Paris*, *la Vanité* (morceaux qui ſont partie de ce Recueil) ſont

pleins de ſel & également propres à déſeſpérer l'amour-propre des victimes, & à flatter celui du Sacrificateur.

Il nous ſemble que le plaiſir de la vengeance eſt bien mélangé. Aux chagrins que vous a cauſé votre ennemi vous joignez le remords ſecret, inſéparable de l'action de nuire, & la déſapprobation de ceux auxquels vous déplaiſez, qui dans ce moment adoptent ſans aucun examen le parti de votre adverſaire.

Vous perdez la ſupériorité que la vertu a ſur les foibleſſes.

La vengeance a tout-à-fait tort quand elle eſt aveugle au point d'être injuſte, & elle l'eſt lorſqu'elle confond le ſavant pere *Berthier* avec des Ecrivains médiocres qui n'étant & ne pouvant être rien par eux-mêmes ſe retranchent dans la bonté de la cauſe qu'ils défendent.

A ces petits défauts près, il faut avouer que jamais le Satyre n'a pris une forme plus gaie, plus ingénieuse.

J'ai voulu voir Paris : les faſtes de l'Hiſtoire
Célebrent ſes plaiſirs & conſacrent ſa gloire.
Tout mon cœur treſſailloit à ces récits pompeux,
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaiſirs! quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embelliſſoient encor de l'éclat de vos fêtes!
L'Etranger admiroit dans votre auguſte Cour
Cent filles de Héros conduites par l'amour;
Ces belles Mont-Bazons, ces Chatillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Nemours ſi touchantes,
Danſant avec LOUIS ſous des berceaux de fleurs,
Et du Rhin ſubjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du Louvre auguſte élevant la merveille;
Le grand CONTI pleurant aux vers du grand CORNEILLE;
Tandis que plus aimable, & plus maître des cœurs,
RACINE, d'Henriette exprimant les douleurs,
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignoit le ſacrifice;
Cependant un Colbert, en vos heureux remparts,
Ranimoit l'induſtrie & raſſembloit les Arts:
Tous ces Arts en triomphe amenoient l'abondance.
Sur cent Châteaux ailés les pavillons de France,
Bravant ce Peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayoient la Tamiſe & les ports du Texel.

Sans doute les beaux fruits de ces âges illuſtres,
Accrus par la culture & mûris par vingt luſtres,

Sous vos ſavantes mains ont un nouvel éclat ;
Le tems doit augmenter la ſplendeur de l'Etat ;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immenſe.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins l'opulence.
Nous nous ſommes défaits d'un luxe dangereux ;
Les eſprits ſont changés, & les tems ſont fâcheux.

Et que vous reſte-t-il de vos magnificences ?

Mais nous avons ſouvent de belles remontrances,
Et le nom d'Yſabeau (1) ſur un papier timbré,
Eſt dans tous nos périls un ſecours aſſuré.

C'eſt beaucoup ; mais enfin quand la riche Angleterre
Epuiſe ſes tréſors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Yſabeau ne vous ſuffiront pas ;
Il faut des matelots, des vaiſſeaux, des ſoldats...

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

Quoi donc ?

Janſénius, la bulle, ſes myſteres ;
De deux ſages partis les cris & les efforts,
Et des billets ſacrés, payables chez les morts,
Et des convulſions & des réquiſitoires,
Rempliront de nos tems les brillantes Hiſtoires, &c. &c.

(1) Greffier du Parlement de Paris.

Peut-être faloit-il ſe contenter de ces leçons générales. *Horace*, *Regnier*, *Boileau*, avoient donné l'exemple des perſonnalités. Quelle gloire il y auroit eu d'égaler leurs beautés, ſans imiter leurs défauts ! Mais on croyoit néceſſaire d'impoſer ſilence à une foule de petits ennemis, incommodes ſinon dangereux. L'Auteur de l'*Année Littéraire* avoit dit long-tems auparavant : » Je me repréſente M. *de Voltaire* » comme un Aſtre impérieux, qui voit » tourner autour de lui toutes les peti- » tes Planetes de la Sphere littéraire. » Mais de même que le Soleil attire » toutes les vapeurs de notre globe, » M. *de Voltaire* pompe, ſi je puis » m'exprimer ainſi, tous les plats élo- » ges qu'on lui adreſſe, il en forme des » nuées qu'il fait retomber en orages » & en tempêtes ſur ceux qui quelque-

» fois interrompent ce concert de louan-
» ges ».

Quoi qu'en puiſſent dire les Partiſans de la Satyre, elle eſt une tache dans la Littérature. La ſobriété dans les éloges ou le ſilence, avertiroient ſuffiſamment la médiocrité, & même encore pourquoi la déſoler ? Où eſt l'inconvénient de laiſſer un Auteur ſans génie faire paiſiblement des ouvrages qu'on ne lira jamais ? Peut-être la fortune l'a-t-elle oublié au fonds d'une campagne ſolitaire ? Peut-être eſt-il en proie aux ennuis domeſtiques, ou aux orages des unions mal aſſorties ? Peut-être expie-t-il dans quelque lieu ignoré les folles diſſipations d'un pere ? Quelques compoſitions littéraires le diſputent avec ſuccès au cruel reſſouvenir des malheurs paſſés ; ſa Muſe lui ſemble une compagne fidele & chérie qui répare les torts & les injures du ſort ;

pourquoi allez-vous la déshonorer ou la livrer au mépris, qui ſuit le ridicule? Pourquoi détruiſez-vous une illuſion ſi chere?

TRAITÉ
SUR LA TOLÉRANCE.

CE Traité eſt un des Ouvrages où M. *de Voltaire* a mis le plus de vraie Philoſophie. C'eſt le Corollaire de tout ce qu'il a écrit durant ſa vie. Son but a été de rappeller la paix fugitive & de la fixer parmi les hommes, que de vaines querelles ont trop long-tems occupés. On a fait quelques obſervations ſur cet ouvrage, j'en rapporterai les moins connues. Il dit: » Le tems, la » raiſon qui fait tant de progrès, les » bons livres, la douceur de la ſociété, » n'ont-ils point pénétré chez ceux qui » conduiſent l'eſprit de ces peuples? » Et ne nous appercevons-nous pas que » preſque toute l'Europe a changé de » face depuis environ cinquante an- » nées. »

Les progrès de la raiſon ſont plus lents que la plupart des Philoſophes ne l'imaginent, les inſtitutions de la ſociété laiſſent ſi peu de momens à l'homme pour s'inſtruire, que la plupart meurent ſans jamais avoir rien ſu. L'entendement humain eſt en général très-borné. Il faut des années pour lui inculquer les notions les plus ſimples, & des ſiecles pour lui faire adopter les découvertes utiles.

» Le Peuple Egyptien, toujours tur-
» bulent, ſéditieux & lâche.... Peu-
» ple en tout tems mépriſable, quoi
» qu'en diſent les Admirateurs des py-
» ramides. ».

Un Peuple eſt-il mépriſable, lorſque ſes Ecoles forment les Savans de toutes les Nations voiſines. Le célebre M. de *Paw* nous apprend que » l'an-
» cienne Egypte comptoit quatre *Cho-*
» *niathim* ou quatre Colléges célebres

» celui de *Thebes*, où *Pythagore* avoit » étudié; celui de *Memphis*, où l'on » ſuppoſe qu'avoient été inſtruits *Or-* » *phée*, *Thalès* & *Démocrite*; celui » d'*Héliopolis*, où avoient ſéjourné *Pla-* » *ton* & *Eudoxe*; enfin, celui de *Saïs* » où ſe rendit le Légiſlateur *Solon*, qui » comptoit probablement pouvoir y dé- » couvrir des mémoires particuliers tou- » chant la Ville d'*Athenes* ».

Un Peuple n'eſt pas mépriſable lorſqu'il poſſede les Arts, même ceux qui n'appartiennent qu'au luxe. Or deux mille ans avant notre ere, les Egyptiens gravoient déja ſur toutes les eſpeces de pierres fines. Le même Savant que nous avons déja cité, nous épargne la peine de rien ajouter à ces réflexions.

Il eſt auſſi très-vraiſemblable que lorſque M. *de Voltaire* dit, » qu'aucun » Peuple ancien n'a jamais connu l'in- tolérance & le fanatiſme; que *So-*

» *crate* avoit été condamné par une » faction, &c ». Il a oublié ce qui eſt arrivé à *Anaxagore*, à *Diagoras*, & à quelques autres qui avoient oſé nier l'exiſtence des Dieux.

De tous ſes ouvrages, il n'en eſt point qu'il ait travaillé avec autant de ſoin. La tolérance étoit ſa déviſe, tous ſes écrits la reſpirent, les feuilles ſans prétention qu'on abandonne à l'amitié, parlent toujours le même langage.

On doute beaucoup que les Lettres de *Ganganelli* ſoient de lui. Le monde eſt plein de Sorciers qui font parler les gens après leur mort. Il y a d'autres gens qui s'érigent en Propheres. On nous avoit aſſuré que de très-ſages Miniſtres d'Etat s'occupoient de rétablir une ancienne loi de nature, qui veut qu'un enfant appartienne à ſon pere & à ſa mere; ſoit que le mariage ſoit une choſe incompréhenſible nommée *Sa-*

rement, ſoit qu'on ne le regarde que comme une affaire humaine ; mais tout cela eſt renvoyé bien loin, & en attendant bien des gens de votre communion & de celle de mon Curé, ſe marient comme ils peuvent. La ſociété n'en eſt point troublée. C'eſt aujourd'hui le jour de Pâques. Les uns chantent chez moi, *ô Filii*, *ô Filiæ*. Les autres ne chantent point, & chacun eſt content ſans ſavoir un mot de ce dont il s'agit. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut vivre en paix, & que je ſuis rempli d'eſtime pour vous.

8 Avril 1776.

RÉFLEXIONS D'UN SUISSE,

Sur les motifs de la guerre préſente.

Ecrites en 1757.

ELLES furent généralement attribuées à M. *de Voltaire.* Les recherches que nous avons faites, n'ont pas dementi l'opinion publique. Soit que le reſſentiment l'égarât, ſoit qu'il n'appartienne qu'à un très-petit nombre d'hommes de parler avec utilité ſur les matieres politiques, la plupart de ces réflexions manquent de juſteſſe. Voici le début de ce Pamphlet :

» Du fond de ma retraite, je vois » l'Europe en combuſtion ; Chrétien » & Philoſophe, j'abhorre le plaiſir » cruel, que trouvoit *Lucrece* à con- » templer de loin les fureurs de la mer » & les ravages de la foudre ; je pour-

» rois, dans la même ſécurité, regarder
» mes freres s'égorger & ſe détruire;
» le pays que j'habite, n'eſt point un
» objet de cupidité; & ma chaumiere
» n'excitera jamais la convoitiſe du vo-
» leur le plus affamé; mais avec un
» cœur ſenſible, pénétré des principes
» du Chriſtianiſme, & inſtruit des
» droits de l'humanité, comment pour-
» rois-je ne pas déplorer le ſort malheu-
» reux de tant de millions d'hommes,
» qu'un ſeul Prince ſacrifie à ſon am-
» bition.

» Je ſais que notre ſiecle joint à la
» dépravation des mœurs, un mépris
» ſouverain pour tout ce qui rappelle
» les devoirs de l'homme, du chré-
» tien & du citoyen; l'eſprit d'indé-
» pendance ne s'eſt établi que par le
» ridicule qu'il a ſu jeter ſur ces hom-
» mes droits & juſtes qui oſent encore
» reſpecter la Religion; mais ſi elle

» m'enſeigne à déteſter l'injuſtice, elle » me donne le courage d'affronter ce » ridicule, qui fait autant d'Athées, » que la débauche.

» J'oſe donc profeſſer publiquement » des ſentimens qui déshonoreroient un » Mécréant à la mode ; je n'écris point » pour plaire, ma plume au contraire » ſera trempée dans les larmes, que » m'arrache le triſte ſujet qui excite » mes réflexions.

» La candeur qui regnera dans l'ex- » poſé des faits ſur leſquels je dois éta- » blir mes concluſions, ne ſera certai- » nement pas du goût de tout le monde, » mais qu'on ſe ſouvienne qu'une vé- » rité, pour être déſagréable, n'en eſt » pas moins une vérité ; l'intérêt du » genre humain, dont je défends la » cauſe, n'admet point des adouciſſe- » mens, qui pourroient altérer & ſes » droits & ſes défenſes ; on l'attaque

» ſans ménagement, je le defends de » même.

» Le Prince qui allume le flambeau » de la guerre, ſe porte pour protecteur » de ma communion ; il ſe donne éga- » lement pour défenſeur des libertés » germaniques ; le Catholiciſme eſt au » nombre de ces libertés tout comme » le Proteſtantiſme, & s'il eſt vrai que » notre cauſe eſt aujourd'hui en dan- » ger, &c.

» *Guſtave Adolphe* n'entreprit de » nous ſoutenir, que lorſque nous étions » actuellement attaqués, notre Protec- » teur moderne, dans l'impatience de » nous faire éprouver toute la force de » ſa protection, ſuppoſe que nous ſe- » rons attaqués, le deſire, & fait tout » ce qu'il peut pour nous attirer ce » malheur. C'eſt le cas du Médecin, » qui ſouhaite la fievre à un homme » bien portant, pour avoir le plaiſir de » le guérir.

» Je tremble que mes freres ne don-
» nent dans ce piége ; je m'en inquié-
» terois moins, ſi je les voyois dans une
» aſſiette tranquille, & diſpoſés à exa-
» miner de ſang-froid les motifs de la
» guerre, qui fait le ſujet de leurs
» alarmes ; mais je dois avouer, à notre
» honte, que la Religion eſt devenue
» entre nos mains un intérêt de parti ;
» que l'intolérance, que nous repro-
» chions aux Catholiques, paſſe au-
» jourd'hui parmi nous pour une vertu
» cardinale, & que peu s'en faut que
» nous ne nous laiſſions aller à ce fana-
» tiſme ſanguinaire, qui fera déteſter à
» jamais la journée de *Saint Barthelemi.*

» Que je ſerois heureux, ſi je pou-
» vois calmer cette agitation inſenſée ;
» & diſſiper ce preſtige, ouvrage de la
» politique qui ne cherche qu'à multi-
» plier les bras qu'elle deſtine au ſer-
» vice de l'ambition ».

Le réſultat de ces réflexions, eſt qu'un Gouvernement militaire n'eſt pas ſans de grands inconvéniens. L'examen de cette queſtion ſeroit le ſujet d'un livre entier. Ce qu'on apperçoit au premier coup-d'œil, c'eſt que l'obéiſſance étant la premiere qualité d'un Soldat, l'art de maintenir la ſubordination, doit être le premier talent de celui qui commande. Il eſt prouvé aux yeux de bien des gens que l'extrême douceur fait plus de malheureux que l'extrême ſévérité, & que l'eſpoir de l'impunité occaſionne tant de crimes, que la clémence eſt forcée de ſe taire pour laiſſer agir la juſtice. » Je lis, je vois, dit le Suiſſe, » j'écoute, je penſe, je réfléchis ; je » combine, je juge, je blâme ou je » loue, j'adopte ou je rejete, je ſuis » homme enfin, & je tâche de me ſer- » vir de ma raiſon ; l'état oppoſé eſt ce- » lui de la brute ». Toutes ces opérations

tions ſont excellentes & très-permiſes, dès qu'il ne s'agit pas d'adminiſtration & de politique. En général, il eſt inutile de *lire*, parce que les titres qu'on peut examiner ſont rarement ceux qui ſervent à décider la queſtion. On ne *voit* rien, parce qu'il faut regarder par les yeux d'autrui. C'eſt à-peu-près perdre ſon tems que d'*écouter*, puiſque ſur les matieres du Gouvernement, les gens inſtruits ſe taiſent, & les imprudens ſeuls ſe haſardent. On *penſe*, mais l'on n'a que des idées vagues, puiſque les principes ne ſont pas connus. On *réfléchit* ſur ce que l'on ſuppoſe, & non ſur ce qui exiſte. On *combine* d'après des conjectures, des vraiſemblances; delà les faux calculs, & les erreurs du jugement. On *juge*, mais ſur les apparences, & ſans pouvoir juſtifier à ſes yeux ſes propres déciſions. On

blâme ou on *loue* ce qu'on ne connoît pas, & l'on ſe croit une opinion, tandis qu'on eſt ſeulement l'écho de cette voix menſongere, qui prétend toujours être l'interprete du public. On *adopte*, ou on *rejete* par haſard, & c'eſt d'après les événemens qu'on demeure fidele à ſes principes, ou qu'on s'en éloigne par une voie détournée.

D'après ces obſervations, on conclura peut-être, que le Suiſſe pouvoit s'épargner la peine de réfléchir ſur les motifs de la guerre de 1757; & que ceux qui ſeroient tentés de faire comme lui, n'ont à imiter que ſon ſtyle. *Je ſuis homme enfin*, ajoute-t-on, & c'eſt pour cela que vous êtes borné dans vos vues, jouet de vos paſſions, & la dupe éternelle de votre eſprit. En vain implorez-vous le ſecours incertain de votre *raiſon*, elle ne peut s'exercer que

ſur les objets parvenus à ſa connoiſſance. Timide & ſage, elle n'oſe ſe haſarder, craignant d'être forcée à des déſaveux toujours humilians.

QUESTIONS
SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

LA mémoire de M. *de Voltaire* étoit un vaſte réſervoir qui renfermoit les fruits précieux de ſoixante ans de lectures. Il dépoſa ſes études nombreuſes & variées dans ces *Queſtions Encyclopédiques*. Elles apprennent l'uſage que l'on doit faire de la Science, & combien quiconque veut inſtruire, doit être économe des citations, d'argumens, de preuves; avec quel art il faut, par un heureux mélange, employer tous les genres, appuyer les raiſonnemens par des faits, & placer des réflexions agréables à côté des conſeils prudens. Il y a deux ſecrets de fixer long-tems l'attention des Lecteurs, la chaleur de l'imagination, ou une grande

variété. La premiere n'eſt pas l'état naturel de l'homme, & ſe ſoutient ordinairement aux dépens de la juſteſſe & de la vérité ; l'autre eſt plus conforme à la trempe de l'eſprit humain, qui eſt un véritable *Protée* difficile à fixer.

Quo teneam vultus mutantem Protea nodo. HORAT.

On a reproché ſouvent à M. *de Voltaire*, & ſur-tout à l'occaſion de cet ouvrage, d'avoir fait un grand uſage de l'eſprit d'autrui. Le miel des abeilles eſt-il moins précieux parce qu'elles ont pris la matiere premiere ſur différentes fleurs ?

Mais il ne doit qu'à lui l'art (cent fois plus rare que le don de l'eſprit) de ne dire que ce qu'il faut. On vante à tout propos l'imagination, l'éloquence. Au milieu de l'abondance dont nous jouiſſons, la préciſion n'eſt pas moins à déſirer. De quel prix ſeroit

un livre dans lequel il n'y auroit rien de trop ! Peut-être une auſſi grande perfection eſt-elle chimérique? Peu d'ouvrages en approchent autant que celui-ci. L'Auteur s'eſt pillé lui-même, dit-on, d'accord & il l'a fait avec deſſein. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner s'il a eu tort ou raiſon. Mais oublions pour un moment ſes autres Ecrits ; ſuppoſons qu'il n'a laiſſé au monde ſavant que cette collection inſtructive, agréable, que lui reprocherions-nous ? Nous ne parlons pas des opinions. Elles ſont ſuſceptibles d'examen, comme tout ce qui ſort de la main des hommes. Nous nous bornons pour ce moment au mérite littéraire.

Le Dictionnaire Philoſophique portatif a été fondu dans les *Queſtions Encyclopédiques.* Le charme du ſtyle & la profuſion d'eſprit répandu dans cet ouvrage, n'ont pu en impoſer à la

Critique qui s'eſt élevée avec force contre quelques imprudentes aſſertions échappées à l'Auteur. Elle l'a accuſé d'avoir jeté des doutes ſur l'exiſtence de l'ame, ſans apporter d'autres preuves que l'imperfection de nos connoiſſances ſur ſa nature... D'avoir avancé, que preſque tous les Beaux-Eſprits Romains étoient Athées... de n'avoir pas rendu aſſez de juſtice à la pureté de la morale du nouveau Teſtament... ou de ne pas compter au rang des vices la haine, l'envie, la vengeance, l'orgueil, le libertinage, l'avarice & le menſonge... De s'être permis des plaiſanteries ameres ſur le meilleur des mondes poſſibles.

Si M. *de Voltaire* a haſardé de ſemblables principes, ſans doute il faut le plaindre, & non l'excuſer. Quant au dernier article, convenons auſſi qu'un Philoſophe n'eſt pas tout-à-fait blâma-

ble, quand il contemple avec reſpect la formation de ce triſte univers. Quel effrayant ſpectacle préſente l'aſyle des hommes ! Que de maux réunis ſur ce globe ! Ici des volcans furieux embraſent la ſurface, ſoulevent & engloutiſſent les villes, lancent dans les airs des maſſes enflammées, vont au loin porter la déſolation & la mort. Là des inondations furieuſes dévaſtent les campagnes, enſéveliſſent dans des torrens les animaux & leurs conducteurs effrayés. Les moiſſons détruites, les arbres déracinés, les maiſons raſées, mêlées & confondues avec les eaux, vont ſe perdre dans le vaſte ſein des mers. Ailleurs un air empoiſonné porte la mort dans des contrées entieres. La peſte de ſon ſouffle infect flétrit les chairs, allume les douleurs & iſole un pays. Plus loin la grêle à coups redoublés détruit l'eſpérance du Laboureur ;

la ſéchereſſe arrête les ſucs nourriciers qui achevoient la moiſſon, & toutes deux préparent la famine qui vient à pas lents déſoler les campagnes, & dépeupler les hameaux. Tantôt les vents déchaînés apportent les tempêtes & les débris des vaiſſeaux jetés ſur les rivages; annoncent leurs funeſtes ſuites. Tantôt le démon de la guerre s'emparant des eſprits, raſſemble les Peuples ſous des drapeaux enſanglantés, & leur ſoufflant ſa rage, dans un inſtant les champs ſont couverts de cadavres, les fleuves teints de ſang, les villes embraſées. Joignez à ces grandes cauſes de deſtruction; le nombre infini de maladies de toute eſpece, de chagrins néceſſaires, les maux de l'eſclavage, les fureurs de la ſuperſtition, la ſueur du travail, la tyrannie des loix, la vexation de la finance; & expliquez-nous comment l'on peut deſirer de paſſer de longues années ſur un Globe ainſi formé.

Un Profeſſeur, appellé M. *le Bon*; enchérit encore ſur cette cenſure & défia l'Auteur du *Dictionnaire*, de prouver l'exiſtence des quinze Evêques qu'il ſuppoſe circoncis & non baptiſés à *Jéruſalem*; il aſſure enſuite que les Payens étoient idolâtres, que les miracles ont été compris dans le plan univerſel du monde; que *Moïſe* étoit un grand Légiſlateur; que les Juifs n'étoient point Antropophages (ſur cet article il a grande raiſon) & qu'ils ont droit aux égards & à la bienveillance de toutes les Nations.

D'autres Critiques ont prétendu que l'antipathie de M. *de Voltaire* contre la Nation Juive avoit pour cauſe & pour époque la déſagréable aventure de *Berlin*, rapportée dans le premier volume de cette Hiſtoire. Il s'en eſt toujours moqué; pluſieurs années avant ſon ſéjour à *Potſdam*, il écrivoit à M. *Pallu*, Intendant de *Lyon*.

» Béni ſoit, Monſieur, l'ancien Teſ-
» tament qui me fournit une occaſion
» de vous dire que de tous ceux qui ado-
» rent le nouveau, il n'y a perſonne
» qui vous ſoit plus attaché que moi.
» Un deſcendant de *Jacob*, honnête
» Fripier comme tous ces Meſſieurs,
» & attendant le *Meſſie* trés-fermement,
» attend auſſi votre protection dont il a
» plus de beſoin ; les gens du premier
» métier de *Saint Mathieu*, qui fouil-
» lent les Juifs & les Chrétiens aux por-
» tes de votre Ville, ont ſaiſi, je ne ſais
» quoi, dans la culotte d'un Page Iſ-
» raélite, appartenant au Circoncis qui
» aura l'honneur de vous préſenter ce
» billet en toute humilité. Permettez-
» moi de joindre à tout haſard mes
» *Amen* aux ſiens. Je n'ai fait que vous
» entrevoir à *Paris*, comme *Moïſe* vit
» Dieu. Il me ſeroit bien doux de vous

» voir face-à-face, ſi le mot de face eſt » fait pour moi (1) ».

Des hommes eſtimables qui ont fait de l'art de réfuter une eſpece de profeſſion, attaquerent ce *Dictionnaire* avec tant de chaleur, que ſon Auteur prit le parti de le dénaturer.

ANTIQUITÉ.

» Nous avons nos Arts, l'Antiquité » eut les ſiens ». Sans doute, mais que vingt ſiecles ont mis de diſtance entre elle & nous! & que le monde actuel eſt ſupérieur à celui qui exiſtoit alors, que cette Grece ſi vantée étoit loin du moment où nous exiſtons? Une Religion groſſiere & pleine de contradictions, un Gouvernement imparfait & mêlé d'uſages barbares, une ſociété

(1) Cette Lettre eſt datée du 20 Février. *Paris*, 1744.

parjure & qui avoit tout à ſouhaiter ; la phyſique ignorée, le commerce languiſſant, l'architecture négligée, la navigation timide & n'oſant entreprendre de longs voyages : voilà ce que nous offrent les annales de ces tems. Voyez de nos jours la communication entre nos deux hémiſpheres, l'équilibre des Puiſſances, l'abondance de tout. De quoi n'a pas triomphé l'humaine induſtrie ? L'Europe eſt un vaſte jardin, dont les mers ſont les pieces d'eau & les fleuves les canaux d'arroſage. La terre eſt couverte de fruits, & le génie de l'homme a aſſujetti tous les Etres de la nature. Il a fait des uns des eſclaves utiles, & les autres métamorphoſés en mille manieres ſervent à ſa ſubſiſtance.

ANGE.

M. *de Voltaire* regarde toujours les Anges dans cet article, comme des ſubſ-

tances ſpirituelles, formant une eſpece plus parfaite que la nôtre. Il ſembleroit plutôt que le mot *Ange*, *Envoyé*, ſignifie toutes ſortes de puiſſances ou d'inſtrumens, dont l'Etre ſuprême a fait uſage pour ſe faire entendre aux hommes. Ainſi, dans les ſaintes Ecritures, les Elémens, les Tempêtes, le Feu, ſont appellés les *Anges* du Seigneur, Miniſtres de ſes volontés. Une voix, une viſion, un ſonge eſt un *Ange* de Dieu. On pourroit dire dans ce ſens que toutes les Religions ont reconnu des *Anges*, & l'Encyclopédie auroit raiſon.

ALEXANDRIE.

Nous avons vu avec peine que M. *de Voltaire* a adopté le ſentiment de *Seneque* ſur les quatre cent mille volumes qu'il plaça dans la bibliotheque d'*Alexandrie*. Quels ſont les Auteurs de cette immenſe collection? Ne dites pas

que leurs noms ont péri avec leurs ouvrages dans les flammes. Nous les retrouverions dans ce que nous ont laiſſé les Grecs. Nous ſaurions quelles contrées du monde ont favoriſé les Sciences au point de les avoir enrichies d'un plus grand nombre de livres, que l'Imprimerie dans trois ſiecles, n'en a pu fournir à l'Europe entiere.

Il eſt à préſumer que les figures hiéroglyphiques occupoient beaucoup d'eſpace. Quelques Savans ont même réduit ce grand nombre de livres à autant de verſets. Comment comprendre autrement ce qu'on lit dans l'Hiſtoire ; que les ouvrages de *Zoroaſtre* rempliſſoient douze cent ſoixante peaux de bœuf (1), & que *Mercure Triſmégiſte* avoit compoſé ſix mille cinq cent vingt-

(1) Voyez *Bayle*, Nouv. de la Répub. des Lettres, Juin, p. 384 de l'an 1684.

cinq livres? *Diogenes* de *Laerce* assure qu'*Aristote* a fait quatre cent cinquante-deux mille soixante Vers. Ou ce sont des exagérations absurdes, ou les Anciens entendoient par livres autre chose que ce que nous comprenons. Quel que soit notre respect pour l'antiquité, nous ne lui envions pas cette monstrueuse fécondité.

ARGENT.

On pourroit hasarder quelques observations sur cet article. Peut-être que la chose la moins nécessaire dans un grand Royaume, c'est une grande quantité d'Argent en circulation, & que la plus importante est le crédit public. Les plus grands Calculateurs de l'Europe, les Anglois, sans doute, ont donné sur cet objet des résultats curieux, entr'autres M. le Chevalier *Guillaume Petty*, & M. *Davenant*. Je ne sais si M. *de Voltaire* plaisantoit ou s'il parloit sérieusement

ment lorſqu'il a dit : « En général, l'art » du Gouvernement conſiſte à prendre » le plus d'argent qu'on peut à une » grande partie des Citoyens, pour le » donner à une autre partie ». Dans le ſecond cas, je lui obſerverai que le Gouvernement ne gagne rien à prendre le plus d'argent qu'il peut ; car s'il va au de-là de ce que peut fournir le Contribuable, il finit toujours par en être la victime. Le ſeul intérêt du Gouvernement eſt qu'il y ait une activité non-interrompue dans l'induſtrie, dans la culture, & dans le commerce ; or les impôts trop conſidérables, ſuſpendent ou ralentiſſent néceſſairement cette activité, & bleſſent ſon ſeul *intérêt*. Si par haſard M. *de Voltaire* vouloit dire que l'art du Gouvernement conſiſte à établir l'égalité, en prenant aux uns pour donner aux autres ; il auroit tort encore, car cette égalité détruiroit

bientôt l'activité qui naît des beſoins réciproques.

ADISSON.

Les François ont commencé à reprocher à M. *de Voltaire* d'être aveugle Partiſan de toutes les productions littéraires qui croiſſent ſur les bords de la *Tamiſe*. Les Anglois ont fini par écrire contre lui, & à propos de *Shakeſpear*, ont attaqué pluſieurs de ſes opinions. Il a dit en parlant du *Caton* de M. *Adiſſon*. Il n'y a point de Théatre en Europe où la Scene de *Juba* & de *Syphax* ne fût applaudie comme un chef-d'œuvre. Selon l'Auteur de l'Eſſai ſur les Ecrits & le Génie de M. *Pope*; *les caracteres de cette Piece ne ſont point naturels, les amours de Juba ſont des Épiſodes inſipides, & les expreſſions ſouvent forcées.* M. *de Voltaire* a dit de *Pope* tout ce qu'on peut dire d'un

génie que la nature a fait Poëte. Peut-être a-t-il exagéré le mérite de quelques Philoſophes Anglois, ainſi je crois que la République pouvoit ſe paſſer des obſervations de M. *Baretti* & de quelques autres de ſes compatriotes.

AUTEUR.

» Nous croyons, dit M. *de Voltaire*, » que l'Auteur d'un bon ouvrage, doit » ſe garder de trois choſes, du Titre, » de l'Epître dédicatoire & de la Pré- » face ». Nous connoiſſons un Auteur d'excellens ouvrages qui a donné les Titres les plus bouffons, qui a fait quatorze Epîtres dédicatoires, & onze Préfaces. *Tu es ille vir.*

ECONOMIE.

» Vivez dans votre terre, vous » n'achetez preſque rien ; le ſol vous » produit tout ; vous pouvez nourrir » ſoixante perſonnes, ſans preſque vous

» en appercevoir ». Il calculoit ainſi ; parce que jamais il ne comptoit les avances. Trente vaches lui fourniſſoient le lait, le beurre, des fromages, des veaux. Mais il oublioit le fourage d'hiver, les gages des Domeſtiques, l'entretien des bâtimens, l'intérêt du Capital employé à les acheter, ainſi que les beſtiaux ; d'après cette maniere de compter, il vous aſſuroit gravement que *Ferney* valoit trente mille livres de rente.

ESPRIT.

Il ſuffit de lire cet article pour juger combien M. *de Voltaire* étoit excellent Critique. Il en eut toutes les qualités ; perſpicacité pour découvrir les défauts, juſteſſe pour les apprécier, l'art de les faire ſentir, le ſoin équitable de rapprocher les beautés qui les font pardonner, les égards

dûs aux Ecrivains célebres ; il n'abuſa point de la néceſſité de relever les erreurs, il varie ſes obſervations ; ſes citations ſont courtes, rares, & bien choiſies ; & s'il ne dit pas toujours tout ce qu'on pourroit dire, au moins ne dit-il rien d'inutile.

» *Manes*, *umbræ*, *ſimulachra*, ſont » les expreſſions de *Ciceron* & de *Vir-* » *gile*. Les Allemands diſent *Geiſt*, les » Anglois *Ghoſt*, les Eſpagnols *Duende*, » *Traſgo* ; les Italiens ſemblent n'avoir » point de terme qui ſignifie *Revenant*. » Les François ſeuls ſe ſont ſervis du » mot *Eſprit*. Le mot propre pour tou- » tes les Nations doit être *Fantôme*, » *Imagination*, *Rêverie*, *Sottiſe*, *Fri-* » *ponerie* ». Il eſt vrai que dans tous les tems on a cru à l'exiſtence d'Etres ſpirituels qui étoient au-deſſus des hommes ; mais on n'a point cru dans tous les tems qu'il étoit poſſible de faire re-

venir les morts. Au contraire on trouve à tout inſtant *que l'avare Acheron ne lâche point ſa proie.* Le deſir de connoître ce que l'on fait après la mort s'eſt réveillé, lorſqu'une Religion ſévere a annoncé une éternité de peines, & l'énorme difficulté de les éviter. Pour ſatisfaire à cette curioſité intéreſſée, on a fait un mélange de Religion, de magie, d'opérations chymiques, dont il n'eſt réſulté rien de vraiſemblable ; mais un amas de Contes qui ont fait ſuppoſer quelques fondemens à des idées auxquelles les hommes s'acharnoient. Si la portion ſpirituelle de nous-même, qui s'appelle *Ame*, & ſurvit à l'enveloppe materielle que nous nommons *Corps*, ſe rendoit à la voix de l'homme qui l'invite, il faudroit qu'il eût ſur elle trois pouvoirs. Le premier de la déplacer ; le ſecond de lui créer un corps, pour qu'elle devînt ſenſible à nos yeux,

& parlât à nos ſens ; le troiſieme de lui faire dire ce qu'il veut ſavoir. Il faut ſuppoſer que dans l'intervalle de la mort de l'homme, au moment où il reviendroit, ſon ame auroit reçu la connoiſſance de l'avenir, attribut de la Divinité. Or, quand on fait de pareilles ſuppoſitions, il faut au moins pouvoir les juſtifier par quelqu'ombre de raiſonnement.

Celui qui opere, agit par des motifs ſurnaturels, ou par des principes naturels. Dans le premier cas, par un acte ſpécial de la puiſſance divine, l'ordre des choſes eſt interverti ; c'eſt ce qu'on appelle un miracle. Sa ſeule évidence peut nous forcer à y croire. Dans le ſecond cas, il faut que la raiſon comprenne, avoue, & alors l'opération rentre dans la claſſe des Sciences, que de jour en jour on s'efforce d'épurer & & d'éclaircir.

Il n'y a que deux manieres de prouver ; ou ſubjuguer les incrédules par l'évidence des faits, ou perſuader par la force des raiſonnemens. Exiſte-t-il beaucoup de faits de ce genre ? Exiſte-t-il beaucoup d'ouvrages qui portent la conviction dans l'ame ?

EPOPÉE.

Plus d'un homme d'eſprit a jugé que cet article valoit mieux que l'*Eſſai* ſur le Poëme épique compoſé à *Londres*. Il eſt très-sûr que ſi ces deux ouvrages étoient réunis, ils feroient un enſemble excellent.

» *Homere* n'a jamais fait répandre » de pleurs. Le vrai Poëte eſt, à ce » qu'il me ſemble, celui qui remue » l'ame & qui l'attendrit ; les autres ſont » de beaux parleurs ».

Ce Jugement eſt-il bien équitable ? *Homere* n'être *qu'un beau Parleur !* Son

Poëme avoit formé cependant preſque toute la Religion des Grecs ; il avoit lié les grandes idées de morale à des actions intéreſſantes, ces nobles ſentimens de bravoure & de patriotiſme ſont répandus dans ſon Poëme, avec une profuſion & une énergie bien propre à former des hommes. Tout cela ne ſera-t-il qu'un ſimple bavardage ? Eſt-il bien vrai encore qu'*Homere* n'a jamais fait répandre de larmes ? Beaucoup de perſonnes liront-elles ſans émotion le morceau ſuivant ?

ACHILLE eſt dans ſa tente, & frémit à leur vue ;
De ſentimens divers ſon ame eſt combattue :
Il les fixe en ſilence. A ſon auguſte aſpect,
Ils s'arrêtent ſaiſis de crainte & de reſpect.
» Des Dieux & des Mortels, Miniſtres vénérables,
» Approchez, leur dit-il ; vous n'êtes point coupables.
» Atride vous envoie, & je ſais ſes deſſeins...
» Patrocle, remettez Briſéis en leurs mains.
» Mais, devant tous les Dieux, devant la terre entiere,
» Devant ce Roi cruel qui rit de ma colere,
» Je vous prends à témoins ; ſi, tout prêt de périr,
» A ma valeur un jour il oſe recourir,

» Si jamais... Quelle rage à ſa perte l'entraîne!
» Dans quel aveuglement l'a fait tomber ſa haine!
» Sans ſonger au paſſé, ſans prévoir l'avenir,
» Il repouſſe le bras qui peut le ſoutenir.
Il parloit, & Patrocle amene la captive,
La jeune Briſéis, qui, tremblante & plaintive,
S'éloignant à regret & déplorant ſes maux,
Sort & marche à pas lents entre les deux Hérauts.
ACHILLE au même inſtant, dans ſa douleur profonde,
Vole vers le rivage, &, l'œil fixé ſur l'onde,
Gémit, étend les bras, jete des cris perçans,
Et pouſſe vers Thétis ces douloureux accens:
» O ma mere! eſt-ce ainſi qu'une gloire aſſurée
» De mes rapides jours doit remplir la durée?
» Sont-ce là les honneurs que les Dieux m'ont promis?
» On dépouille, on outrage, on brave votre fils, &c.

» Mais ceux-là ſeuls qui ſe ſont pénétrés d'*Homere*, ſavent combien la fougue de ce guerrier devient intéreſſante & ſublime dans ſon amitié pour *Patrocle*. Ah! que de larmes tu m'as fait verſer, brave & malheureux jeune homme, quand je t'ai vu dompter ta colere par complaiſance pour ton ami! Toi, qui avois refuſé à l'Elite des Héros Grecs, de marcher au ſe-

cours de l'Armée, tu ne peux reſiſter aux prieres de *Patrocle*, tu lui prêtes tes armes, il va combattre, ton cœur eſt dévoré d'inquiétudes pour ſes jours; on vient t'apprendre qu'il n'eſt plus! .... Tes gémiſſemens me déchirent le cœur, je ſens tous tes regrets, je partage ta fureur. Dieux! quel excès de douleur, quand tu revois cet ami, pâle, défiguré, couvert de pouſſiere & de ſang! tu l'inondes de tes larmes, & tu compares à ce moment horrible, les jours brillans où la gloire vous couronnoit tous deux. Ames de bronze, ſi ces traits ſublimes vous ont échappé, taiſez-vous ſur le caractere d'*Achille* »; vous n'êtes pas libres d'en parler, dit avec chaleur M. de *Rochefort*, dont nous avons emprunté ce morceau.

Voici encore un paſſage qui excite dans l'ame un tendre intérêt pour la fille de *Priam*.

Hélene, à ce diſcours, ſentit naître en ſon ame
Un doux reſſouvenir de ſa premiere flamme ;
Le deſir de revoir les lieux qu'elle a quittés
Jete un trouble inconnu dans ſes ſens agités.
Tremblante elle ſe leve, & les yeux pleins de larmes ;
D'un voile éblouiſſant elle couvre ſes charmes :
De deux femmes ſuivie elle vole aux remparts.
Là s'étoient aſſemblés ces illuſtres vieillards,
Qui, courbés ſous le faix des travaux & de l'âge,
N'alloient plus au combat ſignaler leur courage ;
Mais qui, près de leur Roi, par de ſages avis,
Mieux qu'en leurs jeunes ans, défendoient leurs pays.
Dans leurs doux entretiens, leur voix, toujours égale,
Reſſembloit aux accens que forme la cigale.
Lorſqu'aux longs jours d'été, cachée en un buiſſon,
Elle vient dans les champs annoncer la moiſſon.
Dès qu'HÉLENE parut aux regards de ces ſages,
Une tendre ſurpriſe enflamme leurs viſages ;
Frappés de ſes appas, ils ſe diſoient entre eux :
» Qui pourroit s'étonner que tant de Rois fameux,
» Depuis neuf ans entiers, aient combattu pour elle ?
» Sur le trône des cieux, Vénus n'eſt pas plus belle :
» Mais quel que ſoit l'amour qu'inſpirent ſes attraits,
» Puiſſe ILION enfin la perdre pour jamais,
» Puiſſe-t-elle bientôt, à ſon époux rendue,
» Conjurer l'infortune en ces lieux attendue.

» On a vanté l'imagination d'*Ho-*
» *mere*, & perſonne n'a vanté ſa ſen-
» ſibilité. Je ne parle point de celle

» qui animoit ce Poëte dans la forma-
» tion de ſes perſonnages, & qui les
» a fait agir & parler, comme agiſſent
» & parlent amis, parens, amans,
» époux. Celle-là n'annonce pas tou-
» jours le caractere de l'Auteur, &
» tient ſouvent moins à ſon cœur qu'à
» ſon imagination. Il eſt aiſé à un homme
» d'eſprit & de goût d'affecter cette
» ſenſibilité momentanée, ſans avoir
» jamais eu l'occaſion d'éprouver ce
» qu'elle peut avoir de réel. Je veux
» parler de celle que de longs mal-
» heurs ont nourrie dans une ame mé-
» lancolique & profonde. Lorſqu'*Uliſſe*,
» dans l'Iſle de *Calypſo*, deſire de re-
» voir ſa Patrie; aſſis ſur le rivage,
» il tourne ſes regards vers la plaine
» immenſe des mers, ſon cœur eſt op-
» preſſé, les larmes coulent de ſes
» yeux. L'homme qui a verſé de pareil-
» les larmes, eſt le ſeul qui puiſſe les

» imaginer; il connoît tout ce qu'une » ſituation, un point de vue, le chant » d'un oiſeau, le lever ou le coucher » du ſoleil, peut occaſionner dans une » ame vraiment tendre, qui cherche » dans tous les objets de la nature des » alimens à ſa ſenſibilité ».

Il eſt un charme que les bons Auteurs répandent ſur leurs Ecrits. Ce charme fait qu'on les dévore à la premiere lecture, & qu'on revient enſuite y chercher avec plaiſir ce que trop de précipitation a empêché de ſaiſir. Nous ne connoiſſons point dans la Langue françoiſe de termes pour définir cette qualité ; mais nous ſavons qu'elle eſt très-rare, & que la Critique a tort contre tous ceux qui la poſſedent. Eſſayons cependant de la faire connoître. S'il eſt poſſible d'y réuſſir ; ſans doute, c'eſt en parlant d'un Ecrivain dont les ouvrages en fourniſſent à chaque inſtant des exemples.

Nous ſoupçonnons que ce charme heureux eſt l'accord de la juſteſſe dans les deſſins, dans les idées, dans les portraits, dans l'expreſſion. Il ſatisfait l'eſprit que l'incorrection, le vague, l'exagéré, fatiguent ſans qu'il ſache pourquoi. Mais auſſi cette juſteſſe auroit quelque choſe de ſec, de froid, de monotone, ſi la facilité n'y joignoit ſes graces, ſa richeſſe, ſa piquante vivacité.

Pour rendre ces idées plus claires, qu'il nous ſoit permis d'adreſſer de courtes réflexions à ceux qui s'imaginent que *bien écrire*, c'eſt ſuivre fidélement les regles établies pour fixer une Langue. Le ſtyle tient bien plus à la penſée qu'à l'expreſſion. Quand on dit que le ſtyle d'un Auteur eſt découſu, cela veut dire que ſes penſées ſont ſans ordre, mais non que ſes expreſſions ſont diſcordantes. De même ſi on loue

dans un Ecrivain un ſtyle attachant ; c'eſt dire que ſes penſées plaiſent par leur fineſſe, ſont enchaînées avec art, & s'entr'aident mutuellement pour produire chez les Lecteurs ce que l'Ecrivain s'eſt propoſé. Après ce court développement, revenons à la premiere définition, & convenons que ſi le ſtyle eſt dans la penſée, la juſteſſe eſt le premier mérite du ſtyle.

Elle fut auſſi le premier talent de M. *de Voltaire*. Rarement donne-t-il dans ce qu'on appelle le ſublime, ſi voiſin ordinairement du galimathias ou du faux, que la ligne qui les ſépare, eſt preſque imperceptible. Dans ſes louanges, il a une ſage économie qui prouve au Lecteur judicieux que c'eſt un tribut qu'il a payé & non une complaiſance qu'il a eue. Dans ſes tours, c'eſt une varieté qui fournit un continuel aliment à la curioſité du Lecteur, &

& renouvelle ſans ceſſe cette douce ſatisfaction qui nait d'un eſprit inſtruit & amuſé, & d'une imagination excitée & enrichie.

HÉRODOTE & DIODORE *de Sicile.*

M. *de Voltaire* a raiſon ſans doute de décréditer à jamais les Peres de l'Hiſtoire ancienne, en rapportant quelques-unes des incroyables bévues qu'ils nous ont tranſmiſes. Mais il dit: » Nous prétendons montrer que les » Hiſtoires modernes de nos bons Au» teurs depuis *Guichardin*, ſont en gé» néral auſſi ſages, auſſi vraies que » celles de *Diodore* & d'*Hérodote* ſont » folles & fabuleuſes ». C'eſt ce qu'il ne montre point, & ce qu'il ſeroit difficile de prouver. A la vérité la plupart des Hiſtoriens ne font pas tout-à-fait autant de Contes; mais on lit encore dans le plus grand nombre des dé-

tails & des faits qui, pour être crus, exigent le ſacrifice de la raiſon. On eſt ſobre ſur les prodiges, mais non ſur le merveilleux. On ne court aucun riſque en proſcrivant tout ce qui contrarie la majeſtueuſe uniformité de la nature. Ce qui devroit nous refroidir ſur les choſes extraordinaires, c'eſt qu'elles ſont preſque toujours inutiles, tandis que le tableau fidele du paſſé eſt l'image de nos devoirs, & la regle de notre conduite. Lorſque l'on conſidere les mouvemens politiques qui agitent ce Globe, & les ſcenes ſanglantes qu'ont donné tour-à-tour les Nations différentes, on eſt ſurpris qu'il puiſſe y avoir pour les hommes une autre étude que celle qui apprend à ſe diriger dans ces dangereux événemens renouvellés ſans ceſſe, & toujours trop tôt effacés des mémoires intéreſſées à en conſerver le ſouvenir. Le Précepteur du genre

humain eſt celui qui trouve dans le paſſé l'Hiſtoire de l'avenir. Et les ſeuls Prophetes ſont ceux qui voient dans les débris des Empires renverſés, les cauſes de la prochaine décadence de ceux qui les ont remplacés.

COQUILLES.

» Si la mer a été par-tout, il y a » eu un tems où le monde n'étoit peu- » plé que de poiſſons ». Ceux qui diſent que la mer a couvert toute la terre, croient que cela s'eſt fait ſucceſſivement, & que la mer a parcouru la terre, ſi l'on peut s'exprimer ainſi. Dans cette hypotheſe, la réflexion de M. *de Voltaire* tombe tout-à-fait (1). Qu'il

(1) M. *de Voltaire* dit à l'article, *changemens arrivés dans le Globe, que la mer a dévaſté plus de quatre-vingt mille lieues quarrées, d'Orient en Occident depuis le Japon juſqu'au Mont Atlas.* Il faut entendre, par ce mot *dévaſté*, que la mer a occupé d'un côté

en coûte de voir un grand homme preſque déraiſonner, quand il veut s'eſſayer ſur des ſujets qui lui ſont étrangers. Il nie l'exiſtence des Coquilles dans le ſein des montagnes, ou ſuppoſe que des Pélerins ont pu les laiſſer dans leurs pieux voyages. Nous lui écrivions un jour qu'à une lieue de *Caſſel*, ſur la fameuſe montagne de *Weiſſenſtein*, il y a un banc de Coquillages qui a plus de deux lieues de long, qu'on y trouve des milliers de Coquilles, qui ont depuis un juſqu'à trois pouces de diametre. Nous lui ajoutions que ce qui rend cette eſpece de phénomene plus ſingulier encore, c'eſt que ces Coquilles ſont placées très-près des matieres vol-

---

ce qu'elle a laiſſé de l'autre. Si ce changement a eu lieu pour quatre-vingt mille, pourquoi pas pour huit cens mille? Lui-même explique dans un article, ce qu'il ne conçoit pas dans l'autre.

caniques. Nous ajoutions enfin que nous croyons ces Coquilles, des Coquilles terreſtres ; que nous ne le faiſions pas ſervir de preuves à ceux qui avancent que la mer a ſucceſſivement enveloppé le Globe. Il me répondit qu'il mettroit mes Coquilles avec le Turbot trouvé ſur les montagnes de la Heſſe. Il avoit alors quatre-vingt-deux ans ; je plaignis ſon erreur, je reſpectai ſon âge, & n'oſai pas lui rappeller que plaiſanter n'eſt pas répondre.

DIEU.

L'Auteur ſoutient avec raiſon dans cet article, que les anciens Peuples policés reconnoiſſoient un Dieu ſuprême ; » dans le grand nombre des témoignages qui nous reſtent de cette vérité, » je choiſirai d'abord celui de *Maxime* » de *Tyr* qui fleuriſſoit ſous les *Antonin* ». Il auroit pu, en remontant à

des époques beaucoup plus éloignées; trouver les preuves les plus évidentes de la connoiſſance d'un Dieu. On liſoit dans la haute Egypte ſur une ſtatue d'*Iſis* : *Je ſuis tout ce qui a été, ce qui eſt, & qui ſera ; nul mortel n'a encore levé le voile qui me cache.* Quand *Platon* parloit de Dieu, il ne ſe ſervoit jamais que de ces mots : *Ce qui eſt, ce qui exiſte. Ariſtote* écrivoit à *Alexandre* : » Ce que le Capitaine eſt dans le » vaiſſeau, la Loi dans la ville, le Mo» narque dans l'Etat, le Général dans » l'Armée, Dieu l'eſt dans l'Univers ». *Mercure Triſmégiſte* enſeignoit que Dieu n'a point eu de commencement, & que celui qui a tout produit, n'a pu être produit. *Pithagore* & *Zénon* ont eu les mêmes principes.

» Le titre de *Deus optimus maximus* » n'a jamais été donné par les Romains » qu'au ſeul *Jupiter* ». Cela pourroit

être diſcuté; nous ſavons bien qu'il y avoit à *Rome* trente mille Dieux, trois cents *Jupiters*; mais dans la Théologie payenne, on trouve toujours *Jupiter* confondu avec les douze grands Dieux, & ſi les Payens l'avoient regardé comme le maître univerſel, l'on n'auroit pas plaiſanté à *Rome* ſur l'impiété de *Denys* qui fit ôter une robe d'or maſſif à *Jupiter* Olympien, comme trop peſante pour l'été, & trop froide pour l'hyver, & le fit couvrir d'une robe de laine.

Si les Prêtres de Rome avoient eu la manie de nos Théologiens, nous aurions des volumes énormes ſur leur culte; mais alors on ne diſputoit pas, & le Clergé ne poſſédoit pas le quart des revenus de la République.

DICTIONNAIRE.

» Je donnois au mot *impuiſſance*,

» toutes les acceptions qu'il reçoit. Je » faiſois voir dans quelle faute eſt tombé » un Hiſtorien qui parle de l'impuiſ- » ſance du Roi *Alphonſe*, en n'exprì- » mant pas ſi c'étoit celle de réſiſter à » ſon frere, ou celle dont ſa femme » l'accuſoit ».

Et celui qui raiſonne ſi bien, dit dans le Précis du *Siecle de Louis XV*. » Des Miniſtres habiles prévirent que » ſi la Reine de Hongrie refuſoit les » offres du Roi de Pruſſe, l'Allemagne » ſeroit bientôt bouleverſée. Mais le » ſang de tant d'Empereurs qui cou- » loit dans les veines de cette Prin- » ceſſe, ne lui laiſſa pas ſeulement l'i- » dée de démembrer ſon patrimoine; » elle étoit impuiſſante & intrépide. »

LANGAGE.

» Il me ſemble que lorſqu'on a eu » dans un ſiecle un nombre ſuffiſant

» de bons Ecrivains, devenus claſſi-
» ques, il n'eſt plus guere permis d'em-
» ployer d'autres expreſſions que les
» leurs, & qu'il faut leur donner le
« même ſens, ou bien dans peu de
» tems, le ſiecle préſent n'entendroit
» plus le ſiecle paſſé ».

C'eſt ce qui eſt à craindre, quelques précautions que l'on prenne; voilà pourquoi les Auteurs qui ont fait tant de bruit dans un tems, ſont négligés, & preſque inconnus dans un autre.

Il n'y a pas cent ans que les mots *déſœuvré*, *reſpectable*, *haineux*, *impoliteſſe*, *tournures* n'étoient reçus que dans la converſation, & proſcrits par ceux qui tenoient à la pureté de la Langue. On ne diſoit point, *cela eſt fort*; *ſe donner des airs*, *un jour d'affaire*.

Si l'on joint aux mots qu'on ajoute, ceux qu'on exclut comme trop vieux, il en réſulte une double altération; alors

le ſtyle d'un ſiecle n'eſt point celui d'un autre, & les Auteurs les plus recherchés n'ont qu'un tems.

LUXE.

» On a écrit vingt volumes ſur le » luxe, & ces livres ne l'ont diminué » ni augmenté ». J'ajouterai qu'on en a écrit cent, & qu'on n'a pas encore ſeulement éclairci la queſtion. Ceux qui le protegent & ceux qui le proſcrivent, vont également au-delà du but. A s'en rapporter aux premiers, il ſemble que les Deſſinateurs de *Lyon*, les Bijoutiers & les Marchandes de Modes de *Paris*, faſſent le deſtin de l'Etat. Si l'on écoute les autres, il faudroit réaliſer les vieux & reſpectables rêves de l'âge d'or, & rappeler cette chimérique ſimplicité. Sans doute il ne faut ni l'un ni l'autre ; mais comment arrêter le torrent, quand une fois il a

pris ſon cours? Voilà ce qui eſt difficile. Dans un grand Royaume, dit-on, il faut du luxe. D'accord. Mais on oublie qu'un grand Royaume eſt compoſé de trente petits, & que ce qui convient à huit ou dix villes, en ruine cinq ou ſix cents. Les vieilles Sentences accréditées, je ne ſais pourquoi, qu'on répete ſans attention, qui s'enracinent par habitude, cauſent la plupart de nos ſottiſes.

MARIAGE.

» J'ai rencontré un raiſonneur qui » diſoit: Engagez vos ſujets à ſe marier » le plutôt qu'il ſera poſſible; qu'ils » ſoient exempts d'impôts la premiere » année, & que leur impôt ſoit réparti » ſur ceux qui au même âge ſeront dans » le célibat.

» Plus vous aurez d'hommes ma» riés, moins il y aura de crimes. Voyez » les Regiſtres de vos Greffes criminels;

» vous y trouvez cent garçons de pen-
» dus ou de roués contre un pere de
» famille.

» Le mariage rend l'homme plus ver-
» tueux & plus ſage. Le pere de famille,
» prêt de commettre un crime, eſt
» ſouvent arrêté par ſa femme, qui,
» ayant le ſang moins brûlé que lui, eſt
» plus douce, plus compatiſſante, plus
» effrayée du vol & du meurtre, plus
» craintive, plus religieuſe.

» Le pere de famille ne veut pas rou-
» gir devant ſes enfans. Il craint de leur
» laiſſer l'opprobre pour héritage.

» Mariez vos ſoldats, ils ne déſerteront
» plus. Liés à leur famille, ils le ſeront à
» leur patrie. Un Soldat célibataire n'eſt
» ſouvent qu'un vagabond, à qui il ſeroit
» égal de ſervir le Roi de *Naples* & le Roi
» de *Maroc*.

» Les Guerriers Romains étoient ma-
» riés; ils combattoient pour leurs fem-

» mes & pour leurs enfans ; & ils firent » eſclaves les femmes & les enfans des » autres Nations.

Loin de ſuivre des conſeils ſi ſages, dans la plupart des pays, on met des entraves à ces unions que les mœurs & la politique ont tant d'intérêt de multiplier. Le Clergé, les Gens de Lettres, la plupart de ceux qui ſe vouent au théatre, les ſoldats, les domeſtiques, les perſonnes abandonnées au libertinage, & tolérées par les loix, enlevent au mariage les deux tiers des hommes. Les célibataires n'ont nulle privation, ceux qui ſe marient n'obtiennent nul encouragement, pourquoi ? C'eſt que certains calculateurs font accroire que la population augmente, & cette fauſſe ſécurité endort ſur les moyens à prendre pour mettre un frein au plus grand abus, dont les mœurs publiques aient à ſe plaindre.

JÉSUITES.

» Ce n'eſt point la grace verſatile qui » les a perdus, ce n'eſt pas la banqueroute » frauduleuſe du *R. P. la Valette*. . . . » Qu'eſt-ce donc qui les a perdus ? c'eſt » l'orgueil ».

Ce défaut qui s'accroit inſenſiblement & auquel on s'accoutume de même, n'auroit pas produit un ſemblable effet. Il s'eſt trouvé un moment heureux pour leurs adverſaires, où pluſieurs circonſtances s'élevoient contre eux. On a ſû en profiter. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil ſur l'état des choſes, l'époque où ils ont été détruits. Des Religieux, Apôtres zélés des Indes de l'Eſpagne, du Portugal, dépoſitaires de la conſcience des Rois, défenſeurs ardens de la foi, chaſſés de ces Royaumes divers, erroient fugitifs dans les Etats voiſins. Leurs crimes ſoupçonnés

n'étoient pas connus. L'équité des Monarques eſpagnols & portugais les accuſoit. Leurs ſeuls partiſans réclamoient en ſecret contre le myſtérieux ſilence des Cours. *Ganganelli* devoit prononcer à jamais ſur leur deſtinée. La France déſiroit leur deſtruction avec ce ſentiment paiſible qui nous intéreſſe au bien de l'humanité. L'Autriche ſe rappelloit avec quel zele les premiers diſciples d'*Ignace* diſputerent autrefois le vaſe de la foi aux ſectateurs de *Luther*. Le Piémont, qui les reçut ſans empreſſement, les avoit conſervés ſans enthouſiaſme & les vit partir ſans regret. En Pologne leur cataſtrophe ſe perdit dans l'amas des fléaux qui déſoloient; hélas! ce malheureux Royaume. L'Italie cherchoit à s'en délivrer comme d'un mal qui inquiéte plus qu'il ne tourmente. *Le ſage Ganganelli* vit encore que cette fermentation ſerviroit peut-être

d'inſtrument pour briſer une dépendance qui commençoit à fatiguer les Rois. Il rendit juſtice à une Société ſavante dont les mœurs étoient pures, les motifs pieux, les occupations utiles, les réglemens ſages, les dogmes ſéveres, les principes indulgens, & il les réforma, parce que leurs talens les jetoient dans l'orage des Cours, parce que leurs amis les défendoient juſqu'à l'enthouſiaſme, parce que leur zele reſſembloit à de l'ambition. La néceſſité de prévenir les troubles & les déſunions, lui conſeilla le ſacrifice d'un corps utile, mais non eſſentiel à l'Egliſe.

GOUT.

M. *de Voltaire* rapporte dans cet article pluſieurs exemples du bon & du mauvais Goût. Il le définit enſuite: *Le ſentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, & d'un défaut parmi des beautés.*

beautés. Tel eſt le Goût des connoiſſeurs, mais non de ceux qui écrivent.

Un homme de beaucoup d'eſprit a attaqué notre définition. Le Goût n'eſt ſelon nous (1) que *la connoiſſance parfaite de ce qu'il faut taire*, & *la maniere dont on doit exprimer ce qu'il faut dire*. Quand on traite un ſujet, on peut pécher par dire plus qu'il ne faut, & c'eſt ce qu'on nomme prolixité, ou par dire des choſes bonnes en elles mêmes, mais déplacées pour le moment, c'eſt défaut de juſteſſe ; *la connoiſſance parfaite de ce qu'il faut taire* remédie à ce double inconvénient. On péche auſſi en employant un ſtyle figuré pour dire des choſes ſimples, ou en confondant le trivial & le naïf, ou ſe permettant dans ſon ſtyle de fréquentes diſparates. Celui qui poſſede *la maniere*

(1) Voyez *Tom. I. Diſcours préliminaire*, pag. 54.

dont on doit exprimer ce qu'il faut dire; n'a jamais de tels reproches à craindre.

Quelle perfection concevez-vous au de-là de bien exprimer tout ce qui doit être dit ſur un ſujet? Vous trouvez le fonds & la parure, l'inſtruction & le plaiſir, &c.

On demande, qu'eſt-ce qu'il faut dire? qu'eſt-ce qu'il faut taire?

Il faut dire tout ce qu'il eſt intéreſſant de ſavoir ſur un objet, & taire tout ce qui eſt indifférent, inutile, ou étranger. *C'eſt le goût qui en décide.* Non, c'eſt la raiſon, & la raiſon n'eſt autre choſe que le bon eſprit éclairé.

Sulzer a dit que le *Goût eſt la facilité de ſentir le beau.* Cette définition eſt ingénieuſe, mais il faut plutôt l'appliquer à la théorie qu'à la pratique. Combien de gens ſentent parfaitement le beau, & font des ouvrages médiocres. Cette facilité eſt une heureuſe

qualité de l'eſprit, mais n'eſt pas un talent créateur.

TOLÉRANCE.

C'étoit le but de tous les Ecrits de M. *de Voltaire*. Au Théatre, dans ſes Hiſtoires, dans ſes Œuvres philoſophiques, dans ſes Lettres particulieres il invoquoit ſans ceſſe cette Divinité bienfaiſante. Nous liſons dans ſa Correſpondance :

. . . . » On s'appeſantit plus ſur les *Philoſophes* que ſur les *Réformés* (1); mais ſi les uns & les autres ne parlent pas trop haut, on les laiſſera reſpirer en paix . . . . . .

» J'avois des motifs d'eſpérance,

(1) Fragmens des Lettres écrites par M. *de Voltaire* a M. *Pomerrets*, Miniſtre du ſaint Evangile, à *Ganges* en Languedoc; du 14 Octobre 1771.

Monſieur (1), je voyois deux vrais Philoſophes dans le Miniſtere. La tolérance étoit le premier de leurs principes; tous deux ſe ſont retirés le même jour, après avoir fait tout le bien qui avoit dépendu d'eux en ſi peu de tems.

Nimium vobis, o! Galla propago
Viſa potens, ſuperi! propria hæc ſi dona fuiſſent.

M. *Turgot* ſur-tout avoit délivré mon petit pays de tous les Commis des Fermes générales. Ce qui vous ſurprendra, Monſieur, c'eſt que M. *Turgot* avoit été Docteur de Sorbonne, & M. *de St. Germain* a été ſix ans Jéſuite. Vous voyez qu'il y a d'honnêtes gens par-tout. «

Les ſix Volumes de *Queſtions ſur l'Encyclopédie* ſont compoſés de quatre cent cinquante Diſſertations dans leſ-

(1) Lettre au même, du 4 Juillet 1776.

quelles la critique écarte ſagement les Fables de la crédulité, les menſonges de la mauvaiſe foi, les exagérations de l'enthouſiaſme.

On pourroit faire des Volumes entiers ſur ces *Queſtions*. On a reproché à M. *de Voltaire* de les avoir trop multipliées, & l'on nous reprocheroit ſans doute auſſi de nous être trop étendus ſur l'Hiſtoire des opinions qu'elles ont fait naître.

Lorſqu'on choiſit cette forme d'ouvrage, on n'apperçoit que le plaiſir de ſe délivrer de la gêne d'un plan, & de la difficulté très-réelle de lier ſes idées. Mais le lecteur ne pardonne qu'à condition qu'on penſera toujours & d'après ſoi-même.

Alors on publieroit rarement plus d'un Volume. M. *Huet* prétendoit que tout ce qui s'eſt écrit dans le monde entier, pourroit être renfermé dans

neuf ou dix *in-folio*; & M. *Huet* peut avoir raiſon. Mais quand on dit les choſes comme perſonne ne les avoit dites auparavant, c'eſt un grand bonheur que celui qui a ce talent, les répete. Or qui le conteſtera à l'Auteur varié des *Queſtions ſur l'Encyclopédie?* M. *Paliſſot* dit, » *Racine* & lui ſont » les ſeuls qui aient eu le double mérite » d'écrire en vers & en proſe avec une » égale ſupériorité. »

Quelques Lettres de *Racine* lui donnent-elles un rang aſſez conſidérable parmi les Proſateurs, pour le mettre dans cette qualité à côté de M. *de Voltaire?* Et ſi celui-ci n'a d'autre rival dans ce genre de gloire, ne peut-on pas dire qu'il eſt le ſeul qui ait réuni ce double talent?

LETTRES SECRETTES.

ON trouve dans ces *Lettres ſecrettes* un homme tout occupé de ſa gloire littéraire, répondant aux Critiques en faiſant mieux, déſavouant les Editions pour avoir le prétexte de redonner l'ouvrage corrigé. Attaquant *Rouſſeau* & *des Fontaines*, ſe défendant contre d'autres. A qui faiſoit-il du tort par ſes nombreuſes Editions ? Il y avoit une eſpèce de fureur pour acheter ſes ouvrages, il profitoit de cet enthouſiaſme. On voit l'homme, l'Auteur, dans les correſpondances où l'ame s'épanche. La plûpart des Ecrivains ne ſont Philoſophes que dans leurs Ecrits. Le P. *de Monteſquieu*, *J. J. Rouſſeau*, ont-ils beaucoup gagné à la publication de leurs Lettres. Les Rois, les Beaux-Eſprits, & preſque tous les hommes

célebres doivent être vus à une certaine distance.

Mais aux inquiétudes près de l'amour-propre, & si l'on excepte ces petites foiblesses qu'on voudroit se dérober à soi-même, rien dans ces *Lettres* ne peut fournir des ressources au désir de nuire. Pour des prétextes, c'est autre chose. Il en faut de si frivoles à l'envie!

Les gens sensés & honnêtes étudient le caractere d'un Auteur dans ces sortes d'Ecrits. Le morceau suivant apprendra la façon de penser de M. *de Voltaire* sur les avis que les Ecrivains demandent & craignent d'obtenir.

» Il y a en vérité de très-belles choses dans ce petit Poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images, *ut pictura, poesis.* Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à son tableau. Il y a peut-être plusieurs endroits qui mériteroient d'être retouchés; mais

c'eſt toujours à la main du maître à corriger ſon ouvrage. Je pourrois prendre des libertés qu'il n'approuveroit pas. Il faut parler à un Auteur & examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir. Il faut connoître ſa docilité & ſes reſſources. Je vois par la facilité qui regne dans ſes Vers, qu'il les corrigeroit ſans peine; mais pour cela il faut ſe voir & ſe parler. Je lui ſoumettrois mes Critiques, comme il a bien voulu me confier ſon Poëme; mais quelque choſe que je lui propoſaſſe ſur ſon ouvrage, il verroit en moi plus d'eſtime que de Critique.»

Quel eſt l'amour-propre ſi rétif qui ne cédât aux conſeils du goût, ſi on les lui donnoit avec autant de ménagement? Ceux qui prennent la peine de corriger les ouvrages d'autrui, ſont ordinairement aſſez bruſques, & ceux

qui ſont extrêmement polis, ne prennent nul intérêt à l'ouvrage.

» Si un Opéra d'une femme réuſſit, j'en ſerai enchanté. C'eſt une preuve de mon petit ſyſtême que les femmes ſont capables de tout ce que nous faiſons & que la ſeule différence qui eſt entre elles & nous, c'eſt qu'elles ſont plus aimables. »

Capables de tout ce que nous faiſons, c'eſt trop dire. Ni leurs moyens ni leur éducation ne le permettent. *Plus aimables*, cela eſt inconteſtable, puiſque nous leurs devons tout ce que nous avons d'agréable dans la Société.

» Ce n'eſt pas que je ſois de ces aimables pareſſeux de nouvelle date, qui ſe tourmentent à dire qu'ils ne ſont rien. Je ſuis d'une eſpece toute contraire. J'ai tant travaillé que j'en ai preſque renoncé au commerce des humains; mais le vôtre m'eſt toujours

bien précieux, & c'eſt un bel intermede dans mes occupations que la lecture de vos Lettres. » C'eſt *Greſſet* qui a mis à la mode ces aimables indolens. Leur égoïſme eſt la ſource de cette indifférence qu'ils prônent. Ils n'aiment ni la gloire qui les fuit, ni les hommes qui s'en conſolent ; ce jargon Epicurien a été remplacé par le perſiflage de M. *Dorat*. L'un & l'autre ne valent pas la délicateſſe de *Chaulieu* & le ton *de Voltaire*.

« Vos Lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la ſolitude, où je me ſuis retiré loin du monde bruyant, méchant & miſérable. Loin des mauvais Poëtes & des mauvais Critiques, j'aime mille fois mieux ſavoir par vous des nouvelles de tout ce qui ſe paſſe, que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événemens qui ennuient le ſpectateur & qui deviennent

intéreſſans, quand ils ſont bien contés. Vous m'embelliſſez par vos Lettres les ſottiſes de mon ſiecle. Je les lis à une perſonne reſpectable & bien aimable, dont le goût eſt univerſel. Vos Lettres lui plaiſent infiniment. Je ſuis bien aiſe de vous faire cette petite trahiſon, afin de vous engager à m'écrire plus ſouvent. S'il n'y avoit que moi qui luſſe vos Lettres, je vous prierois encore de m'en favoriſer chaque jour par le ſeul intérêt de mon plaiſir; mais puiſqu'elles ſont les délices d'une perſonne à qui tout le monde voudroit plaire, c'eſt votre amour-propre qui y eſt intéreſſé à préſent. »

Dans la ſolitude la plus profonde, on tient encore (& c'eſt un bonheur) aux hommes qu'on a laiſſés, à cette chaîne d'événemens qui amuſe, ou diſtrait au moins. Un commerce de Lettres sûr, ſpirituel, varié, eſt un des plus

grands agrémens de la campagne. L'ame y eſt ordinairement dans un calme qui permet de juger ſainement de ces ſcènes tantôt ridicules, tantôt affreuſes, quelquefois intéreſſantes que les hommes donnent lorſqu'ils raſſemblent dans une grande ville leurs paſſions & leurs intérêts.

LETTRES

De M. de Voltaire à ſes Amis du Parnaſſe ; avec des Notes hiſtoriques & critiques.

« MALGRÉ les proteſtations de M. *de* » *Voltaire* contre les premieres *Lettres* » *ſecrettes* qui furent publiées l'an paſſé, » en voici de nouvelles, qu'il déſavouera » probablement auſſi, &c.

Pourquoi les auroit-il déſavouées ? elles ſont inſtructives, intéreſſantes ; ce qu'il a vu avec peine ce ſont des Notes preſque toujours inutiles, très-ſouvent indécentes, & quelquefois calomnieuſes.

En voici un exemple. « M. *Helvetius*, » Auteur du livre de l'Eſprit, l'homme » le plus généreux & le plus Philoſophe » de ſon ſiecle ; tous ſes payſans de

» *Voré* le béniſſent ; il leur fait oublier
» qu'ils ſont nés François pour être
» malheureux en cultivant la terre.
» Cette ame céleſte a été perſécutée &
» exilée dans ſes terres, depuis la publi-
» cation du livre de l'Eſprit. Les hypo-
» crites de la Cour, ces ames atroces
» & vindicatives, ont cabalé pour le
» perdre ; mais le public qui rend hom-
» mage aux vertus & aux talens, a
» vengé ce Philoſophe bienfaiſant des
» injuſtices & du dédain de la Cour. »

Il n'eſt pas vrai que M. *Helvetius* ait été perſécuté. Tout ce que le faiſeur de Notes dit à ce ſujet eſt ridiculement exagéré. Il eſt vrai qu'on ne le comptera point parmi le très-petit nombre d'Ecrivains qui ont joui paiſiblement de leur réputation. Un ouvrage plein d'idées, quelquefois extraordinaires, ſouvent neuves, preſque toujours fines, éveilla l'envie, la cabale ; arma la cen-

ſire, la ſatyre ; monſtres qui s'entre-dévorent, mais toujours prêts à ſe réunir contre le Philoſophe, qui s'eſt peut-être égaré ſur la route de la vérité. Semblable au Voyageur que la nuit ſurprend dans les déſerts, & qui entend les rugiſſemens des tigres, des lions, rodans autour de l'enceinte où il attend le lever du ſoleil.

Mais depuis la tempête qu'excita le livre de l'*Eſprit*, ſon Auteur vêcut pour le bonheur de ſes amis, également fidele à leurs principes & au ſentiment qui les unit.

LETTRES

LETTRES

CHINOISES, INDIENNES ET TARTARES.

CES Lettres adreſſées à M. *de Paw* par un Bénédictin ſont au nombre de neuf. Le Bénédictin a voulu quelquefois égayer la matiere. La plaiſanterie dépare des ſujets intéreſſans qui veulent être diſcutés, & certainement le Philoſophe allemand mérite qu'on pèſe ſes raiſons.

Les neuf Lettres ſont précédées de deux autres ſur le Poëme de l'empereur *Kienlong*, intitulé *Moukden*, & ſuivies d'une douziemè ſur le *Dante* & ſur un *pauvre homme* nommé *Martinelli*.

On en trouve auſſi dans ce Recueil de M. le Marquis *de Bouflers*, pendant ſon voyage en Suiſſe en 1764 ; il a été avec raiſon très-fâché qu'on ait publié

des plaiſanteries qui n'ont de ſel que pour ceux qui ont une longue habitude d'une ſociété ; & lorſqu'on a fait des Vers charmans, on ne voit pas volontiers entre les mains du public des impromptus de la force de celui-ci.

Ce matin comme de vrais anges,
Vous étiez toutes au ſaint lieu ;
Et moi je chantois vos louanges,
Quand vous chantiez celles de Dieu.

Ce qu'il y a de plus intéreſſant dans cette collection, ſont les Lettres a M. *de Paw*. Ce Savant a préſenté l'Hiſtoire ſous une forme nouvelle. Il a inſtruit & fait penſer ſes lecteurs. Deux petits Volumes laiſſent plus de connoiſſances utiles dans l'eſprit que cent *in-folio*. On lui a reproché quelques erreurs, c'eſt-à-dire qu'on a rapproché de ſon texte, divers témoignages qui le contrediſent. Qu'eſt-ce que cela prouve ? Qu'il ne s'eſt pas

traîné ſur les pas de ſes prédéceſſeurs. Il auroit d'abord fallu prouver que ces Hiſtoires anciennes étoient le dépôt de la vérité, & que s'en éloigner c'étoit s'égarer. La plûpart des Critiques omettent ce point fondamental & ſe contentent de mettre au rang des erreurs, tout ce qui n'eſt pas d'accord avec le guide imaginaire qu'ils ſe ſont choiſi.

LE VIEILLARD DU MONT CAUCASE;

Aux Juifs Portugais, Allemands & Polonois.

C'EST une réfutation du livre intitulé: *Lettres de quelques Juifs Portugais.* Cette brochure d'environ trois cents pages, commence par cet Avant-propos: » Béniſſons la foule innombrable » des Pamphlets Anglois, dans leſquels » une partie de la Nation accuſe l'autre » quatre fois par ſemaine de trahir la » patrie, & qui ſont traduits en françois » pour amuſer les curieux.

» Béniſſons les Sonnets, dont l'Italie » fourmille, ſoit à l'honneur, ſoit contre » l'honneur des Dames.

» Béniſſons les Ecrits polémiques des » Allemands, dans leſquels on ne ceſſe » d'approfondir des ſujets agréables de » controverſe.

» Béniſſons ſur-tout les François, qui » depuis quelque tems impriment en- » viron cinquante mille Volumes par » année, tant gros que petits, ſoit pour » édifier le prochain, ſoit pour le » ſcandaliſer, ſoit pour l'injurier, ſoit » pour l'ennuyer. Mais pourquoi tant » bénir cette énorme quantité d'inſectes? » c'eſt leur multitude que je remercie. » Je me cache dans leur foule. Leur » grand nombre les fait périr en moins » de tems qu'ils ne ſe forment. Je » veux vivre deux jours comme eux.

» Si ces livres duroient, s'ils ne tom- » boient tous les uns ſur les autres; » dans un éternel oubli, ils ſeroient » trop dangereux, on ſe verroit accu- » ſé, vilipendé, condamné, juſqu'à » la derniere poſtérité par quiconque » a le loiſir & la malignité de faire un » livre contre nous. Mais heureuſement » un ennemi littéraire vous intente un

» procès par écrit devant le Tribunal de » l'univers, ſoit dans une brochure, » ſoit dans cinq ou ſix Tomes. Cela eſt » lu par cinq ou ſix perſonnes de l'un » & de l'autre parti, le reſte de la terre » l'ignore. Sans quoi les accuſations » graves, les injures mal déguiſées ſous » un air de modération, les calomnies » qu'on ſe permet ſi ſouvent dans les » diſputes, pourroient avoir des ſuites » fâcheuſes.

» C'eſt donc devant un très-petit » nombre de lecteurs oiſifs que je veux » plaider la cauſe d'un homme horri- » blement accuſé & bafoué, & qui n'a » pas la force de ſe défendre : & je la » plaide aujourd'hui parce qu'elle ſera » oubliée demain. Je ſuis l'ami du » prévenu, je ſuis Avocat. Voici le » fait.

» Un ancien Profeſſeur, dit-on, d'un » Collége de la Rue *St. Jacques* à *Paris*,

» écrivit en 1771 une Satyre contre » un Chrétien ſous le nom de trois » Juifs de Hollande ; & il en a fait » imprimer une autre à *Paris* en trois » Volumes aſſez épais, en 1776, ſous le » nom de trois Juifs de Portugal, » demeurant en Hollande auprès d'*U-* » *trecht*.

» Voilà donc un Chrétien obligé de » ſe battre contre ſix Juifs. Eſt-ce *An-* » *tiochus* d'un côté, & de l'autre les » Macabées? La partie eſt d'autant » plus inégale, que le ſavant Profeſſeur » ſe ſert ſouvent d'armes ſacrées contre » leſquelles je n'ai, ni ne veux jamais » avoir de bouclier.

» Je vais répondre auſſi diſcrétement » que je le pourrai, aux accuſations, » auxquelles on peut répondre ſans tom- » ber dans le piége que nous a tendu » Monſieur le Profeſſeur Juif.

» Il a la cruauté d'imputer à ſa vic-

» time, je ne ſais quelles brochures ;
» les unes judaïques, les autres anti-
» judaïques, dont ce cher ami eſt très-
» innocent, il expoſe un vieillard bien-
» tôt nonogénaire, couché déja peut-être
» dans le lit de la mort, à la barbarie
» de quelques délations calomnieuſes ;
» & c'eſt en feignant de le ménager,
» en lui prodiguant des louanges ironi-
» ques, en l'appellant grand homme,
» qu'il lui porte reſpectueuſement le
» poignard dans le cœur. Moi qui prends
» ſon parti avec autant de candeur qu'il
» prit le parti de M. l'Abbé *Bazin* ſon
» oncle, je conjure ce Juif de ne point
» combattre avec ces armes empoi-
» ſonnées, je fais une guerre honnête :
» entrons en matiere. »

On connoît la maniere de réfuter propre à M. *de Voltaire*. Il a ſouvent raiſon mais quelquefois il a tort de le dire. Le plan que nous avons adopté

nous éloigne des diſcuſſions. Elles entraînent de la Critique, & l'on ne peut pas diſſimuler cependant que la credulité aveugle & obſtinée déshonore autant certaines cauſes, que la plaiſanterie & le ſarcaſme.

Le Vieillard répond aux deux premiers Volumes des *Lettres de quelques Juifs* par quarante-ſept paragraphes.

Viennent enſuite vingt-quatre *niaiſeries* deſtinées à réfuter le troiſieme, ſuivies de vingt petits articles.

Le Volume eſt terminé par une excurſion ſur l'Ex-Jéſuite *Nonotte*, qu'on intitule, *Eclairciſſement hiſtorique à l'occaſion d'un Libelle calomnieux, contre l'Eſſai ſur les Mœurs & l'Eſprit des Nations.*

Un homme qui par état, étoit à même de connoître toutes les Œuvres de M. *de Voltaire*, nous a aſſuré qu'il n'avoit jamais entendu parler de ce

Vieillard du Mont Caucaſe. C'eſt ſans doute un titre ſingulier donné à quelques ouvrages polémiques, qui avoient déja paru ſous un autre nom.

PRIX DE LA JUSTICE ET DE L'HUMANITÉ.

TANT de décrets réformés depuis quelques années avertirent enfin le public que les Miniſtres de la Juſtice n'étoient pas infaillibles. En recherchant les cauſes de tant de jugemens précipités en apparence, on s'eſt apperçu que les Auteurs avoient des guides infideles. Placés entre la loi ſévere qui proſcrit les interprétations, & l'humanité qui les réclame, ils étoient dans la néceſſité cruelle d'obéir à cette Souveraine inflexible, devant laquelle les ſentimens particuliers doivent ſe taire. La réflexion a cependant conduit à l'examen des ſtatuts que la loi donnoit pour regles, & l'on a trouvé une énorme diſproportion entre ſes rigueurs & l'imperfection de la raiſon humaine; de l'obſcurité dans le texte, de la

dureté dans l'exercice, la neceſſité d'adoucir les peines; de là ſont venus une ſage lenteur dans l'inſtruction des procès, de grands changemens dans la nature des châtimens, quelques égards pour ceux qui étoient plutôt ſoupçonnés qu'accuſés, la ſupreſſion de ces tourmens qui ſans venger la loi & effrayer les hommes, faiſoient ſouffrir mille morts aux victimes infortunées qui devoient ſervir à la vindicte publique.

Voici l'origine de cet ouvrage. On lit dans la Gazette de Suiſſe du 15 Février 1777 cet Avis: » Un ami de » l'humanité qui content de faire le bien » veut ſe ſouſtraire à la reconnoiſſance » publique en cachant ſon nom, touché » des inconvéniens qui naiſſent de » l'imperfection des loix criminelles de » la plupart des Etats de l'Europe, a fait » parvenir à la Société économique de

» cette ville un prix de cinquante Louis
» en faveur du Mémoire que la Société
» jugera le meilleur ſur l'objet qui ſuit:
» *Compoſer & rédiger un Plan complet*
» *& détaillé de Légiſlation ſur les ma-*
» *tieres criminelles. . . . . de façon que*
» *la Société civile trouve la plus grande*
» *ſûreté poſſible, combinée avec le plus*
» *grand reſpect poſſible pour la liberté*
» *& l'humanité.*

Un ſi beau projet réchauffa les glaces de l'âge de M. *de Voltaire.* Il avoit ſouvent éprouvé les bontés généreuſes d'un Prince vraiment ami de l'humanité, qui dans un long Regne a ſu concilier la douceur de l'inſtruction & des peines avec la certitude d'un châtiment prompt & exemplaire. Il lui écrivit le 16 Juillet 1777.

MONSEIGNEUR,

La Société économique de *Berne* a

propoſé, le 13 Janvier de cette année; un prix de cinquante Louis d'or pour celui qui rédigeroit le meilleur Code criminel, également éloigné de l'indulgence trop molle & d'une ſévérité trop cruelle. L'Enoncé eſt très-ſage, & préſente un objet très-utile.

Je ſais que pluſieurs Juriſconſultes éclairés & éloquens travaillent en conſéquence. Mais cinquante Louis ne me paroiſſent pas ſuffiſans pour récompenſer un ſi grand travail. Il en faudroit au moins cent cinquante. Un homme qui veut être inconnu, ajoute cinquante Louis à la ſomme propoſée dans la Gazette de *Berne* du 13 Janvier.

J'oſe vous conjurer, Monſeigneur, d'encourager un projet ſi néceſſaire au genre humain. Il ſeroit digne de Votre A. S. de ſtipuler cent cinquante Louis, en ajoutant la centaine aux cinquante

déja promis. On vous garderoit le ſecret juſqu'au jour où le Prix ſeroit adjugé. Vous ſeriez le bienfaiteur de l'humanité.

Je ne crois pas qu'un Prince puiſſe faire un meilleur uſage d'un peu d'argent, & je penſe qu'il appartient à un Landgrave de Heſſe de contribuer à réformer le Code de *Charles-Quint*, nommé la *Caroline*. J'attends votre réſolution & vos ordres. La fin de mes jours ſera heureuſe ſi ma propoſition ne vous a point déplu.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & l'attachement le plus inviolable.

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

S. A. S. Monſeigneur le Landgrave de Heſſel-Caſſel, comme nous l'avons dit dans le ſecond Volume, accepta ſa propoſition, en lui faiſant dire qu'il

avoit ſouſcrit d'avance à tous les projets que lui conſeilleroient l'humanité & le bonheur des hommes.

Quelques mois après, M. *de Voltaire* lui adreſſa le fruit de ſon travail avec la Lettre ſuivante :

» Je prends la liberté de mettre aux » pieds de Votre Alteſſe Séréniſſime » le premier exemplaire de l'ouvrage » utile dont vous avez encouragé la » publication par vos bienfaits. Elle ne » ſonge qu'à faire du bien ſans penſer » ſeulement à l'honneur que ce bien lui » fait. Vous érigez des Académies (1), » Monſeigneur, vous encouragez les » travaux par des prix que vous donnez ; » vous créez un nouveau ſiecle dans vos » Etats, & vous étendez vos bienfaits » ſur des Etats voiſins, ce ſera ſous

(1) La Société des Antiquités, l'Académie de Peinture & de Sculpture.

» VOS

» vos auſpices qu'on oſera peut-être » ſubſtituer des loix humaines à des loix » barbares.

Ce petit ouvrage ne dit pas ſans doute tout ce que l'on déſire dans une matiere auſſi importante; mais il preſſe les maîtres de la terre de venir au ſecours des malheureux. Ces inſtances qui paroiſſent n'être pas entendues dans le moment, ſe retracent un jour à leur mémoire, & nous voyons les heureux effets de ces reſſouvenirs ! en voici un exemple.

M. *de Voltaire* écrivoit en 1777 : » On ſe plaint que la plupart des Géoles » en Europe ſoient des cloaques d'in- » fection, qui répandent les maladies, » & la mort non-ſeulement dans leur » enceinte, mais dans le voiſinage. Le » jour y manque, l'air n'y circule point. » Les détenus ne s'entre-communiquent » que des exhalaiſons empeſtées. Ils

» éprouvent un ſupplice cruel avant » d'être jugés. La charité & la bonne » police devroient remédier à cette » négligence inhumaine & dangereuſe.

» L'empriſonnememt eſt déja une » peine par lui-même ; il doit donc » être proportionné à l'énormité du » délit. Faut-il donc plonger dans » le même cachot un malheureux » débiteur inviolable & un ſcélérat » violemment ſoupçonné d'un parri- » cide? »

Nous voyons de nos jours de ſages arrangemens pris pour mettre fin à ces abus crians.

OUVRAGES
ATTRIBUÉS A M. DE VOLTAIRE.

Dieu & les Hommes,

Par le Docteur Oberne, traduit par Jaquemont.

CET Ecrit diviſé en quarante-quatre Chapitres a pour objet des ſujets que M. *de Voltaire* avoit déja traités ailleurs. S'il ſe répétoit, ce n'eſt pas que ſa mémoire épuiſée ne lui permît plus de ſe rappeler ce qu'il avoit déja dit, mais il penſoit que le vulgaire des hommes ne ſaiſiſſoit point au premier coup-d'œil ce qu'il étoit eſſentiel de ſavoir. On trouveroit ſans doute plus d'une hardieſſe condamnable dans ce Fragment; mais en général il reſpire l'humanité, & la ſaine morale.

De la Paix perpétuelle,

Par le Docteur Godheart, traduction de M. Jambon.

Ce Fragment eſt diviſé en trente-deux paragraphes. La ſeule paix perpétuelle, dit l'Auteur, qui puiſſe être établie chez les hommes, eſt la tolérance, & cette tolérance, toujours l'idole de M. *de Voltaire*, eſt celle qu'il voudroit faire adorer ſur la terre.

Fragment ſur divers ſujets, par ordre alphabétique.

Ce ſont les reſtes d'un ouvrage qui avoit d'abord paru ſous le titre de *Dictionnaire philoſophique portatif.* Il éprouva la cenſure des Docteurs & la ſévérité des Loix. M. *de Voltaire* voulant ſans doute rendre un double hommage à la religion & aux mœurs publiques, a fait diſparoître le titre, & a conſervé ſeulement ce que la ſaine

Philoſophie réclamoit. Quelques Ecrivains impartiaux ont dit que ce Dictionnaire n'avoit pas été proſcrit, pour avoir oublié le ſilence ordonné ſur tout ce qui regarde la Religion, mais pour avoir dit : » Depuis que *Calcas* qui » aſſaſſina la fille d'*Agamemnon* juſqu'à » *Grégoire XIII* & *Sixte V*, deux » Evêques de *Rome* qui voulurent pri» ver le grand *Henri IV* du Royaume » de France, la Puiſſance ſacerdotale » a été fatale au monde ».

L'Epître aux Romains,

Traduite de l'Italien par M. le Comte de Corbera.

M. *de Voltaire*, en tâchant d'éclaircir ſes doutes ſur le ſéjour de *Saint Pierre* à *Rome*, n'eſt pas le ſeul qui ait publié ſes raiſons. *Saumaiſe*, que bien des gens croient être l'homme le plus ſavant qui ait jamais exiſté, étoit de ce ſentiment. L'Italie a eu ſouvent be-

ſoin de renouveller les preuves de ce fait que M. *Foggini* croit avoir démontré dans vingt Diſſertations qui parurent en 1741. Elles étoient dédiées au Pape *Benoit XIV*, très-capable d'en juger par lui-même.

Le Cathécumene,

Traduit du Chinois.

On lit dans une Note. » Il eſt certain que cet Ouvrage n'eſt pas de » M. *de Voltaire*, mais de M. *de B.* » Nous ne connoiſſons cependant que M. *de Voltaire* qui poſſédât ſi parfaitement le talent de la plaiſanterie. Comme il eſt dangereux de l'appliquer à certains ſujets !

Le Dîner du Comte de Boulainvilliers.

Ce ſont trois entretiens qui ſe paſſent avant le dîner, pendant le dîner, & après le dîner. Les Interlocuteurs ſont, le Comte *de Boulainvilliers*, un

Abbé *Couet*, la Comteſſe de *Boulainvilliers* & M. *Freret*. Après une longue ſuite d'argumens, l'Abbé dit : » J'avoue » qu'il y a quelque choſe de vrai, mais » comme diſoit l'Evêque de *Noyon*, » ce ne ſont pas là des matieres de » table ». Le Prélat avoit raiſon, & M. *de Voltaire* ne devoit jamais articuler certaines découvertes. C'étoit aſſez d'avoir mis ſur la voie.

La Profeſſion de Foi des Théiſtes,

Traduite de l'Allemand.

Le but de ce petit Ecrit eſt de prouver que la Religion des Théiſtes eſt divine, puiſqu'elle a été gravée dans nos cœurs par Dieu même, par le maître de la raiſon univerſelle qui a dit au Chinois, à l'Indien, au Tartare : *Adore-moi & ſois juſte*. Qu'elle n'a connu ni la ſuperſtition, ni la frénéſie de perſécuter, ni le mépris, ni la violence, &c.

L'Empereur de la Chine, & Frere Rigolet.

Ce petit morceau eſt fondé ſur l'extrême abus que quelques Jéſuites françois & italiens firent des bontés d'un Empereur qui les avoit reçus dans ſes Etats, à la faveur de quelques ſpheres armillaires, des baromêtres, des thermomêtres, des lunettes, &c. qu'ils avoient apportés d'Europe ; ils obtinrent la permiſſion de prêcher la Religion chrétienne. Un Lettré Chinois a depuis aſſuré que ce n'étoit point crédulité chez l'Empereur, & que ce Prince & ſon Conſeil vouloient attirer les Arts & les Sciences de l'Europe, ſous le prétexte d'une Religion qui leur étoit indifférente.

Les Queſtions de Zapata,

Traduites par le Sieur Tamponet, Docteur de Sorbonne.

Les Queſtions de *Dominico Zapata*

ne peuvent ſe réſoudre, parce que ſi l'on pouvoit expliquer les cauſes des prodiges, & les raiſons pour leſquelles ils exiſtent, ils ceſſeroient d'être tels; ainſi, au lieu de répondre à ces ſoixante-ſept interrogations, il faut commencer par examiner ſi l'on peut rejetter un fait parce qu'il eſt incompréhenſible, & s'il eſt permis de ſoumettre les livres fondamentaux d'un culte à l'examen de la raiſon. Soit qu'on regarde la Religion comme une inſtitution divine, ſoit qu'on la conſidere comme une inſtitution politique, il ſeroit également ſage d'interdire ces diſcuſſions.

Il faut prendre un parti, ou le principe d'action. Diatribe.

» Il ne s'agit que d'une petite baga-» telle, de ſavoir s'il y a un Dieu ». Jamais il n'en douta, & il n'en douta pas, parce qu'il ſut raiſonner. Mais le

connoître, mais le comprendre, c'eſt ce qui eſt impoſſible, parce qu'étant, comme dit *Timée*, un point entre deux éternités, comment concevoir ce grand tout & ſon maître qui nous engloutiſſent de toutes parts ?

Les Oreilles du Comte de Cheſterſfieldt, & le Chapelain de Goudman.

L'Auteur ſe propoſe d'appuyer le ſentiment de celui qui a dit : *Nous naiſſons, vivons, & mourons ſans ſavoir comment.* Cette conviction de notre profonde ignorance a éte le fruit de plus de ſoixante ans d'étude. Ces vérités toutes nues trouvent peu de Lecteurs. Tout ce qui tient à la métaphyſique effraie la plupart des hommes. C'eſt la raiſon ſans doute pour laquelle l'Auteur de cette Brochure a eu recours à une fiction romaneſque, dans laquelle il a l'adreſſe d'entremêler ce qu'il croyoit

des vérités. On emprunte auſſi quelquefois la forme du Dialogue. Un des Interlocuteurs, dit : Celui qui nous appelle les marionnettes de la Providence, me paroît nous avoir bien définis. Les marionnettes ne ſentent rien, & nous ſentons ; on penſe & on parle pour elles ; nous parlons & nous penſons. Elles ne ſe remuent qu'à l'aide d'une impulſion étrangere, nous nous remuons de nous-même, ainſi je ne vois pas en quoi nous ſommes des marionnettes.

Lettres d'un Eccléſiaſtique ſur le prétendu rétabliſſement des Jéſuites à Paris.

La crainte de les voir renaître de leurs cendres, occaſionna cette Lettre dans laquelle on devoit peut-être oppoſer au mal dont on les accuſe, tout le bien qu'ils ont fait. Des gens ſenſés ont cru qu'une réforme ſévere qui auroit

retiré les Jéſuites des Cours, anéanti ces priviléges ſurpris dans les premieres années d'un Inſtitut nouveau, reſtreint leur Miniſtere à l'éducation des enfans & à l'exercice de la chaire, conſervoit un corps occupé depuis deux cents ans à former les premieres années de la jeuneſſe. Et ſi chaque Gouvernement avoit ſupprimé ces courſes apoſtoliques dans les Royaumes éloignés, & une partie de ces inutiles richeſſes, la plupart des défauts réels de la défunte Société, ſeroient diſparus. Mais peu de gens oſoient riſquer ces idées de tolérance, parce qu'on les ſoupçonnoit tout de ſuite de cacher un eſpoir ambitieux, ſous cette apparente modération.

Les Colimaçons du Révérend Pere l'Eſcarbotier, par la grace de Dieu, Capucin indigne, Prédicateur ordinaire, & Cuiſinier du grand Couvent de la ville de Clermont en Auvergne ; au Révérend Pere Elie, Carme chauſſé, Docteur en Théologie.

On peut voir par ce petit Fragment, que ſi M. *de Voltaire* s'étoit ſérieuſement appliqué à l'Hiſtoire naturelle, il eût porté dans cette étude les mêmes vues philoſophiques que ſur toutes les autres parties qu'il a traitées.

Queſtions ſur les Miracles.

Il eſt auſſi difficile de croire aux miracles que d'en faire. Comme il ne dépend pas d'un homme de croire ou de ne pas croire, l'incrédulité n'eſt pas plus un mal que la docilité n'eſt une vertu. Quand l'ordre de la Nature eſt

interverti, la raiſon ne fait aucun ſacrifice. Elle eſt ſubjuguée, elle ne conſerve aucune liberté. Ainſi raiſonner ſur les miracles, eſt une abſence de l'eſprit. Il faut conſtater leur exiſtence, & mieux encore les reſpecter.

Le Taureau blanc.

Traduit du Syriaque, par M. Mamaki, Interprete du Roi d'Angleterre pour les Langues orientales.

Ce Roman allégorique n'a pas trouvé autant de Partiſans que les autres ouvrages de ce genre ſortis de la plume de M. *de Voltaire.* Il y a cependant bien de l'adreſſe dans les rapprochemens, de la rapidité dans la narration, & une abondance d'idées qui ſurprend toujours, quoique quarante volumes auroient dû y accoutumer les Lecteurs.

Diatribe,

A l'Auteur des Ephémérides.

Pourquoi, diſoient quelques froids

penſeurs, s'occuper de ces matieres qu'on ne ſauroit traiter ſans y mêler quelques réflexions ſur le Gouvernement. Si l'on pouvoit être étranger à l'adminiſtration, le ſilence ne coûteroit rien. Mais on ne peut être indifférent. Il faut applaudir ou endurer le mal. A moins de métamorphoſer les hommes en automates, on doit s'attendre qu'ils gémiront quand ils ſeront victimes, ou béniront celui qui fera leur félicité.

Examen important,

De Milord Bolingbrock.

Lorſqu'un homme a des conceptions fortes, & renferme dans un aſſez court eſpace, une ſuite de traits neufs & brillans; lorſque promenant ſes regards ſur une vaſte carriere, il ne les repoſe que ſur les endroits les plus remarquables; lorſque démêlant avec ſagacité les cauſes, il ne s'abandonne pas

aux idées vagues & aux conjectures hasardées, il lui faut passer quelques expressions hardies que les avis de l'amitié feroient disparoître, si moins séduite elle-même par des idées neuves, elle ôtoit à la critique ces minutieuses ressources.

De l'Ame,

Par Soranus, Médecin de Trajan.

C'est toujours un nouveau sujet d'étonnement de voir un Poëte, un Littérateur, traiter avec tant de profondeur, avec tant de clarté, des questions de métaphysique; & fournir aux Docteurs un modele des écrits de ce genre. Beaucoup de gens ont cru qu'il étoit superficiel, parce qu'il renfermoit dans un petit nombre de pages, ce que d'autres mettent dans de gros volumes. On apprend dans ce petit Fragment ce que les notions les plus anciennes nous donnent à penser sur cette faculté intellectuelle;

tuelle ; quels ſont les premiers inventeurs de cette puiſſance cachée en nous-même ; pourquoi on a ſoupçonné dans la ſuite une ame corporelle ; enfin ce qu'on peut comprendre de l'action de Dieu ſur l'homme.

LIVRES
CONTRE M. DE VOLTAIRE.

NOUS ne rappellerons pas ici un certain nombre de Libelles, amas impur & groſſier d'injures calomnieuſes. Quel eſt l'honnête homme qui voudroit s'expoſer aux exhalaiſons de ces bourbiers infects. Il n'eſt pas un ſeul Ecrivain de génie qui n'ait excité l'envie impuiſſante des ames baſſes. On ſait ce qu'un Abbé, Légiſlateur du Théatre, avoit l'audace d'écrire à *Corneille*, qui avoit ſa place marquée au Théatre, pour lequel, lorſqu'il y arrivoit, tout le monde ſe levoit par reſpect, & le Parterre applaudiſſoit & battoit des mains.

L'Oracle des nouveaux Philoſophes.

C'eſt un *in*-8°. qui parut à *Berne* en 1759. Il renferme neuf Entretiens. Les

perſonnages introduits ſur la ſcene ſont ſi bêtes, que l'oracle n'a pas de peine à briller. Les oracles ſont ordinairement précis & ſentencieux, celui-ci eſt diffus & raiſonneur.

Il veut prouver qu'on ne doit aucune confiance aux Hiſtoires de M. *de Voltaire*, & lui-même écrit de ſi étranges bévues, qu'il eſt difficile de lui accorder les connoiſſances les plus ordinaires... Il prétend que les guerres civiles de France prirent leur ſource dans la protection que *François Ier* & *Henri II* accorderent aux Proteſtans... Que les Mahométans ont par-tout annoncé leur Religion, le fer à la main; ce qui eſt faux... Que *Clarke* avoit été converti par un Prêtre Catholique.

Il paroît encore que ſon jugement n'eſt pas bien ſain. Il commence par l'indifférence de M. *de Voltaire* ſur les

cultes divers ; mais en même tems il ſe jete imprudemment dans une ſcandaleuſe apologie de l'intolérance. Les Prêtres Catholiques ne comprendront-ils donc jamais qu'il ont mauvaiſe grace à parler des perſécutions payennes... Il examine les anecdotes du ſiecle précédent, & il trouve que M. *de Voltaire* n'a pas aſſez loué *Louis XIV*. *Riſum teneatis amici.*

M. l'Abbé *Guyon* termine ſes Entretiens par un portrait de M. *de Voltaire* attribué à un M. *M*... ce M. *M*... connoiſſoit M. *de Voltaire* comme M. *Guyon* avoit ſoupé avec lui, il dit : *Gai par complexion, ſérieux par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe, ſociable ſans ami, il fuit le monde & l'oublie.*

M. *de Voltaire* n'étoit jamais ſérieux ni *par régime*, ni par nature. On lui a même, dans le fort d'une maladie,

entendu réciter des Vers plaiſans de *Hudibras* contre les Médecins ; il n'étoit politique en rien ; il avoit des amis, & même des perſonnes enthouſiaſtes auroient donné pour lui la moitié de leur exiſtence ; il *ſavoit le monde*, il l'oublioit ſi peu, qu'il entretenoit toujours chaque perſonne de ce qui pouvoit pour un inſtant lui faire jouer un petit rôle dans la Société.

Il eſt aiſé avec les Grands, & contraint avec ſes égaux. M. *de Voltaire* contraint avec quelqu'un ! Ah, M. le Peintre que vous deſſinez mal ! *Il commence par la politeſſe, continue par la froideur & finit par le dégoût.* Il falloit dire : Il commence par la froideur, il continue par la politeſſe, & finit par l'intérêt. *Il aime la Cour & s'y ennuie.* Il ne s'y ennuyoit pas ; parce qu'il étoit à la Cour, ſans être aſſujetti aux cérémonies dont elle fait un devoir, mais

que la bonté des Princes lui épargnoit toujours.

Né Poëte, les Vers lui coûtent trop peu; cette facilité lui nuit, il en abuſe; & ne donne preſque jamais rien d'achevé. Pourquoi ne nous dites-vous pas ce qu'il manque aux Vers de la *Henriade*, à *Zaïre*, à *Brutus*, à *Mérope*, &c. aux *Diſcours* en Vers, à deux volumes de Pieces fugitives, &c. &c. On imagine avoir fait un portrait reſſemblant, en amoncelant des antitheſes, en faiſant contraſter l'eſprit & le cœur, & en prêtant quelques nuances ſi ſingulieres à une phyſionomie que l'imagination a créée.

Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands, en 1769.

De tous les ouvrages faits contre M. *de Voltaire*, c'eſt le plus modéré & le plus inſtructif; il ſeroit plus eſ-

timable encore, s'il n'appelloit pas à ſon ſecours les conjectures, lorſque les raiſons lui manquent. La manie de répondre à tout, jete dans d'étranges ſuppoſitions. On demande, par exemple, où les Juifs avoient pris l'or qui ſervit à la compoſition du veau de ce métal. Il ſuffiſoit de répondre à cette objection aſſez frivole, que l'or étoit aſſez commun alors pour que les Juifs puſſent s'en procurer. Les Juifs critiqués entrent dans des détails, & diſent qu'il y avoit cent cinquante mille filles ou femmes, ſur les deux millions d'ames qui compoſoient le Peuple Hébreu, qui portoient des boucles d'oreille d'or, » & en ſuppoſant que chaque bou» cle d'or n'ait peſé qu'un gros, eſt-ce » que cent cinquante mille gros d'or » ne ſuffiſoient pas pour faire un veau » d'or portatif ». Il faut convenir que ces boucles d'oreille d'un gros, & que

cent cinquante mille femmes, en proceſſion vers le Grand-Prêtre, ne ſont pas dignes du reſte de l'ouvrage.

Examen du Voltairaniſme.

» On a cru ſans doute imaginer une » belle choſe, en rajeuniſſant la ſcene » des trois Déeſſes qui diſputerent de » la beauté, en préſence de *Pâris*. On » fait paroître dans cette Brochure, » une *belle Chrétienne, une belle Déiſte*, » *une belle Matérialiſte*... Chacune » de ces trois perſonnes tâche d'engager » notre Pyrhonien, mais il donne l'ex» cluſion à toutes, & les traite d'*im*» *bécilles qui marchent à la ſuite de leurs* » *préjugés* ». Voilà une fiction bien ingénieuſe !

La Henriade traveſtie.

L'Auteur aſſez plaiſant de cette Paſquinade, dit dans ſon Avant-propos :

» J'oſe me flatter que M. *de Voltaire* » ne me ſaura pas mauvais gré d'avoir » mis ſon Poëme en Vers burleſques. » Ce n'eſt pas faire injure au premier » Poëte françois, que de le traiter » comme on a fait le Prince des Poëtes » Latins ».

Sans doute, ce n'eſt pas faire plus injure à l'un qu'à l'autre, mais c'eſt la faire à tous les deux; & j'ai peine à croire que *Virgile* eût ſu gré aux Scarrons de ſon tems, s'il avoit vu ſes beaux Vers déshonorés par le langage des Halles.

Lettres du Comte de Cataneo.

Ces Lettres, au nombre de ſept, roulent ſur l'Hiſtoire, ſur la Métaphyſique, la Morale, la Religion & la Poéſie. L'Auteur, qui aime à plaiſanter, commence par des complimens fades, & finit par des critiques dures. Il fait

l'éloge de *Brutus*, mais ſoutient que le *Suicide* n'eſt bon que *pour les Peuples qui ſe divertiſſoient par les Gladiateurs, & qui vont voir de gaité de cœur un joli pendement ;* d'ailleurs il eſt fort content de *la Mariamne, de la Mérope & de la Zaïre.*

Lettres ſur quelques Ouvrages de M. de Voltaire, avec cette épigraphe :

Nolite legere admirantes ſed judicantes.

A Amſterdam, *in*-8.° 1769.

Le Critique manque de *tact*, qualité ſi néceſſaire à quiconque ſe dévoue au dangereux métier de ſuppléer à ce que les Ecrivains ont dû dire, & de les avertir de ce qu'ils auroient dû taire. Un exemple éclaircira notre idée. M. *de Voltaire* devoit s'abſtenir de rappeller la cruelle journée de la *Saint Barthelemi* à des François qui

la déteſtent. » De quel œil, dit l'Au-
» teur, *Auguſte* auroit-il regardé l'E-
» néide, ſi le Poëte y avoit fait in-
» diſcrétement le récit des proſcriptions
» qui s'étoient paſſées pendant ſa jeu-
» neſſe. » Un Littérateur célebre ré-
pondit dans le tems : « Eſt-il permis
» d'abuſer à ce point de la raiſon & de
» la patience de ſes Lecteurs « ?

Octave s'étoit ſouillé du ſang des Romains, & quarante ans d'un regne heureux ne pouvoient effacer la honte dont ſes proſcriptions couvrent encore ſa mémoire. *Virgile*, qui daigne être ſon flatteur, fit très-ſagement de tirer le rideau ſur les horreurs du *Triumvirat.*

Mais que pouvoit avoir de commun *Charles IX*, avec *Louis XV ?* Le premier ordonna le maſſacre de la *Saint Barthelemi*, & condamna cent mille François à la mort ; l'autre s'eſt illuſtré

par ſa clémence, & n'a pas fait périr un ſeul homme. On ne prononce qu'avec horreur le nom de *Charles IX*, & *Louis XV* a mérité le nom de bien-aimé; ſon regne eſt la plus belle leçon d'humanité qu'un Souverain ait pu donner au monde.

Lettres de M. Clément à M. de Voltaire.

M. *Clement* a oublié de faire imprimer à la tête de ces volumineuſes Lettres, celles qu'il adreſſa à M. *de Voltaire* en 1768. Quant aux Vers qui les accompagnoient, il a fort bien fait de les ſupprimer.

« C'eſt vous, Monſieur, qui avez » vu finir les beaux jours de notre » Littérature, & qui nous en avez ſi » long-tems conſolés; & vous avez la » douleur de ne laiſſer après vous au- » cun eſpoir de nous conſoler de vo- » tre abſence. Pardonnez, Monſieur,

» cette complainte à un triſte Partiſan
» du vieux goût, & à un admirateur
» de vos ouvrages. Il n'eſt point poſſi-
» ble que je m'accoutume jamais à trou-
» ver beau ce qui ne le ſera jamais,
» qu'à condition que *Moliere*, *Racine*,
» *Boileau* & vous, ſerez déteſtables.
» Mais je viens enfin au principal ob-
» jet de ma Lettre, qui eſt de vous
» remercier de la connoiſſance que vous
» m'avez procurée de M. de la *Harpe*.
» Je n'ai qu'à me louer de ſa politeſſe
» & de ſes conſeils, & ſur-tout de la
» vénération qu'il témoigne pour vous.
» Il jure par votre nom, comme *Phi-*
» *loctéte* juroit par *Hercule* ; & je ne
» doute point qu'il ne rempliſſe glorieu-
» ſement le rôle de *Philoctéte*. Il ſeroit
» certainement bien en état de s'oppo-
» ſer au torrent, & de combattre les
» monſtres de notre Littérature. Mais
» le mal eſt trop invétéré ; ſon exem-

» ple vient trop tard, & il ne fera que » ſe ſauver du naufrage général.

» Je n'ai pas trouvé les eſprits fort » prévenus en faveur de ma *Médée*, » &c.

La neuvieme Lettre eſt deſtinée à prouver, que le ſtyle du Poëme de la » *Henriade* en général eſt d'une élé- » gance pure & coulante, qu'elle eſt » même quelquefois exquiſe & preſque » parfaite ». Il y a des perſonnes qui ne trouvent nulle contradiction dans cette maniere de penſer.

Il lui reproche enſuite d'avoir emprunté toutes les expreſſions nobles qui embelliſſent ſa Poéſie, & il le peint comme » un Ecrivain qui n'a preſque » pas un trait remarquable qu'il n'ait » emprunté; qui eſt foible & commun » dans tout ce qui lui appartient; qui » n'a rien trouvé de vraiment beau que » ce qu'il a pris ».

Notre étonnement eſt toujours qu'un homme d'eſprit ait le courage d'imprimer de ſemblables aſſertions.

ESSAI

Sur le Jugement qu'on veut porter de M. de Voltaire ; suivi de Notes historiques & Anecdotes.

LETTRE *à M.* ***, *avec cette épigraphe :*

Une brochure de trente-six pages.

L'AUTEUR, après avoir promis de l'impartialité, prononce sur les talens & sur le personnel de M. *de Voltaire.* » Superficiel dans l'Histoire, il ne parut la traiter que pour fronder les » Ecrivains qui l'avoient précédé, & » pour renverser les opinions & les » principes reçus, sans donner à ses » Lecteurs d'autre guide & d'autre appui que son autorité dans les Lettres ». Nous opposerons d'abord à l'anonyme,

l'anonyme, l'autorité de *Robertſon*, & celle de M. *Paliſſot*. Nous obſerverons enſuite qu'il faloit pour arriver à la vérité, *renverſer les opinions & les principes reçus*; pour détruire certaines erreurs, il n'eſt pas néceſſaire de leur oppoſer des témoignages contraires. Avec de la raiſon & de la dialectique, on peut démontrer qu'une choſe n'a pas été, parce qu'elle n'a pas pu être.

» *Voltaire* lui-même s'avouoit ſi peu » attaché à la fidélité de l'Hiſtoire, » que vers 1766, il écrivoit à une » femme de ſes amies, qu'il abandonnoit aux Bénédictins la Critique & » les recherches dont le monde ſavant » fait une loi à l'Hiſtorien; que, pour » lui, il lui ſuffiſoit d'intéreſſer & de » charmer ſon Lecteur ». Il mépriſoit ſi peu l'érudition, qu'il s'étoit fait un art d'en tirer parti. Mais au lieu de

pâlir ſur d anciens ouvrages, il s'en repoſoit ſur les ſavans hommes qui veulent bien conſacrer leurs loiſirs à ces ingrates occupations.

Richardſon pere, diſoit : » Je peux avancer que j'ai le Latin, le Grec à ma diſpoſition, parce que j'ai une partie de moi-même qui les poſſede, & à qui j'ai recours quand il me plaît, comme j'ai recours à ma main pour écrire, ou pour peindre, à mes yeux pour voir, à mes pieds pour marcher. Cette partie de moi-même, c'eſt mon fils. J'ai en lui mon érudition. Nous faiſons deux un ſeul & même homme, & peut-être plus qu'un homme. Ainſi compoſé de deux, je ſuis en état de produire ce que ne produiroit pas tel autre qui ne ſeroit que lui-même ».

M. *de Voltaire* faiſoit de *Dom Calmet* & de quelques autres Commentateurs, ce que *Richardſon* faiſoit de ſon fils.

» On a conteſté à M. *de Voltaire*
» le caractere de génie; on s'eſt fondé
» ſur ce qu'il n'eſt aucun de ſes ou-
» vrages qui n'offre des reminiſcences
» du nombre prodigieux de ſes lectu-
» res; & ſes ennemis ont ſu les rappro-
» cher avec art, comme avec ſuccès,
» des compoſitions dont il a profité.
» L'Année Littéraire & les Critiques de
» *Clement*, ſont pleines de ces impu-
» tations. Cependant, ſi le génie con-
» ſiſte dans une imagination vive &
» abondante, & dans une forte ſenſi-
» bilité de l'ame, ſi l'imagination offre
» les germes, & ſi l'ame ſenſible les
» échauffe & les féconde, il eſt diffi-
» cile de refuſer entiérement ce mérite à
» *Voltaire*. Beaucoup de ſes Tragédies
» atteſteront une ame ſenſible. Mais
» parce que ſon imagination, qui ſe
» montre riche & fertile dans le petit
» genre, manque quelquefois d'inven-

» tion dans les grands ſujets, à la ri-
» gueur, ſes Critiques peuvent lui con-
» teſter le caractere de génie ».

Il n'y a point encore de définition du génie univerſellement reçue. En attendant qu'elle exiſte, nous nous en tenons à ce que les hommes entendent ordinairement par ce mot. C'eſt-à-dire l'heureuſe facilité de ſe frayer une route nouvelle dans une carriere déja battue. Or M. *de Voltaire* a fait ſes preuves en ce genre pour cinq ou ſix Tragédies & un Poëme héroï-comique ; mais de plus il a poſſédé l'art de dire d'une façon neuve, ce que les autres avoient dit avant lui. Des hommes dont l'opinion eſt d'un grand poids, ont prétendu qu'il n'y avoit qu'un homme de génie qui pût opérer une révolution dans quelque genre que ce ſoit ; or on ne peut conteſter à M. *de Voltaire* d'avoir opéré la révolution la plus marquée

qui ſoit dans les faſtes de l'eſprit humain.

L'Auteur anonyme ajoute à ces diſcuſſions littéraires un examen des principes, des mœurs, des ſentimens particuliers de M. *de Voltaire*. Nous ne connoiſſons point l'Anonyme, mais nous oſons lui demander, comment on oſe ſe permettre ces recherches ſcandaleuſes & ſatyriques. Quelle confiance eſpere-t-il que les gens honnêtes accorderont à un Ecrivain, qui violant le reſpect dû au tombeau, vient à l'appui d'une conjecture imprudente, attaquer la probité d'un homme qui n'eſt plus, & faire rougir ſes mânes? Juſqu'à quand les Gens de Lettre feront-ils ſervir leurs talens à la deſtruction de la paix? Qu'on attaque les frivoles productions de l'eſprit, & que l'inutile talent de rimer des mots, ou de cadencer des phraſes harmonieuſes, trouve indiffé-

remment des Admirateurs ou des Critiques ; que nous importe ? Mais s'ériger en juge des conſciences, ſuppoſer des motifs mal-honnêtes à des actions généreuſes, & métamorphoſer par un art diabolique, les foibleſſes d'un eſprit ombrageux en vices du cœur ; exagérer les torts de la vanité qui ſe permet des ſyſtêmes ; reſſuſciter les imprudences du jeune âge & les accidens qui les puniſſent ; recueillir avec une malice réfléchie tout ce qui peut ſouiller la mémoire d'un homme, c'eſt occuper honteuſement ſes loiſirs, & ſe préparer l'indignation de ceux mêmes qui, étrangers à ces jeux barbares, prennent le parti injuſte, mais excuſable de mépriſer tout ce qui tient à la Littérature.

Ce Libelle a été proſcrit par les Loix, & c'eſt leur rendre hommage, que de s'élever contre lui.

Réflexions impartiales ſur M. de Voltaire, pour ſervir de ſupplément à ce qu'ont dit juſqu'à préſent ſes Panégyriſtes & ſes Cenſeurs.

Le reproche le plus important que cette brochure fait à M. *de Voltaire*, roule ſur les expreſſions indécentes qu'il a mêlées dans ſes défenſes. Il faut être juſte : le zele le plus ardent, peut-être même la prévention la plus aveugle ſont réduits au ſilence. Attaqué lui-même de toutes parts, pourſuivi par des Libelles calomnieux, il avoit contracté à la fin l'uſage de certaines expreſſions qui n'auroient jamais dû ſouiller ſes Ecrits ; alors il voyoit peu de monde. Les charmes de la Société n'adouciſſoient plus les fureurs d'un amour-propre révolté, & dans ces accès fréquens & paſſagers, il oublioit, que les injures donnent des Partiſans à ceux qui en

ſont injuſtement les victimes ; & refroidiſſent ceux d'un grand homme, que les paſſions maîtriſent à leur gré.

Lettre de M. de Burigny, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, à M. l'Abbé Mercier, ſur les démêlés de M. de Voltaire avec M. de Saint-Hyacinthe, dans laquelle on trouvera des Anecdotes littéraires, & quelques Lettres de MM. de Voltaire & de Saint-Hyacinthe.

» Vous m'avez preſſé, Monſieur » l'Abbé, avec tant d'inſtance de vous » apprendre ce que je ſavois des diſpu- » tes de M. *de Voltaire* & de M. *de* » *Saint Hyacinthe*, que je ne peux pas » me diſpenſer de ſatisfaire votre cu- » rioſité ».

Comment un homme de mérite comme M. *Mercier* preſſe-t-il un homme d'eſprit comme M. *de Burigny*, de lui apprendre ce qu'il ſait d'une Anecdote qu'il faudroit faire oublier ? Pour qui eſt-il intéreſſant d'écrire, que deux Gens de Lettres ont une querelle ? Toute Brochure doit amuſer ou inſtruire. Dans celle-ci il n'y a rien à gagner. M. de *Burigny* répete pluſieurs fois que M. *de Voltaire a toujours eu pour lui les égards les plus honnêtes*. N'étoit-ce pas une raiſon de reſpecter ſes cendres, de ſupprimer un Pamphlet ſatyrique, & ſi M. l'Abbé *Mercier étoit ſi preſſé* d'apprendre le ſujet de cette querelle, on pouvoit le lui communiquer ſans en faire part au Public, qui n'étoit aſſurément pas *preſſé* de revenir ſur un fait qu'il avoit mépriſé & oublié.

Nous paſſons ſous ſilence une Bibliotheque entiere de *Critiques*, d'*Obſervations*, de *Satyres*, de *Lettres*, de *Libelles*, &c. &c. Quelques-uns ont eu pour Auteurs des gens de beaucoup d'eſprit. Soit que la méchanceté faſſe écrire ce qu'on ne penſe pas, on y trouve des aſſertions ſi folles, ſi ridicules, qu'à peine on en croit à ſes yeux. Un homme bien connu dans la République des Lettres, a eu la hardieſſe d'imprimer : » Vous devez votre *Henriade* à *Lucain*, » à *Brebeuf*; vos Tragédies, à *Corneille*, » à *Racine*, à *Crébillon*, à M. *le Franc* » même; vos Comédies, à *Deſtouches* » & à *La Chauſſée*; vos Mélanges, à » *Bayle*, à *Monteſquieu*, à *Diderot*, à » *d'Argens*; vos Poéſies légeres, à *Chaulieu*, à *Chapelle*; vos Elémens de Philoſophie, à *Maupertuis*, à *Konig*; votre » Hiſtoire générale, à *Sleidan*, à *Puffen-*

» *dorff*; votre *Siecle de Louis XIV*,
» à *Reboulet*, à *La Martiniere*; vos Sa-
» tyres, à l'*Arétin*, à *Gacon*, & qui le
» croiroit ? Au Gazetier Eccléſiaſtique.
» Votre méchanceté même n'eſt pas
» originale ».

A tant d'adverſaires, nous nous contenterons d'oppoſer cette Lettre du plus grand des Rois, au premier des Philoſophes.

» Quelle perte irréparable pour les
» Lettres, & que de ſiecles s'écoule-
» ront peut-être ſans produire un tel
» génie ! S'il fût retourné à *Ferney*,
» peut-être ſeroit-il encore ! Il
» vivra à jamais, il eſt vrai, par ſon
» génie & par ſes ouvrages; mais j'au-
» rois deſiré qu'il eût pu être encore
» long-tems le témoin de ſa gloire....
» Il a du moins joui de la conſolation
» de recevoir avant ſa mort les hom-

» ges de ſes compatriotes.... L'Académie
» de *Berlin* & moi, nous nous propo-
» ſons de payer au grand homme qui
» vient de mourir, le juſte tribut qui
» eſt dû à ſes cendres. Les Germains
» mettront tous leurs ſoins à rendre à
» ce beau génie la juſtice que la France
» lui devoit à tant de titres ; ils ne ſe-
» ront contents d'eux-mêmes, que lorſ-
» qu'ils auront peint avec énergie à l'Eu-
» rope entiere, & à la France en par-
» ticulier, la perte irréparable qu'elle
» vient de faire.

» Il n'y a plus, comme autrefois
» d'Amateurs des Beaux-Arts & des
» Sciences. Si ces Arts ſe perdent,
» comme je le prévois, à quoi l'attri-
» buer qu'au peu de cas qu'on en fait?
» Pour moi, je les aimerai juſqu'à mon
» dernier ſoupir. Je ne trouve de con-
» ſolation pour ſupporter le fardeau de

» la vie, qu'avec les Muſes ; & je vous
» aſſure que ſi j'avois été maître de
» mon deſtin, ni l'orgueil du Trône
» ni le commandement des Armées,
» ni le frivole goût des diſtinctions ne
» l'auroient emporté ſur elles.

Fin du Tome quatrième.

TABLE DES MATIERES

DU QUATRIEME VOLUME.

Histoire de Charles XII, Page 1
Les Annales de l'Empire, 25
Histoire de la Guerre de 1741, 35
Siecle de Louis XIV, 39
Plan de l'Histoire de l'Esprit Humain, 62
Essai sur l'Histoire Générale, 67
Histoire des Croisades, 105
Histoire de Russie, 112
Histoire des Parlemens, 132
Sur les Elémens de Newton, 140
Mélanges de Littérature, 167
Lettres sur les Anglois, 172
Doutes sur le Testament du Cardinal de Richelieu, 176
Dialogues, 181
Sur les inconvéniens de la Littérature, 189
Des Médecins, 195
Lettre sur les Panégyriques, 198
Eloge des Officiers de 1741, 200
La défense de mon Oncle, 202

Discours aux Welches, Page 205
Fragment sur divers Auteurs, 213
Sur le mot François, 215
Eloge de la Raison, 216
Les Facéties parisiennes, 223
Traité sur la Tolérance, 230
Réflexions d'un Suisse sur la guerre de 1757, 235
Questions sur l'Encyclopédie, 244
Lettres de M. de Voltaire à ses Amis du Parnasse, 302
Lettres Chinoises, Indiennes & Tartares, 305
Le Vieillard du Mont Caucase, 308
Prix de la Justice & de l'Humanité, 315
Ouvrages attribués à M. de Voltaire, 323
Livres contre M. de Voltaire, 338

Fin de la Table.

L. 6. 305

00526736Z
CFIE002707

CB